



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Vet. Fr. III A. 252

W. B. Lawrence

LE CHAMP DE ROSES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- LES DEUX VEUVES. — 1 vol. in-18.
LES FÊTES DE NOS PÈRES. — 1 vol. in-18.
RÉCITS LÉGENDAIRES. — 1 vol. in-18.
SOUFFRIRE C'EST VAINCRE. — 1 vol. in-18.
LE TOUR DU CADRAN. — 1 vol. in-18.
UNE PETITE-FILLE DE ROBINSON. — 1 vol. in-18.
VALENTIN. — 1 vol. in-18.
LES CŒURS DÉVOUÉS. — 1 vol. in-18.
LES CHANTS DE LA JEUNESSE. — 1 vol. in-18.
MARTIN CHAZZELEWIT. — 2 vol. traduits de Ch. Dickens.
LE MAGASIN D'ANTIQUITÉS. — 2 vol. traduits de Ch. Dickens.
FRANÇOIS DE MÉDICIS. — 1 vol.

LE
CHAMP DE ROSES

RÉCIT DE VILLAGE

PAR

ALFRED DES ESSARTS



PARIS

LIBRAIRIE FRANÇAISE
E. MAILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
15, RUE TRONCHET, PRÈS LA MADELEINE

1865



TO CHARLES DICKENS, ESQ.

Among your countless admirers, Sir, I can say there is no one who sympathises more deeply than I, with your genuine art of depicting the feelings of the human heart. How many times I have thought of your persons as living, acting and speaking! You not only paint the portrait, but also you make the hero descend from his golden frame and walk through the world. This impression is not mine, but a general echo, the echo of all around.

I will add that I have been so lucky as to become one of your translators, and that in this narrow and lasting connexion with your genius, it is not astonishing I may have assumed some features of your style which will be found in my tale : *LE CHAMP DE ROSES*.

Accordingly, Sir, I beg leave to dedicate to you this book. It will be like the payment of a debt. I am quite a borrower who never will be able to discharge what he owes to a creditor like you.

With the deepest sense of admiration, I am,

Sir,

Your humble servant,

ALFRED DES ESSARTS.

Paris, 27th July 1864

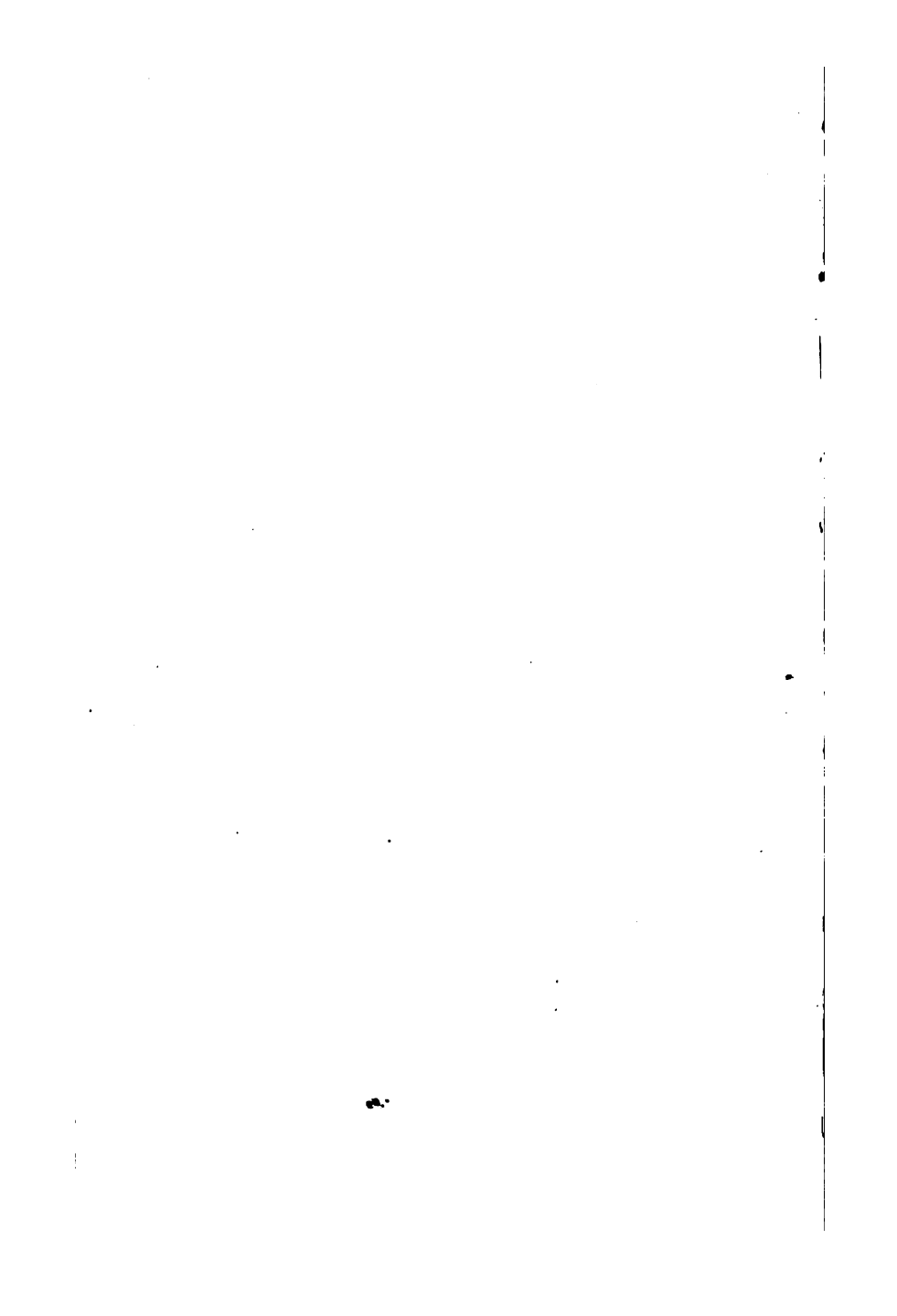
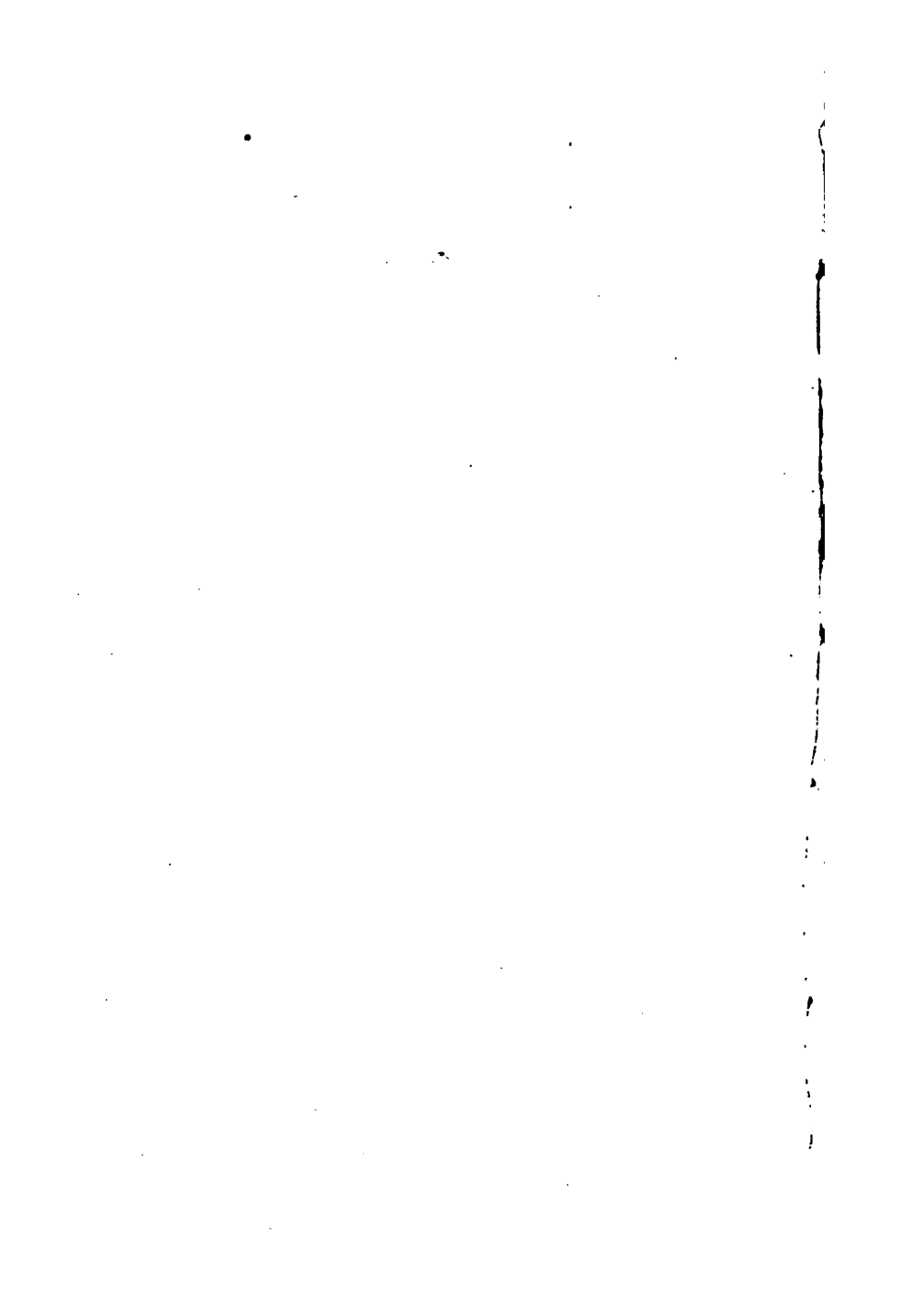


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I — Histoire d'une adoption.....	1
II. — On a souvent besoin d'un plus petit que soi...	11
III. — Le vieillard et son enfant.....	19
IV. — Le rosier du père Grandin.....	36
V. — Visites imprévues.....	48
VI. — Pourquoi Grugnot s'était dérangé.....	64
VII. — Les émotions du beau perruquier.....	77
VIII. — Les miettes de la richesse.....	87
IX. — Une association.....	103
X. — Grande résolution.....	116
XI. — Prélude d'orage.....	137
XII. — L'émeute au village.....	153
XIII. — Le mirage du passé.....	167
XIV. — L'établissement de Frestignac.....	183
XV. — La saint Fiacre.....	194
XVI. — A Saint-Quiriace.....	205
XVII. — Une rupture.....	215
XVIII. — La mort du méchant.....	223
XIX. — Le point d'honneur.....	230
XX. — Le mauvais or.....	239
XXI. — La fin du juste.....	255
XXII. — Sous la neige.....	269
XXIII. — Dettes de cœur.....	277



LE CHAMP DE ROSES

RÉCIT DE VILLAGE

I

HISTOIRE D'UNE ADOPTION

Dans la fertile vallée qu'arrosent le Dartain et la Voulzie, ces deux affluents de la Seine, des villages pittoresques semés entre les bois et les champs annoncent l'approche de Provins, l'ancienne capitale de la Brie, cité jadis importante par ses draps, sa coutellerie, ses marchés aux grains, et qui depuis le moyen âge s'est contentée — forcément, il est vrai, tant les guerres l'ont ruinée — d'un rôle modeste, d'un rang secondaire.

Si votre œil interroge l'horizon, vous pourrez apercevoir au loin des restes de murailles et de forts, une tour massive à huit pans, le dôme de Saint-Quiriace et les clochers, vestiges de plus de vingt églises. Mais reportez vos regards autour de vous

et contemplez cette abondante végétation qui vous sourit; respirez surtout l'arôme délicieux de ces roses de Syrie, aussi nombreuses que les boutons d'or dans nos prés. Ces roses en pleine culture font la véritable richesse de Proviqs, richesse que l'homme reçoit des mains de Dieu et qui ne coûte ni un regret, ni une larme.

A près de deux lieues de la ville se cache dans la verdure le joli village de Ligny. Là, au siècle dernier, vint fondre une maladie contagieuse, malgré la beauté du climat. Parmi les victimes se trouvèrent un pauvre cultivateur et sa femme, lesquels furent emportés à une semaine d'intervalle. C'étaient de dignes gens, craignant Dieu, et qui s'aimaient assez pour avoir souhaité de ne point se survivre.

Ils laissaient une petite fille toute charmante, Jeanne-Catherine.

Jeanne-Catherine ne comprit d'abord pas la solitude qui s'était faite brusquement autour d'elle. Des voisines la prirent par la main et l'emmenèrent. Le soir, elle demanda à retourner chez sa mère et à aller se coucher. « Ta mère n'y est plus ! répondirent les voisines. Tu n'as pas besoin de l'appeler; elle ne te répondrait point !... » La fillette eut en ce moment la révélation de ce qui s'était accompli, et elle versa autant de larmes qu'en peuvent contenir les yeux d'un enfant.

Cependant les voisines, femmes rudes et tout

entières à leur propre famille, avisèrent à se débarrasser de Jeanne-Catherine. — « Elle a un oncle, dirent-elles, André Grugnot, l'intendant de M. le marquis de Marville; l'oncle a des écus, et sûrement il accueillera la petite, d'autant plus qu'il ne s'est jamais marié, et que ça ne sera pas pour lui une lourde charge. »

Or, elles avaient compté sans l'égoïsme de Grugnot. Ce dernier, prévoyant la pieuse tâche qu'on songerait à lui imposer, avait eu soin de se soustraire au devoir. Il s'était éloigné sous un prétexte spécieux en chargeant d'avance les gens du château de sa réponse négative.

Que voulez-vous? Cet homme avait vieilli célibataire. Froid, égoïste, calculateur à outrance, il avait fait de la vie un livre de Barème. Quelle joie il éprouvait devant les embarras des pères! et comme, lorsqu'il était témoin des folies dispendieuses de la jeunesse, il s'applaudissait d'avoir su fermer son cœur au besoin d'une compagne! Il fût arrivé à fuir le son de la voix humaine, de peur de l'entendre émettre une plainte. On concevra aisément que M. l'intendant frémît à l'idée du fardeau qui pouvait tomber sur lui.

Quoi! il prendrait, nourrirait, vêtirait cette orpheline! Il aurait la responsabilité de son sort! Il devrait un jour s'occuper du soin de la marier! Et quel temps lui resterait-il, à lui, pour compter son argent? Quelle tranquillité aurait-il pour régler

dans le sens de son avantage particulier les revenus du riche domaine qu'il administrait? D'autre part, il lui était difficile de répondre aux braves gens du village de Ligny : « Je n'ai pas une bouchée de pain à donner à cet enfant. » Le mensonge eût été trop criant, la dureté trop évidente. Voilà pourquoi Grugnot avait pris le parti de s'éclipser.

Lorsque Grugnot jugea à propos de revenir, la Providence, qui ne reste jamais inactive, avait pourvu aux besoins de Jeanne-Catherine.

Tout village a son maître d'école; Ligny, quelque humble qu'il fût, avait le sien. A dix lieues à la ronde, chacun aimait et vénérât le père Grandin, vieillard de soixante ans; le père Grandin, avec son habit de ratine, son grand gilet à raies blanches et noires, ses culottes de velours, ses bas chinés, ses souliers à larges boucles, sa perruque serrée et son tricorne sous le bras. Jamais il ne s'était montré autrement vêtu, et nul ne se rappelait l'avoir connu jeune.

Sous sa gravité pleine de bonhomie, sous son sourire patriarcal qui enseignait toujours quelque chose, sous ses rides creusées par l'étude et la vie méditative, il était impossible de placer des souvenirs de jeunesse. Grandin, jeté dans le pays, y avait pris racine et avait été consacré par l'affection générale.

Son école était devenue sa patrie; jamais il n'a-

vaitsongé qu'il y eût un monde par delà ces étroites limites où il s'était plus volontairement confiné que ne l'y avaient renfermé les événements eux-mêmes. Personne ne se fût avisé de séparer Grandin de l'idée de l'école; il était l'école incarnée. Rien de plus curieux, de plus touchant que la ponctualité de ses habitudes.

Le matin à six heures, le soir à sept, Grandin était assis, à sa porte, sur un petit banc de bois : au-dessus de lui s'épanouissait contre le mur de la maison un rosier qui étendait dans toutes les directions ses branches chargées de belles fleurs vermeilles. C'était le seul rosier que le père Grandin eût jamais possédé; et comme il l'aimait, le choyait, le soignait! Il s'en servait en guise de moyen d'émulation : une rose délicatement cueillie était pour l'élève studieux une récompense de premier ordre. Bon père Grandin! soit dans sa classe, soit sur son banc, il laissait sa vie s'écouler avec calme, et chaque coucher de soleil emportait vers Dieu la simple prière de sa reconnaissance.

C'est sur ce même banc de bois qu'il était assis, le soir où il entendit proférer des malédictions contre Grugnot et les vieux célibataires. Cette déclaration de guerre à la grande confrérie dont il était l'un des membres lui fit dresser les oreilles.

— Oui, disaient les femmes, tout ça c'est un tas d'avares. Pas un qui tire un liard de sa poche pour le pauvre. Ils verraient leur prochain tendre la

langue longue d'un pied, qu'ils ne se dérangeraient seulement pas !

— Eh mais ! dit à son tour le père Grandin en secouant la tête, vous me semblez sévères pour les vieux garçons, mès commères !

— Ah ! ce n'est pas pour vous, m'sieule magister ! Vous n'êtes pas de cette étoffe-là.

— Mais enfin pourquoi êtes-vous si émues ?

— Pourquoi, m'sieu le magister ? Dame, c'est tout simple. Il y a chez la Goguais une jeunesse de six ans qui a perdu père et mère et qui n'a pas d'asile. La Goguais a de la charité, mais elle a sept enfants, et il lui faut gagner bien des miches de pain pour tout son monde. Elle ne peut donc garder chez elle cette pauvre Jeanne-Catherine, quoique Jeanne-Catherine soit une mignonne tout-à-fait gentille. Nous étions allées chez Mgr le marquis pour trouver l'oncle de la petite, ce lâtre de Grugnot. Mais bah ! le Grugnot s'était envolé !... Et maintenant, qu'est-ce que nous ferons !...

— Ce que vous ferez !... s'écria le maître d'école.

— Oui !

— Attendez !...

Ici, il se recueillit en face d'une bonne résolution et écouta la voix intérieure qui lui communiquait toujours de sages avertissements. Une espèce de transfiguration illumina le visage ordinairement pâle du vieillard ; sans s'en rendre compte, les té-

moins furent étonnés de cette flamme qui passait dans des yeux éteints, de cette fermeté qui se manifestait sur des lèvres détendues et plissées.

Grandin ne leur laissa pas, du reste, le temps d'analyser leur surprise, car il reprit :

— Ce que vous ferez ! demandez-vous. Eh bien ! mes braves femmes, je vais vous le dire. Il y a ici un homme qui vit seul, sans fortune, il est vrai, mais aussi sans charge ; un homme qui, malgré sa philosophie, a trouvé plus d'une fois que les murs de sa maison étaient bien silencieux et qu'une voix d'enfant animerait joliment la cage où il est renfermé. Cet homme, c'est moi. Amenez-moi Jeanne-Catherine ; je me charge d'elle, bien que je ne sois pas son oncle, et je veux dès ce moment l'adopter et lui servir de père.

Cela dit, le vieillard retomba dans son impassibilité ordinaire, et il ne parut pas s'émouvoir des exclamations et des bénédictions qui retentirent autour de lui. Les plus diligentes coururent à la maison de la Goguais et en revinrent bientôt après avec la petite fille, qui, tout effarée, s'associait de son mieux à leur pas redoublé.

Le père Grandin se souleva, et, présentant les deux mains à Jeanne-Catherine, effleura son front d'un baiser ; puis il la tint devant lui et la contempla silencieusement. Des larmes étaient venues à ses yeux et descendaient le long de ses joues ridées.

— Douce innocente ! dit-il alors ; elle ignore la

portée des catastrophes qui l'ont frappée. Ceux qui devaient la diriger dans la vie, ceux-là sont morts dans leur force même, et c'est à un vieillard qu'est échue la charge où les jeunes ont succombé. Mystérieux desseins d'en-haut ! Je sens que Dieu m'a conservé dans ce monde pour que je sois encore un peu utile. Jusqu'à ce jour j'ai enseigné à lire aux enfants ; voici une fillette à qui j'aurai à enseigner de bien autres choses. Le reste de mes forces, je le lui consacrerai jusqu'à ce que le jeune arbre, ayant grandi, serve de tuteur au tronc débile et crevassé. C'est mon tour aujourd'hui ; demain, ce sera le sien.

La petite le considérait avec un mélange de crainte et de confiance.

— Veux-tu m'aimer ? demanda le maître d'école.

Jeanne-Catherine répondit affirmativement.

Grandin lui ouvrit ses bras et la pressa contre son cœur.

L'adoption était consommée.

Désormais il y avait un intérêt dans la vie du vieillard ; il y avait un être faible et abandonné auquel il sentait que tous ses soins, toute sa sollicitude, étaient nécessaires. Il ne se bornerait plus à l'exécution stricte de ses devoirs, mais il irait au delà par l'accomplissement de ce devoir paternel qui commence à un berceau et ne s'arrête pas un moment. Un lendemain surgirait pour lui qui ne voyait dans chaque jour que la répétition exacte de

la veille. Ce ne serait plus cette uniformité d'autrefois, heureuse peut-être, heureuse sans doute, si le bonheur consistait dans l'immobilité des événements. Il avait à *penser* à quelqu'un !

C'était pour le pauvre maître d'école une affaire d'autant plus grande, qu'à bien des égards il était resté lui-même dans une sorte d'enfance. Les côtés matériels de l'existence, il les avait effleurés sans s'y attacher, sans en deviner l'importance. Il avait vécu dans son abécédaire, le digne homme ! Et voilà qu'il faut qu'il s'occupe de cette fillette que Dieu a mise chez lui, qu'il pourvoie à ses besoins, qu'il veille sur sa santé ! C'est rude. Grandin en était à la fois tout fier et tout inquiet. Ce qu'il craignait, ce n'était point de trop faire, mais de ne pas faire assez.

La nuit, il lui arrivait souvent de prêter l'oreille au bruit cadencé du coucou, ce rustique messenger des heures : il s'imaginait que le tic-tac était la respiration de la petite, et que la petite avait la fièvre. Il allumait sa chandelle, passait sa houppe dans l'autre chambre sur la pointe du pied voir si Jeanne-Catherine dormait bien. Oh ! oui, l'innocente avait un bon sommeil, sous la garde des saints anges. Alors, rassuré, Grandin regagnait sa couche en remerciant Dieu, mais non sans être disposé à recommencer le voyage d'une chambre à l'autre, si le moindre éveil venait encore troubler son esprit.

Aux repas, le vieillard n'était guère plus mordu : il lui semblait toujours que sa protégée manquait d'appétit, et il l'eût volontiers bourrée de laitage, de tartines et de galette, si Jeanne-Catherine n'avait eu la raison de se déclarer satisfaite aussitôt qu'elle n'avait plus faim.

C'était en réalité l'association de deux enfants, l'un et l'autre à l'âge où l'on se réjouit et où la pensée a ce caractère inoffensif qui mène sur le même terrain l'enfant jauni et chauve et l'enfant rose et bouclé.

Et les jeux ! et les parties de cache-cache ! oublions pas cela. On joue si franchement ensemble à soixante ans et à six ! On est tellement camarades ! Le soir venu, Grandin ne restait plus incrusté sur son banc ; mais d'un pas diligent il faisait le tour de sa maisonnette pour surprendre la mignonne qui s'était blottie dans un angle et qui riait d'un rire cristallin quand elle venait à être découverte. Et puis, bon papa Grandin allait se cacher à son tour, et la petite maligne feignait de ne l'avoir pas trouvé, afin de faire durer le plaisir plus longtemps. Que si quelque élève de l'école avait satisfait le maître, il était admis à prendre sa part de la récréation : mais c'était rare ; Grandin avait l'égoïsme de la tendresse, et il aimait à garder sa fillette pour lui tout seul.

Tel fut le cours des premières années. Le *coucou* n'avait cessé de marcher en alternant ses poids de

fer. Jeanne-Catherine grandit, et un jour il advint que la fillette fut une jeune fille; que l'enfant qui avait eu tant besoin de soins dévoués donna à son tour des soins intelligents; il advint que l'orpheline se transforma en une ménagère attentive, et que le père Grandin put rentrer dans son repos d'autrefois et dans sa première insouciance; il advint que, le veillard restant seul enfant, l'autre enfant reçut la pensée, la prévoyance et aussi la mélancolie, cette pâle fleur qui croît au sentier de l'adolescence.

Jeanne-Catherine avait pris une forme svelte, élégante, élancée; des grâces charmantes s'épanouissaient sur son visage, et, au contraire, le bon Grandin se tenait un peu plus courbé, et ses rides s'étaient creusées plus profondément.

Mais que lui importait à lui! il avait à peu près accompli son œuvre. Une compagne était à son foyer.

II

ON A SOUVENT BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOI

Elle les admirait, les champs de roses, la jeune fille qui en suivait la bordure d'un pas distrait, tout

en tricotant un bas de laine pour son père adoptif.

Désigner le père adoptif, c'est en même temps nommer Jeanne-Catherine, qui maintenant avait quinze ans. Elle était grave, car le passé lui avait légué de tristes souvenirs.

A cette heure du jour, il n'y avait pour se plaire ainsi aux champs et aux fleurs que Jeanne-Catherine, et que l'abeille et le papillon. La jeune villageoise s'arrêtait parfois devant un plant, et après l'avoir bien examiné, elle reprenait sa marche lente et douce. Son petit pied faisait à peine ployer l'herbe du sentier ; la brise printanière aimait à caresser son visage aux fins contours, sa tête virginale encadrée par un fichu blanc. Ses grands yeux s'attachaient avec une sorte de ferveur sur ces parterres immenses qui eussent pu sembler uniformes, mais où elle reconnaissait une variété infinie.

Elle s'assit au pied d'un gros orme, au bord du chemin de Gardanne, et, tout en continuant son travail, s'abandonna à cet examen des jours écoulés qui a sa douceur mélancolique. Jeanne-Catherine avait trop de mémoire dans le cœur pour ne point se dire qu'avant le vieux maître d'école il y avait eu des êtres qui l'avaient aimée. Pauvres êtres qui ne pouvaient plus la voir que du haut du ciel, et de qui le bonheur éternel était peut-être troublé à la pensée de leur fille séparée d'eux, s'il est possible que les vaines préoccupations de la terre accompagnent dans une vie meilleure l'âme délivrée !

Puis Jeanne-Catherine avait fixé son esprit sur l'image vénérable du vieillard. Oh ! celui-là, c'était la vertu visible, mais aussi c'était la faiblesse et le grand âge... Faudrait-il un jour entendre son adieu suprême, sentir pour la dernière fois la pression de sa main?... Et, en attendant, la jeune fille se prenait à envisager le sort de son bienfaiteur, à gémir de la besogne monotone et fatigante qu'il devait continuer ; elle se reprochait de ne lui être pas plus utile, s'interrogeait et se demandait si par quelque moyen, elle ne pourrait pas lui procurer le repos absolu, cet oreiller des vieillards qui ont bien travaillé. Elle y pensait, elle pensait beaucoup, et elle s'affligeait de ne rien trouver.

Et tout en laissant courir son imagination, elle écoutait machinalement l'alouette qui monte droit au ciel et redescend de même avec une chanson au bout de son bec, et machinalement elle suivait de l'œil les nuages vaporeux qui se pressaient à l'horizon.

Un bruit de roues et de claquement de fouet vint à retentir à quelque distance. Une voiture approchait, masquée encore par un pli de terrain. Le bruit devint de plus en plus distinct, et la voiture se montra, au tournant de la route. C'était une lourde berline de voyage, très-chargée de malles et de paquets. Le chemin escarpé, défoncé en plusieurs endroits et plein de pierres roulées par les pluies précédentes, offrait des difficultés que le

postillon ne sut pas éviter, peut-être parce que cet homme avait trop bien répondu aux généreux pourboires qu'il avait reçus.

Tout-à-coup, à cinq pas de l'endroit où Jeanne-Catherine était assise, un craquement s'opéra ; la voiture chancela, puis fut brusquement renversée. Ce fut l'affaire de moins d'une minute. En même temps les guides furent rompues, et les chevaux se cabrèrent, jetant par terre le malheureux postillon que le poids de ses bottes empêchait de se dégager.

S'élancer vers la voiture, ouvrir la porte et offrir son aide aux voyageurs, ce fut pour Jeanne-Catherine l'affaire d'un instant. Il y avait dans la berline trois personnes : une vieille dame, un gentilhomme âgé d'environ vingt-six ans et une toute jeune femme dont la beauté était momentanément altérée par l'émotion et la pâleur. Le gentilhomme, tout contusionné qu'il était, eut bientôt fait de se mettre sur pied et de tendre la main à ses compagnes épouvantées et meurtries.

Le sauvetage de la vieille dame fut le plus difficile à accomplir ; ses gémissements ne tarissaient pas ; elle accusait la route, le postillon, et s'en prenait au voyage lui-même, qu'elle maudissait. Le laquais, qui avait été rudement secoué, était incapable de donner des soins à ses maîtres. Jeanne-Catherine avec sa vivacité et son intelligence pénétrante, pourvut à tout.

D'abord elle aida la jeune femme à marcher jus-

qu'à la lisière fleurie du chemin, la fit asseoir sur l'herbe contre l'orme, y conduisit la vieille dame, puis courut tremper son mouchoir dans l'eau d'une source voisine et lava les tempes des deux voyageuses. Elle se multipliait, et il n'y avait d'égal à son zèle que sa grâce discrète. Le gentilhomme, étendu à six pas de là, ne se lassait point, tout en se frottant les jambes et les épaules, de vanter cette aimable enfant.

— Parbleu ! dit-il, ma bonne petite, puisque nous avons eu la chance de te rencontrer, il faut que tu nous rendes un grand service. Nous sommes tous plus ou moins éclopés, ma tante, ma cousine et moi, sans compter Baptiste qui ne peut pas reprendre son équilibre. Va-t-en bien vite au château de Gardanne, qui n'est qu'à un quart de lieue d'ici. Tu diras aux domestiques ce qui vient de nous arriver, et tu commanderas de ma part à l'intendant de nous envoyer immédiatement une voiture. Va !

Contre son habitude, Jeanne-Catherine hésita. Un certain trouble put se lire sur ses traits. Était-ce à l'idée qu'elle avait à parler à l'intendant, et parce que cet homme s'appelait Grugnot ?

— Qu'as-tu donc ? demanda le gentilhomme, qui s'aperçut de cette altération subite, mais sans en deviner la cause. Est-ce que la course t'effraie ?

— Oh ! non, monsieur ! s'écria la jeune fille, j'en ferais dix fois plus pour vous...

— Eh bien alors?... dit aigrement la vieille dame que la perspective de rester là n'amusait pas du tout.

— C'est que je connais cet intendant, il est dur... et malgré votre embarras, il ne voudra pas consentir à se déranger pour vous secourir.

— N'est-ce que cela? dit le gentilhomme en souriant. Tu lui annonceras, que les personnes qui ont versé s'appellent la marquise et le comte de Marville et la baronne de Verneuil.

La jeune fille inclina la tête en signe de soumission et de respect, et elle s'éloigna en courant, suivie du regard bienveillant des voyageurs qui, on doit le penser, firent rouler leur entretien sur cette intéressante paysanne.

Cependant Jeanne-Catherine ne se reposa point qu'elle n'eût atteint la grille du château. Là, tout essoufflée, elle sonna, et elle eut à sonner longtemps, jusqu'à ce que les domestiques indolents eussent daigné venir lui ouvrir. Peut-être aussi étaient-ils absorbés par une sévère réprimande que maître Grugnot, debout au milieu de la cour, était en train de leur administrer.

— Ça ne peut pas durer davantage, disait-il; je me dois de veiller à la conservation du bien de monsieur le comte. On n'a jamais vu des valets plus gaspilleurs! Vous mangez comme des ogres... Ça ne peut pas durer davantage!

Les domestiques n'osaient répliquer devant ce

ton despotique. Seulement, le vieux jardinier disait tout bas à un valet d'écurie :

— Il veut que notre estomac soit vide, afin de mieux remplir ses poches.

— Qu'est-ce que vous marmottez là-bas, vieux singe?... cria rudement Grugnot. Prenez-y garde : si vous vous mutinez, je vous chasse!...

Le vieux jardinier se détourna pour cacher la rougeur de son front, et il se tut en pensant que les choses iraient bien mieux, si le véritable maître était là...

Ce fut en ce moment qu'on aperçut Jeanne-Catherine, qui s'avancait d'un pas pressé.

A cette vue, l'intendant ne put s'empêcher de frémir. Jamais il n'avait appelé sa nièce au château, et toutes les fois qu'il l'avait rencontrée dans le village, ce n'avait été que pour lui adresser des admonestations sur la nécessité pour une fille de gagner de l'argent de bonne heure quand elle n'a pas le sou.

Jeanne-Catherine comprit l'embarras qu'elle faisait éprouver à cet égoïste ; elle-même n'était pas à l'aise en face de lui, car elle ne voulait pas plus lui être agréable qu'elle ne tenait à lui être chère. Sans prendre vis-à-vis de lui un air de soumission qu'il eût pu interpréter comme une ironie, sans paraître non plus troublée, car ce mauvais oncle lui était tout à fait indifférent, elle aborda la question d'un ton calme et posé :

— Mon oncle, dit-elle, ne vous étonnez pas si je viens ici. J'ai une commission à remplir auprès de vous. J'ai eu la bonne fortune d'assister trois personnes qui ont versé à un quart de lieue du château, au tournant du chemin de Gardanne. Ces personnes vous chargent de leur envoyer bien vite une voiture.

— Par exemple ! s'écria l'intendant, si elles croient que je suis à leurs ordres ! Je me moque bien des gens qui s'amuse à verser !

Peut être Jeanne-Catherine avait-elle mis une certaine malice à le laisser déployer sa mauvaise humeur habituelle et son esprit d'opposition.

— Elle m'ont recommandé, ajouta la fillette, de vous dire qu'elles s'appellent la marquise et le comte de Marville et la baronne de Verneuil.

— Grand Dieu ! s'écria l'intendant. Nos nouveaux maîtres !... Que ne le disiez-vous tout de suite, petite sotte ?... Voilà donc comme vous gagnez votre argent !

— On ne m'a point payée, répondit fièrement Jeanne-Catherine.

Et elle tourna les talons, laissant Grugnot qui, du reste, avait bien autre chose à faire que de s'occuper d'elle, donner ses ordres et en presser l'exécution.

III

LE VIEILLARD ET SON ENFANT

Les rues du village étaient tortueuses, étroites et pleines d'ornières. Ça et là devant les huttes de pisé, couvertes en chaume, gisait un fumier puant où des porcs fourraient le bout de leur groin. Les poules allaient et venait librement sans s'effrayer du bruit des passants. Il est vrai que c'était l'heure de midi, que le soleil dardait ses rayons les plus vifs, que la plupart des contrevents étaient fermés, et que la majorité des habitants vaquait à la grande affaire du dîner. Le village était donc très-calme au moment où Jeanne-Catherine en suivait lestement les méandres sans que son pas léger fût embarrassé par aucun des obstacles de la route.

Son nom prononcé par deux voix lui fit tourner la tête. Elle aperçut et reconnut le compère Simon Crochin, métayer aisé des environs, et le cultivateur Jérôme Lhardy, qui était dans le pays un homme important depuis qu'à l'élection de la Saint-Fiacre il avait obtenu le titre de roi des Rosiers.

Ah ! n'était pas roi des Rosiers qui voulait. Pour

conquérir cette royauté d'un an, laquelle pouvait être prorogée, si nul plus digne ne se présentait, il fallait avoir fait faire un progrès notable à la culture de la rose. Et alors on avait des prérogatives, un dégrèvement d'impôts, un banc d'honneur à l'église, et de plus, le privilège de porter dans les cérémonies publiques un manteau brodé, outre les roses qu'en toute occasion l'on avait à son chapeau. Jérôme Lhardy connaissait tous ses droits, et il en était justement fier.

Il ne sortait pas sans exhiber au moins un des insignes, comme si en les oubliant il eût manqué au respect qu'il se devait à lui-même. Ce n'est pas que Simon Crochin, assez railleur de sa nature, ne lui décochât quelques petites épigrammes à ce sujet ; mais Lhardy n'en tenait compte, et dans sa propre opinion il restait le principal des habitants de Ligny. }

Etonnés de rencontrer Jeanne-Catherine hors du logis à cette heure, ils lui adressèrent des questions qu'elle éluda, car elle réservait ses premières confidences à son père adoptif. Cependant la transparence de son âme perçait dans son silence, et les deux hommes sentirent qu'il y avait quelque chose dont elle leur refusait l'aveu.

— Justement, dit Jérôme Lhardy, nous allons chez toi, ma petite.

— Vous allez chez nous ! répéta-t-elle avec une certaine surprise.

C'était, en effet, un événement, qu'une visite de cet homme occupé, à l'humble demeure du maître d'école.

— Oui, dit Crochin, et tu dois savoir pourquoi.

— Je l'ignore, répondit-elle avec candeur.

Les deux cultivateurs se regardèrent en souriant.

Ils n'eurent pas le temps, d'ailleurs, de prolonger l'entretien, car la porte de l'école n'était plus qu'à trois pas.

À sa grande satisfaction, Jeanne-Catherine, en approchant, n'entendit pas ce brouhaha, ce va-et-vient de sabots qui d'ordinaire était l'indice de la présence des rustiques écoliers. Elle se hâta d'entrer : la classe était vide. Traversant encore plus vivement cette salle, la jeune fille arriva à la petite chambre qui servait à la fois de parloir, de cabinet de travail et de fruiterie.

Le vieillard s'y trouvait en compagnie du perruquier gascon Frestignac, qui était en train de lui faire la barbe, et imprimait à sa langue autant d'activité qu'à son rasoir.

Tandis que ce Figaro de village s'escrime à sa façon, nous essaierons de tracer son portrait en quelques lignes.

Frestignac a vu le jour (ancien style), près de Toulouse. Il est brun et petit, bien pris dans sa taille, plein de feu, vif, remuant, gai ; il a l'œil ouvert, le sourcil épais, l'accent coloré ; incapable de rester un moment en place ; hâbleur, bon enfant et prompt

aux extrêmes, c'est-à-dire à passer tour à tour et sans transition du découragement à l'espérance et de la joie à l'abattement. Il a vingt-deux ans à peine, et déjà sa vie, s'il la mesurait à ses pérégrinations, serait amplement remplie. Il y a longtemps, longtemps qu'il a quitté le village natal, si loin qu'il s'en souviennne.

Un matin il partit avec une chanson à la bouche et un très-mince bagage sous le bras. Mais où ne va-t-on pas quand on est armé d'un peigne, d'une houppe et d'une paire de rasoirs ! D'étape en étape, Frestignac fit à peu près son tour de France : quand il avait consacré un mois à une ville ou à un bourg il en avait assez ; alors et toujours riant il tirait sa révérence au patron, et bonsoir la compagnie.

« En route ! en route ! » se criait-il à lui-même ; et Frestignac de marcher de plus belle. Son humeur était si joviale, son pas si vif, et c'est si bon de respirer le grand air !... Avec cela rien ne le retenait, ne le gênait ; pas de famille qui lui écrivît, qui le rappelât. Ces perruquiers gascons semblent être nés au hasard sous un pied de maïs. Ce sont les vrais citoyens du monde.

L'heure ne manque jamais de sonner où le besoin du repos se fait sentir, où l'ambition tinte aux oreilles ses petites clochettes d'or. Cependant il fallut qu'une importante révolution se fût opérée dans l'esprit de Frestignac pour que cet homme

désirât enfin rester en place, avoir pignon sur rue,
— en un mot, *s'établir*!

S'établir!... O vous, gens du monde, artistes, hommes aux carrières libérales, vous ne pouvez comprendre ce qu'il y a de magie, de puissance, de passion dans ce simple verbe : *s'établir* ! C'est pour cela que l'ouvrière et que l'artisan honnêtes amassent patiemment toutes les menues pièces que vous laissez tomber dans leur main ; c'est pour être un jour *chez eux* qu'ils restent si patiemment chez les autres. Cette oasis de la future boutique soutient leur courage et leur prête des forces en les prévenant contre la dissipation quotidienne. Sainte préoccupation ! Il n'y a pas de bal pour la grisette active, pas de cabaret pour l'ouvrier rangé qui veut *s'établir* !

Or, par quel étrange concours de circonstances Frestignac se trouva-t-il amené à se fixer dans ce petit village de Ligny ? Nous n'avons pu réussir à percer ce mystère. Seulement nous sommes fondé à présumer que notre Gascon, ayant peu de fonds disponibles, dut, en *s'établissant* à Ligny, écouter la voix impérieuse de la nécessité. D'un rez-de-chaussée il se fit une boutique, mais une boutique telle qu'on n'en avait jamais vu de comparable en cet endroit. Industriel et plein de dextérité, ce fut lui qui, de ses propres mains, peignit en vert et en jaune les volets de son établissement ; ce fut lui qui, sur un fond de céruse, écrivit en lettres ma-

juscles hautes d'un pied ces deux mots imposants :
FRESTIGNAC, PERRUQUIER.

Ce fut lui qui à une tringle de fer accrocha deux plats à barbe en cuivre bien luisant ; deux plats à barbe qui étaient pour les gens du lieu le diagnostic du beau ou du mauvais temps : car, selon que l'air était calme ou que le vent commençait à souffler avec force, les plats à barbe demeuraient immobiles ou bien exécutaient une danse frénétique en se heurtant l'un l'autre sans rime ni raison.

L'intérieur n'offrait pas de ces décorations ruineuses et absurdes que nos coiffeurs modernes ont mises à la mode, de ces glaces, de ces tentures, de ces toilettes de marbre blanc et de palissandre... Non, mais quatre chaises en grosse paille, un petit miroir, une cuvette sur une planche et une cruche en dessous destinée à recevoir l'eau ; de plus, sur la muraille, belle de sa blancheur de plâtre, les aventures du *Juif-Errant* et les malheurs de *Geneviève de Brabant*, rehaussés des plus vives couleurs.

C'est ainsi que Frestignac avait fondé son premier établissement, et il comptait bien n'en pas rester là. Déjà sur ses économies il avait réussi à faire emplette de deux têtes en bois et de deux perruques qu'il ne cessait d'accommoder avec amour, et qui, exposées derrière les vitres de la fenêtre, étaient pour les gamins de Ligny un sujet de respectueuse admiration.

Les paysans ne se font guère raser que le dimanche matin, mais en semaine Frestignac opérait sa tournée quotidienne dans le canton, et allait donner ses soins au menton des notables. Pour venir à bout d'un tel métier, pour sillonner tout le pays en zigzag, il était utile d'être né Gascon, c'est-à-dire d'avoir les jambes alertes, le jarret souple, le cœur léger, j'ajouterai : d'être sobre. Lancez donc un Flamand dans cette voie, il oubliera votre barbe au premier cabaret qu'il rencontrera.

Enfin Frestignac aimait le village où il était aimé. Peut-être avait-il d'autres raisons de s'y plaire.

Au moment où parurent Jeanne-Catherine, Pierre Crochin et Jérôme Lhardy, notre Gascon tenait le père Grandin par les ailes du nez et lui couvrait le visage d'une mousse écumeuse, tout en lui servant le régal de sa volubilité :

— Oui, je sais le fait par le jardinier... Tant il y a que ce beau monsieur et ces deux belles dames se seraient trouvés dans le *pétrin* sans le secours inopiné que leur a prêté votre charmante enfant... Oh ! charmante, m'sieu Grandin, comme j'ai l'honneur de vous le dire... Elle s'est mise en quatre pour eux ; elle a couru ensuite au château... Enfin elle a été leur bon petit ange... C'est admirable ! c'est grandiose !

Le père Grandin voulut dans son émotion lever les mains au ciel. La serviette qui l'étreignait for-

tament ne le lui permit pas ; et, en outre, la mousse qui couvrait ses lèvres réprima l'élan de sa parole. Frestignac profita de ces obstacles pour continuer son monologue :

— Ah ! de sa part, ça ne m'étonne point, monsieur et cher voisin. Depuis deux ans que je suis *établi* dans ce bourg (il disait *bourg* afin de ne pas offusquer les oreilles de Grandin par le vulgaire mot de village), j'ai assisté aux progrès gigantesques qu'a faits votre demoiselle. Vous êtes le plus heureux des papas, m'sieu Grandin.

Le maître d'école fit signe qu'il désirait parler. Le perruquier s'empressa de le dégager un peu de sa couche de savon.

— Vous savez bien que je ne suis pas son père, dit Grandin ; vous savez bien que je n'ai pas ce bonheur-là.

Frestignac, pour répondre mieux à l'aise, lui repassa le blaireau sur les lèvres, tout en s'écriant :

— Son père !... quoi ! qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce qu'il y a !... Ces titres conférés par le hasard n'ont d'autre sens que ceux que leur assigne le vulgaire. J'ai beaucoup voyagé... à pied, m'sieu Grandin, et j'ai vu que partout le vulgaire est le même. Il n'y a que l'habit et la coiffure qui changent. Le reste ne bouge pas. Il est vrai que la coiffure fait l'homme.

Cette digression, ou plutôt cet exorde, causa au maître d'école un tic nerveux. Frestignac s'en

aperçut et se hâta d'ajouter, de peur que Grandin ne bravât l'absorption d'un peu de mousse :

— Voici où j'en voulais venir. Qu'importe la paternité ordinaire à celui qui, comme vous, a pratiqué la paternité volontaire, généreuse !... Je sais tout, monsieur Grandin. Je vous aime et vous admire, monsieur Grandin. Vous avez recueilli l'orpheline... l'orpheline chétive et pauvre a poussé sur l'humble terrain comme une fleur brillante, comme un fruit savoureux !

Non content d'avoir entassé les épithètes, Frestignac se rejeta en arrière et se mit à déclamer, tout en brandissant son rasoir, ces vers d'un *Noël* de Pierre Goudelin :

« Elans, à ço que court le brut
La porto del Cel est ubérto,
Qui ten las elans es ouéy nascout
Dins uno granjo malingerto.
Rejouïscan nous brabomen,
Din porto nostre salbomen, »

Nous ignorons ce qu'il pouvait y avoir de commun entre le *Noël* de Goudelin et la gentille orpheline, mais Frestignac ne se mettait pas en peine de trouver les similitudes quand son cerveau surexcité recevait, comme le timbre sous le marteau d'acier, le choc de quelque impression. Ce fut précisément l'instant où eut lieu l'entrée dont nous avons parlé précédemment.

Jeanne-Catherine ne fut pas étonnée de cet accès poétique : Frestignac l'y avait accoutumée, et d'ailleurs, elle ne prenait pas garde à lui autrement que pour lui recommander de ne pas faire attendre *bon ami*. — *Bon ami* était le nom qu'elle avait donné à Grandin, ou que Grandin l'avait priée de lui donner, nous ne savons pas au juste. Tandis que les deux cultivateurs applaudissaient à la verve du perruquier, la fillette s'était glissée jusqu'à son protecteur et lui avait pris une main qu'elle baisa en s'inclinant. Un regard du vieillard, regard doux et prolongé, fut la réponse à cette caresse.

— Eh bien, voisin, dit Jérôme, entamant l'entretien à sa façon, il paraît que ça va bien, puisqu'on vous rase et qu'on vous a fait beau. Nous sommes accourus dès que nous avons su que vous demandiez à nous parler. Naturellement, ce n'est pas à l'ancien à se déplacer...

— Je vous tape dans la main, père Grandin, dit à son tour Pierre Crochin. Ça ne m'a pas dérangé de venir, parce qu'en route j'ai vendu deux cochons... mais, dame ! des beaux.

Profitant pour pérorer de la dernière étreinte qu'il faisait subir aux joues du vieillard, Frestignac se dépêcha d'escamoter le tour de parole de Grandin :

— Pardonnez-moi, dit-il, mam'zelle Jeanne, si j'ai pris la liberté de communiquer à m'sieu Grandin, ici présent, votre belle action de ce matin ;

mais, informé par les millions de bouches de la Renommée, je n'ai pu m'empêcher de la narrer.

La fillette fit une charmante petite moue, et, menaçant du doigt le bavard perruquier, elle lui dit :

— Vous mériteriez bien d'être grondé, car vous m'avez privée du plaisir de raconter à bon ami cette histoire.

— Eh ! non, vous la raconterez tout de même, et je vous demanderai la permission de rester là afin de vous entendre.

Ce disant, il essuya soigneusement le visage de Grandin, qui respira avec satisfaction, comme un homme débarrassé d'une corvée.

— Là, c'est fini, m'sieu Grandin, vous avez la figure aussi fraîche que l'enfant qui vient de naître ou que les fleurs qui embellissent le chapeau de m'sieu Lhardy, le digne roi des Rosiers !

Frestignac faisait très-souvent des phrases à ricochet, autrement dit des phrases allant à double adresse et contenant double louange.

Grandin s'était levé et avait distribué des poignées de main à ses deux amis. Après quoi, il baisa au front sa fillette, et, la prenant ensuite par les épaules, il se mit à la considérer attentivement. C'était sa manière lorsque Jeanne-Catherine l'avait ravi par quelque action délicate et imprévue. Pauvre vieillard, à qui la force manquait souvent, sa parole était surtout dans son regard profond et

expressif. Il avait des silences pleins de soupirs qui disaient mille choses.

La jeune fille contemplait aussi le vieillard; leurs âmes plongeaient l'une dans l'autre. C'étaient comme deux miroirs d'une égale transparence qui se fussent reflétés mutuellement. Le vieillard semblait dire : — Je suis content de toi ! Et la jeune fille semblait répondre : — Je suis contente de nous deux ! Peu à peu dans cette intelligente communion de leurs regards la force revint à Grandin avec un sourire qui éclaira la pâleur mate de son visage. Ce n'était plus le même homme lorsqu'il dit en hochant la tête :

— Je n'ai pas pu juger parfaitement de ce que tu as fait par ce que Frestignac m'en a conté, car ce diable de perruquier a une façon d'embrouiller les choses...

— Comment ! comment ! s'écria le Gascon. Dans mon pays je passais pour un foudre d'éloquence !

Lhardy et Crochin s'abandonnèrent à un franc éclat de rire. Frestignac tint bon une minute, puis se mit à rire plus fort que tout le monde et à faire claquer ses doigts. Interrogée de nouveau par son ami, Jeanne-Catherine s'excusa en lui faisant remarquer qu'il avait mandé M. Lhardy et M. Crochin et qu'il fallait avant tout leur apprendre pourquoi on les avait dérangés.

— C'est vrai ! c'est vrai ! dit assez vivement le

bon Grandin. J'aurais pourtant bien voulu savoir... Asseyez-vous, voisins.

— Ne faites pas attention, dit le roi des Ro-siers.

— Voulez-vous un coup de mon cidre, en attendant mieux?... Il est excellent.

— Ne faites pas attention, répéta Lhardy.

— Est-il bête, ce jardinier-là... pensa ou murmura le Gascon, qui avait flairé un gobelet.

Avec la mobilité d'un esprit débile auquel son sujet échappe aisément, Grandin revint à l'aventure de Jeanne-Catherine. Mais la jeune fille l'arrêta en lui montrant d'un geste rapide les deux paysans.

— C'est vrai, c'est vrai, murmura de nouveau le maître d'école ; j'ai des distractions, des absences inconcevables. Pardon ! mes amis. Je voulais ménager une surprise à ma fillette, et ce n'est pas ma faute si elle se trouve ici à propos nommé quand je l'avais engagée à aller faire une promenade pour sa santé.

— Voyez-vous le malin ! pensa Frestignac.

Frestignac pensait toujours quelque chose qu'il gardait pour lui.

— Il y a neuf ans, jour pour jour, j'eus le bonheur d'adopter cette chère orpheline. Je ne sais pas si elle a songé... à cet anniversaire. On a bien le droit, à son âge, d'oublier un peu les souvenirs pénibles... Mais moi, depuis longtemps je rumi-

nais un projet. J'avais peur de mourir avant d'avoir pu le mettre à exécution...

— Bon ami ! s'écria la jeune fille, pas de ces vilaines idées de mort !

— Non, mignonne, nous dirons à la mort de rester derrière la porte, surtout pendant notre repas. Car je veux qu'aujourd'hui même nous ayons un souper bien gai, bien gai, dont Jeanne-Catherine fera les honneurs...

— Par exemple !... interrompit la jeune fille, et qui donc servirait vos invités, si j'étais assise ?

— Nous verrons ; en attendant, je tenais à m'assurer du consentement de Lhardy, de Crochin et de leurs femmes.

— Ça va, mon maître ! s'écria Lhardy ; la Jacqueline viendra pour sûr.

— Et la Blaisette ne demandera pas mieux, ajouta Crochin

— O la gentille fête ! dit Grandin en agitant les mains. J'y songeais depuis longtemps, allez ! J'ai eu tant de bonheur, à partir du jour où j'ai adopté ma chérie !...

— Vous me gêtez, bon ami ! dit Jeanne-Catherine en se pressant contre le cœur du vieillard.

Puis, comme honteuse d'avoir montré tant d'effusion, elle se retira et, du seuil de la porte, elle ajouta :

— Il faut que je m'occupe des préparatifs... quoique je ne sache rien, car c'est une *surprise*.

Bon ami, je vous raconterai plus tard mon histoire.

Le vieillard l'avait suivie des yeux. Quand elle fut sortie, il retourna s'asseoir dans son grand fauteuil de bois et y demeura comme inerte. Cependant il ne restait étranger à rien de ce qui se passait autour de lui ; seulement, il se retirait de la vie active afin de concentrer sa pensée sur son enfant.

— Eh bien, dit Jérôme Lhardy, tout est convenu. A ce soir.

— Oui, à ce soir, répéta le maître d'école.

Comme Frestignac, après avoir rôdé dans la chambre, éternué, toussé pour attirer l'attention du vieillard, allait prendre enfin le parti de sortir, Grandin lui dit avec affabilité :

— Frestignac, vous serez des nôtres, n'est-ce pas ?

— Comment donc ! s'écria ce dernier. Vous êtes trop honnête. Ce n'est pas parce que vous m'invitez, mais je déclare de toute la force de mes poumons que vous êtes un brave homme, aussi vrai que votre Jeanne-Catherine est un brave fille. Elle vous a donné du bonheur... Je crois bien, sarpejeu !... Elle vous en donnera bien plus encore dans la suite des temps.

— C'est impossible, dit doucement le vieillard. O mes amis ! tandis que nous sommes ensemble, laissez-moi vous exprimer tout la reconnaissance que j'éprouve pour elle...

— Quelle plaisanterie ! s'écria Jérôme ; de la re-

connaissance ! vous !... Mais c'est bien plutôt elle qui vous en doit.

— Vous ne comprenez pas, voisin, reprit le maître d'école avec cette impatience qui se décèle chez les gens âgés, soit lorsqu'ils ne trouvent point leurs mots, soit lorsque leur auditeur paraît inattentif. Je parle de la reconnaissance que j'éprouve pour elle. Eh ! mon Dieu ! je l'ai recueillie, c'est vrai, j'ai partagé mon pain avec elle, c'est vrai : mais, si j'étais pauvre, je ne me suis pas appauvri pour cela ; la Providence a pourvu l'humble maison. Ce qui y manquait et ce que Jeanne-Catherine y a apporté, c'était la joie, le rire, la chanson ; elle y a mis d'abord la gaieté enfantine qui anime toute chose autour d'elle ; plus tard, elle y a introduit l'ordre et l'économie. Savez-vous bien qu'à ses quinze ans sonnés elle vaut une ménagère de vingt-cinq ans ? Pourquoi trouvé-je tout en place, propre, bien rangé ; pourquoi le déjeuner toujours prêt ; la classe bien balayée, pourquoi ? Parce que ma mignonne, si courageuse, si forte de sa tendresse, est levée et à l'ouvrage dès le point du jour !...

Jeanne-Catherine interrompit ce panégyrique en apportant une tasse de lait chaud et un petit pain frais qu'elle posa sur une table : le couvert mis, elle roula la table jusqu'au fauteuil du vieillard, passa à Grandin sa serviette sous le menton, et lui dit :

— Voilà!... et je me fâcherai, si vous faites encore tant d'éloges de moi.

— Elle entendait, la malicieuse!... s'écria le perruquier qui ne pouvait se lasser, lui l'homme vif par excellence, de suivre et d'admirer les mouvements alertes de la jeune fille.

— Tiens, dit Jérôme, nous allons partir, car nous avons fait une fameuse pause ici : mais, puisque tu es là, mon petit bouton de rose, faut que tu nous racontes au long l'histoire de la route.

— Bien volontiers, répondit Jeanne-Catherine en s'asseyant sur un escabeau tout près du vieillard.

Celui-ci poussa un « hum » de satisfaction et laissa tomber sa main gauche le long de la chevelure soyeuse de sa fillette. Les deux cultivateurs allumèrent leurs pipes ; Frestignac se mit à caresser un pot de cidre, bien que pour lui ce breuvage aigre-doux fût loin de valoir les vins généreux de son pays. Mais Frestignac avait l'habitude de ne jamais rester un instant sans rien faire.

IV

LE ROSIER DU PÈRE GRANDIN

Si détaillé qu'il fût, le récit de Jeanne-Catherine put satisfaire à peine l'avidité de l'auditoire. A tout instant, le vieillard et le Gascon donnaient des signes d'admiration, l'un par le cœur, l'autre par les bras. Crochin et Lhardy écoutaient avec plus d'impassibilité. La narration complètement achevée, tout le monde se mit à parler à la fois ; on eût pu entendre surtout Frestignac s'écrier : — C'est grandiose !... expression qui lui était familière. Lhardy accusait en face l'intendant que Crochin, au contraire, avait une certaine tendance à défendre, par cette seule raison peut-être — si puissante sur l'esprit de la plupart des hommes — que Grugnot était riche. Et puis Crochin espérait avoir la fourniture des fruits du château quand les maîtres l'habiteraient.

Le vieillard s'était isolé de tout ce bruit sourd, de tout ce vide de paroles. Il attira plus près de lui son enfant, et, lui posant les deux mains sur la tête :

— Je ne te dirai pas, ma chère, que tu as rempli

un devoir et qu'il faut toujours s'empresse de secourir les personnes qui se trouvent dans l'embaras, fût-ce des méchants, à plus forte raison de braves gens respectables. Depuis longtemps tu sais cela et jamais — à ma connaissance — tu n'as manqué d'obliger quiconque avait besoin de toi. Tu as appris la charité en apprenant ta religion. Je ne te dirai pas qu'il faille compter sur la reconnaissance, la générosité de cette noble famille : hélas ! non, mon enfant ; l'homme est par nature sujet à oublier, et le bien doit se pratiquer uniquement en vue du bien. Ce que je te dirai, ma mignonne, c'est qu'aujourd'hui tu t'es enrichie devant Dieu en augmentant par une bonne action le trésor de miséricorde que les anges te gardent en dépôt dans le ciel ; c'est que, si ceux qui t'aimèrent ici-bas et te connurent si peu te voient encore de là-haut, ils ont dû éprouver un sentiment de joie ; c'est qu'en vivant ainsi tu ranimes la mort, et qu'en continuant à agir de la sorte tu vivifieras et feras fleurir ma tombe...

— De grâce ! de grâce ! s'écria la jeune fille, qui se leva vivement et enlaça de ses bras le cou du vieillard, ne dites pas de ces choses qui font tant de mal !... Oh ! je vis pour vous, moi, la pauvre orpheline. Hors cela, à qui serais-je nécessaire ? Qu'est-ce que je ferais sans vous de cette vie que vous m'avez conservée !... Quand j'avais la fièvre si fort, ne veniez-vous pas sans cesse tâter mon pouls, me donner ma tisane, épier mon sommeil !...

Vous vous êtes fait enfant pour l'enfant : eh bien ! l'enfant veut devenir femme pour vous soigner et vous aimer longtemps... C'est notre fête aujourd'hui, nous devons être bien gais, ne l'oubliez pas!...

— Oui ! oui ! dirent les assistants émus.

— Oui ! oui ! répéta le vieillard. Mais excuse-moi, ma fillette : je ne puis m'empêcher de gémir quelquefois en songeant que j'ai si peu de forces.

— Les forces vous reviendraient, voisin, si vous viviez plus à l'air, dit Pierre Crochin. M'est avis que ça n'est pas trop bon de rester toujours enfermé dans une salle.

Crochin ne s'était pas aperçu que la jeune fille l'invitait au silence par un regard suppliant. Le père Grandin avait été remué par l'avis officieux du voisin, et une fois remué il ressemblait à ces sonneries qui tintent immodérément quand le ressort qui les retenait s'est détendu.

— Il y a quarante ans, dit-il, que je me suis enfermé dans cette salle. Quarante ans ! ce n'est pas peu de chose. La plupart d'entre vous n'existaient pas. Vous trois qui m'écoutez, vous n'étiez pas de ce monde. Beaucoup de ceux qui dans ce village sont pères de famille, beaucoup même qui seront bientôt grands-pères ont passé par mes mains. Ma paternité s'étend à tous, et ma tendresse s'est à la fois divisée et concentrée. Ah ! oui, c'est long, quarante ans dans la même salle. Eh bien ! est-ce

long vraiment? Je ne sais pas. Quelquefois j'y songe, et je me revois au début de mes fonctions... Alors les quarante années s'écartent comme un rideau qu'on tire vivement. Ce jadis, c'est hier. Mais soudain le poids des épaules, la tête qui fléchit, la vue troublée, viennent m'avertir que j'instruis des enfants depuis près d'un demi-siècle... et je pense que le temps a marché, et que parmi mes anciens enfants il en est plusieurs, il en est trop qui dorment leur dernier sommeil. Ils étaient si roses, si frais, si gais!... Le vieux maître d'école leur a survécu!

— Et le maître d'école vivra bien plus vieux encore! s'écria Lhardy en pressant la main de Grandin pour prendre congé; et ce soir nous trinquerons ensemble.

— Nous trinquerons ensemble! répétèrent Grochin et Frestignac, que cette fois Jeanne-Catherine paya d'un regard de reconnaissance.

Dès qu'elle se trouva seule avec son père adoptif, elle lui exprima son étonnement de ce que les enfants de la classe n'étaient pas venus encore.

— Ils ne viendront pas aujourd'hui, répondit Grandin: j'ai accordé un congé en ton honneur.

— Oh! bon ami!...

— J'ai voulu qu'à pareil jour tout le monde fût heureux, même mes petits élèves, qui sont de francs paresseux et ne demandent qu'à s'ébattre au soleil.

— Faites comme eux, bon ami, et donnez-vous congé. Il y a longtemps que vous n'avez joui du soleil à votre aise.

— Ma foi ! tu as raison. Mon cher banc !... Et puis, dis donc, si je m'amusais à tailler un peu mon rosier ? Je l'ai bien négligé, moi qui l'aime tant !

— Taillez votre rosier.

— Mais toi ?...

— Il faut que je m'occupe des préparatifs du souper ; que je pétrisse la pâte pour nos gâteaux, que je mette un morceau de viande à la broche. Oh ! j'aurai bien affaire.

— Diable, diable ! si j'avais prévu cela...

— Ne vous en préoccupez pas ; c'est un plaisir, dès que vous serez content. Je veux faire honneur à *notre* fête, puisque nous avons une fête à nous deux. Mais je ne resterai pas toute la journée à la cuisine : de temps en temps je viendrai vous visiter.

— Ma mignonne !

— Et tenez-vous sur vos gardes ; je verrai si vous avez bien travaillé.

— Sois tranquille. J'aime tant à avoir la serpe en main !... Tiens, vois-tu, ajouta le vieillard avec un soupir, ce que j'eusse préféré à tout, c'eût été l'horticulture. C'est si intéressant, cette tâche quotidienne entreprise et continuée en collaboration avec la nature !... L'homme ouvre le sein de la terre et y dépose une semence, puis ses aides et valets de ferme arrivent : ce sont la brise de mai,

le soleil du renouveau, le filet d'eau pure qui descend du coteau; à Printemps succède le frère Été, qui mûrit la moisson; Été est suivi de son frère Automne, qui achève de dorer la grappe pour l'homme. Quelle entente merveilleuse, et combien il m'eût été doux de cultiver la terre comme le fait Jérôme Lhardy — qui est le roi des Rosiers et qui est bien heureux! — plutôt que de cultiver ici des intelligences ingrates!

La jeune fille ne répliqua rien; elle méditait ces dernières paroles et s'affligeait tout bas de rencontrer des goûts qui touchaient au regret, des vœux qui aboutissaient à l'impossibilité.

Pour la première fois peut-être elle gémit d'être pauvre, et, tandis que dans sa cuisine elle se mettait en devoir de faire sa pâte, elle se disait en soupirant: « Hélas! il a pu quelque chose pour moi, et je ne puis rien pour lui!... Que suis-je, moi? Une humble orpheline, et je n'ai rien à donner que des soins et de la tendresse!... »

Rien à donner, dis-tu, Jeanne-Catherine!... Oh! si les anges inscrivaient le compte de tout ce qui s'échange ici-bas, d'une part, en affection, en dévouement, et, de l'autre, en riches présents d'or et de pierreries, où serait pour eux la valeur principale? Serait-elle dans les biens fragiles qui ont la durée de la vie, c'est-à-dire de ce qui ne dure pas, ou dans les biens immortels, dont le prix s'accroît sans cesse au livre de l'éternité?

Rien à donner, dis-tu, Jeanne-Catherine!...
Quand un cœur comme le tien se donne tout entier,
que peut-on désirer de plus!

.....

.....

Le vieillard s'est assis sur son banc de bois, et là il évoque ses plus chers souvenirs. C'est à cette même place qu'il était lorsque les voisines revinrent du château de Gardanne en maudissant à haute voix la dureté de l'intendant; c'est ici qu'il rencontra le plus grand bonheur, le seul bonheur peut-être de sa longue vie sans incidents; ici qu'il apprit à aimer, lui qui ne se doutait pas de cette douce langue de l'affection; ici qu'il promit, lui faible et pauvre, de consacrer ses soins à une créature plus faible encore et plus pauvre que lui. Et, mesurant sa tâche presque accomplie, il souriait intérieurement à ce beau printemps qui était venu fleurir à côté de l'hiver. Il s'étonnait naïvement aussi que tout cela fût arrivé, que l'enfant fût devenue une jeune fille, et il croyait à une intervention de la Providence, qui seule avait pu mener si bien les choses.

Autour du vieillard tout était harmonie: le calme régnait dans le village; une tiède brise agitait contre les murs craquelés le feuillage des sureaux et des figuiers; çà et là passait une hirondelle avec un petit cri, et les hardis moineaux

venaient s'ébattre aux pieds du vieillard. D'autres moineaux, c'est-à-dire quelques-uns de ses élèves, rôdaient aux environs de la maison du bon maître d'école. Il leur fit un signe amical, et les enfants entrèrent joyeux, et le vieillard leur caressa doucement la tête. Il n'embrassait que sa mignonne.

Alors Grandin songea que Jeanne-Catherine travaillait en ce moment et qu'il lui devait de l'imiter. Il approcha une échelle du rosier, y grimpa de son mieux, soutenu par ses élèves, et se mit à élaguer son arbuste, nous devrions dire son arbre, car le rosier avait de larges bras bien couverts de feuilles et de fleurs. Grandin choisit les plus belles roses et se réserva d'en faire un bouquet pour Jeanne-Catherine.

— Autant de roses que d'années, se dit-il. Neuf roses pour neuf années de bonheur.

Et il descendit de son échelle, tout fier de l'idée qu'il avait eue.

Déjà son idée avait été devinée.

Une voix charmante retentit derrière lui ; elle disait :

— Je gage que ces fleurs ont été coupées pour moi.

— Tu as bien compris mon intention, dit le vieillard avec ravissement en se tournant vers sa Jeanne-Catherine. Apporte-moi un fil, ma chérie ; j'attacherai mal ce bouquet, mais enfin je l'aurai attaché.

La fillette entra vite dans la maison, d'où elle ressortit presque aussitôt avec un ruban blanc.

— Tenez, dit-elle, voilà le ruban que monsieur le curé m'a donné, l'an dernier, au catéchisme ; il liait une belle image, vous savez ? Je vous l'offre...

— Et je vais te le rendre. Asseyons-nous sur le banc.

— Attendez ! J'ai encore bien des choses à faire là-bas. Je reviens.

La svelte créature disparut. Le vieillard se remit à sa place et s'appliqua à arranger et nouer le bouquet. Pour lui c'était une besogne difficile : jamais il n'avait rien fait de semblable. Les petits garçons, groupés à quelque distance, le contemplaient curieusement. Il n'en s'occupait certes pas d'eux dans l'embarras où il se trouvait. Cependant, à force de recommencer, il vint à bout de l'entreprise. Le bouquet n'était pas élégant, mais il tenait, et puis il sentait si bon !

Un nouveau remerciement se fit entendre ; encore une fois Jeanne-Catherine était devant son protecteur, et elle tenait les yeux attachés sur le bouquet.

— Tiens, mignonne, dit le vieillard, le voilà achevé, et non sans peine.

— Aussi n'en aura-t-il que plus de prix pour moi. Je le garderai toujours ; et quand il sera fané — car il le sera — je le mettrai dans un tiroir du bahut, auprès de vos cravates. Elles en prendront

l'odeur, et cela vous rappellera notre cher anniversaire.

— Oh ! je n'ai pas besoin que rien me le rappelle. Il restera là, dit avec force le vieillard en touchant successivement son front et son cœur.

Par une transition brusque puisée dans sa tendresse, il ajouta :

— J'ai peur que tu ne te sois fatiguée dans tes petits apprêts ; car si je donne un régal (modeste, comme il sied à un pauvre magister), c'est toi qui as la peine de tout arranger.

— Laissez donc, dit-elle en savourant la senteur de son bouquet, ces soins sont pour moitié dans le plaisir. Mais parlons d'autre chose : êtes-vous content d'avoir taillé votre rosier ?

— Très-content, ma mignonne. Il y a longtemps que je ne m'en étais occupé. Je crois que j'étais né avec une vocation pour les travaux de culture. Peut-être bien est-ce parce que toute ma vie il m'a fallu vivre au milieu du bruit : mais j'aime le calme dont on jouit dans les champs en face de l'œuvre de Dieu. Que cela doit être bon de se recueillir devant son sillon ou son bois !... Les aspects variés de la campagne, les sites agréables ou sévères qu'on embrasse du regard, la surface des étangs couverts de plantes marécageuses et abrités par des saules, le mouvement lent des troupeaux, le frémissement des feuillages, le vol des nuages dans l'infini, tout s'associe à la pensée de l'homme qui vit et rêve au

sein de ce paisible ensemble... Qu'en dis-tu, ma mignonne ! Peut-être préférerais-tu les plaisirs et l'agitation des villes ?

Pour la première fois, la jeune fille mit quelque lenteur, quelque hésitation à répondre. Et le vieillard s'en étonnait, si même il ne s'en affligeait déjà.

— Tu ne dis rien... reprit-il d'une voix émue.

— Hélas ! bon ami, c'est que j'ai du chagrin.

— Du chagrin... toi ! et dans un tel jour encore !

— Oui, j'ai cru longtemps que vous exerciez par goût la profession de maître d'école, profession bien honorable, si elle n'enrichit pas ceux qui la suivent. Vous êtes l'un des plus pauvres du pays, c'est vrai, mais votre savoir vous a fait le premier de tous, et c'est bien beau ! Vous avez pu non-seulement me nourrir, mais m'instruire, moi qui devais rester une villageoise ignorante. Je vous en remercie bien. Et voilà que vous m'apprenez, cher bon ami, que cet état ne vous plaisait pas !... Ainsi votre vie tout entière se sera passée dans la dépendance et l'ennui !... Oh ! cela me fait bien de la peine !

— La la ! mon enfant, remets-toi. La chose ne mérite pas de te faire de la peine. Où en serions-nous, si nous ne pouvions avouer nos goûts et exprimer un regret ? D'ailleurs, tu sauras que la manie des hommes fut, est et sera toujours de désirer ce qu'ils ne possèdent pas. Il y a bien des siè-

cles, un poète nommé Horace le disait à son ami Mécène. Si le ciel avait fait de moi un laboureur ignorant, peut-être eussé-je envié le sort du maître d'école qui sait (on doit savoir) lire, écrire et calculer. Ne gâtons pas le bonheur de cet anniversaire. J'ai taillé mon arbre... donc j'ai été un peu horticulteur. Tu es là près de moi : donc je suis heureux.

L'ombre du soir commença à descendre doucement. Une teinte d'un gris vaporeux se mêla à la pourpre du soleil couchant ; le silence imposant qui, à cette heure, enveloppe les campagnes, s'anima par intervalles du bêlement des moutons qui rentraient du pâturage et semblaient jeter leur adieu à l'herbe des champs. C'était l'heure aussi où les grillons, chanteurs invisibles, alternent leurs vocalises infatigables. Les oiseaux s'étaient couchés ; les enfants de l'école en avaient fait autant. Le vieillard, perdu dans ses réflexions, restait toujours sur le banc rustique en attendant l'arrivée de ses invités.

— Voilà, se dit-il tristement, l'image du soir prochain qui m'attend. L'ombre me gagnera. Le silence pèsera sur moi... je disparaîtrai, pauvre vieux, dans une nuit de plus en plus épaisse. Alors je ne verrai plus les doux yeux de mon enfant ; je ne savourerai plus son sourire ; je ne guetterai plus sa voix... Quand elle viendra prier près de moi, je serai insensible. O mon Dieu ! aurez-vous le

courage de me séparer d'elle? Ce que vous avez laissé unir sera-t-il à jamais désuni par votre ordre?... Ce n'est pas pour moi, c'est pour elle que je vous implore. Bonté céleste, ne nous séparez pas ! Nous nous aimons tant !

V

VISITES IMPRÉVUES

Un reste de jour combat le crépuscule. La chandelle n'a cependant pas été épargnée dans les hauts flambeaux de fer. Sur la table, de forme oblongue, figurent un large gigot bourré d'ail, un vaste ragoût de viande, des gâteaux au miel, deux salades, et les crêpes vont venir. Jeanne-Catherine est à son poste, sous le manteau de la cheminée, où pétille un feu de sarments. A côté d'elle est le vase qui contient la pâte, sur une chaise le sucre râpé. Elle tient d'une main adroite la poêle où fond la graisse et d'où sortent, après avoir sauté en l'air, les bienheureuses crêpes, chères à la sensualité des convives.

Ce sont des hurrahs sans fin. Jacqueline et Blaisette ne tarissent pas d'exclamations ; il n'y

a que Frestignac qui puisse rivaliser avec elles. Ce serait honteux, si deux paysannes de Brie l'emportaient en babillage sur un perruquier gascon. Il a soin de mêler son patois au français pour avoir à expliquer ce qu'il vient de dire. Ajoutons qu'en l'honneur de la fête Grandin a fait sortir de sa cave quelques bouteilles de vin vieux datant pour le moins de la bataille de Fontenoy, et que le divin jus de Bacchus n'exerce pas une médiocre influence sur la langue de Frestignac.

De même Jérôme Lhardy et Pierre Crochin ne paraissent pas se douter qu'il y ait du cidre sur la table : leur attention scrupuleuse est vouée aux bouteilles, qui mettent leur cerveau pesant à une assez rude épreuve. Les autres convives ne sont pas de moins bonne humeur. Les crêpes ne font que paraître et disparaître.

Il en est de même du reste des plats qui figurent à ce banquet de Gargantua où l'appétit et la gaiété fraternisent. Pour la dixième fois Frestignac a rempli et vidé son verre. Il a toujours une santé à proposer : après celle de tous les gens présents, il se rabat sur une foule de ses compatriotes et leur porte des toasts avec un air très-convaincu. « Je bois à Lardac ! — Je bois à Nangeac ! — Je bois à Roupignac ! A qui ne boirait-il pas ? Qu'il boive à la Garonne, et que ce soit fini.

— A la culture des roses ! s'écrie Lhardy. C'est la meilleure.

— Pour votre pays, soit, dit le perruquier. Malin que vous êtes ! les roses vous ont fait assez honneur pour que vous les aimiez. A telle preuve que vous êtes venu avec vos insignes de roi des Rosiers !... Et vous avez eu raison.

— Si j'ai eu raison ! je crois bien, grommela Lhardy. T'imagines-tu, blanc-bec, que j'oublierais de les porter dans une circonstance qui... que...

— Je vous remercie, voisin, dit le vieillard, pressé de mettre un terme au commencement d'une altercation. J'aime vos insignes ; c'est une belle royauté que la vôtre.

— Elle m'a fait bien des jaloux.

— Ah ! oui, dit Jacqueline, il y en a qui n'ont plus reparlé à mon homme depuis ce temps-là. Mais foin des envieux et de l'envie ! Passez votre chemin, mes braves gens.

— Bien dit, ma femme, s'écria Jérôme. En v'là une qui saurait mettre les envieux à la raison. Ça vous a une vivacité !... Et quand je pense que nous sommes mariés depuis tantôt vingt ans...

— C'est bon, c'est bon, interrompit Jacqueline avec humeur. T'as bien besoin d'aller conter notre âge à tout le monde !... Pourquoi ne pas le mettre sur ton chapeau à côté de ta couronne de roses ?

— Voyons, dame Jacqueline, du calme, du calme, dit le maître d'école, trouvant en lui-même qu'il était plus facile de maintenir l'ordre dans sa classe que parmi ses convives.

Frestignac comprit la nécessité d'opérer une diversion généreuse, et il porta son onzième toast, cette fois à la santé du poète incomparable, du *grandiose* Goudelin ! Nul n'avait jamais ouï parler de ce rimeur toulousain : mais Frestignac ne s'embarrassait pas pour si peu, et il se mit à entonner une chanson bachique due à ce poète.

On l'applaudit au premier couplet, et il passa bien vite au second. Il était à craindre que, sur-excité comme il l'était, il n'attaquât immédiatement un autre air dans son patois. Mais Crochin, ayant exécuté sur son assiette un roulement de tambour avec son couteau et sa fourchette, obtint un moment de silence dont il profita pour émettre la motion suivante :

— Puisqu'on en est aux chansons, Jeanne-Catherine devrait bien nous en faire entendre une avec sa jolie petite voix.

— Bien dit ! s'écria Frestignac ; c'est son tour. Je parie que mam'selle Jeanne-Catherine est pour le moins un vrai rossignol.

La jeune fille devint toute rouge et feignit d'avoir quelque chose à prendre pour aller se réfugier au bout de la chambre. Mais Jacqueline et Blaisette se levèrent et se mirent en devoir de la ramener malgré sa résistance.

— Chante, mon enfant, dit le vieillard intervenant dans la lutte avec la douce autorité de la tendresse.

— Vous le voulez, bon ami ? répondit Jeanne-Catherine, attachant sur lui un regard brillant.

— Non, je ne le veux pas... je n'ai pas de vouloir avec toi... Mais je t'en prie.

A ces mots, la jeune fille reprit sa place, et bientôt une chanson naïve s'échappa de ses lèvres. Tout à coup elle s'interrompit et témoigna par sa contenance une certaine frayeur. En même temps son regard se fixait sur la croisée, à travers laquelle on put apercevoir deux ombres penchées vers les vitres.

Tout cela fut rapide comme l'éclair, car on n'avait pas eu le temps d'interroger Jeanne-Catherine sur la cause de son émotion lorsque la porte s'ouvrit, après un léger coup frappé de dehors.

Le comte de Marville et la baronne de Verneuil parurent sur le seuil, où ils s'arrêtèrent à contempler le tableau. Ce fut parmi les convives le signal d'un véritable désarroi. Honteux d'être surpris à table, dans l'épanchement de l'intimité, par de si grands seigneurs, ils étaient cependant restés cloués à leur place sans oser proférer une parole. Jeanne-Catherine avait consulté de l'œil son père adoptif, qui souriait, bien loin d'éprouver la stupide timidité de ses hôtes. Seul, il faut l'avouer, Frestignac ne se sentait pas embarrassé, et la première chose qu'il avait faite, ç'avait été de lorgner la perruque bien poudrée du comte en se disant : « Oh ! si j'avais entre

les mains une perruque comme celle-là, je me couronnerais de gloire !... »

M. de Marville sentit qu'il ne devait pas laisser se prolonger l'anxiété de ces paysans. Il s'avança et dit de l'air le plus bienveillant :

— Mes amis, ne soyez pas étonnés de notre visite. Nous avons une dette de reconnaissance à payer ici. Voilà donc l'aimable enfant qui nous a secourus !

La jeune fille s'inclina avec sa grâce et son naturel ordinaires. M^{me} de Verneuil s'approcha d'elle, l'embrassa et dit en lui prenant les deux mains :

— Nous avons bien parlé de vous aujourd'hui, ma toute belle.

— Ce que j'ai fait est peu de chose, dit Jeanne-Catherine. Je bénis le ciel de ce que votre accident n'a pas eu de suites fâcheuses.

— Dieu merci ! non, dit le comte. Mais nous vous avons dérangés, mes amis. Je vois que vous achevez un grand festin.

— Un grand festin... pour nous, dit à son tour le maître d'école. Nous fêtons l'anniversaire du jour où ma mignonne est entrée dans la maison.

— Ah ! vraiment ! dit la baronne. On nous a raconté cette histoire ; elle est fort touchante. Il paraît que vous avez adopté cette jeune fille, qui était privée de ses parents...

— Et en même temps qu'elle, madame, j'ai adopté la joie et la consolation. Il y a neuf années

de cela, et il me semble que je n'avais pas vécu les années précédentes; je ne les compte plus; elles sont ensevelies dans une espèce d'ombre. Ah! les belles, ce sont les dernières. Celles-ci, à la bonne heure! Je me suis intéressé à quelqu'un, moi, le vieux garçon si isolé. Quelle douce chose d'exister pour un autre être que soi, de se trouver deux réunis dans un même amour!

La baronne et le comte échangèrent un regard. Ces paroles allaient droit à leur position, eux qui étaient fiancés, fiancés par un autre vieillard vénérable, le marquis de Marville enlevé trop tôt à leur affection filiale. Mais, tout en étant émus par ce rapprochement, ils sentaient que rien n'égalait la sainteté des liens par lesquels le pauvre maître d'école s'était uni à la pauvre orpheline. Ils respectaient cet homme de bien qui, n'ayant qu'un chétif morceau de pain, n'avait pas craint de le partager.

Pour lui témoigner toute son estime, le comte alla se mettre auprès de lui en le forçant de rester assis. Marguerite en fit autant à l'égard de Jeanne-Catherine, qui n'osait plus lever les yeux en se sachant si voisine d'une belle et noble dame. La baronne était bien belle en effet avec sa large robe de soie bleu céleste, sa fontange de satin, ses longues manchettes de dentelle, sa haute coiffure d'où s'exhalaient des senteurs exquises, et son mantelet de mousseline froncé sur le bord.

— M'avez-vous donc reconnu ? demanda le comte au maître d'école.

— Sur-le-champ, répondit ce dernier. Je manque de mémoire pour certaines choses, mais j'en ai conservé pour d'autres. Ce qui a touché mon cœur ne s'en efface pas. Oh ! je vous vois encore, monsieur le comte, à l'âge où vous n'étiez qu'un enfant...

— J'en suis loin, dit le comte avec un sourire mélancolique. J'ai traversé une partie de la vie.

— La première... la plus belle, monseigneur !

— J'ai eu mes heures d'épreuves et de peines.

— Qui n'en a pas ? s'écria le vieillard, qui se mit à déclamer :

« Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois. »

— Oh ! oui, reprit le gentilhomme avec une chaleur croissante, je me souviens du temps où, fatigué d'être en perpétuel tête-à-tête avec mon précepteur, je m'échappais parfois afin d'aller voir les petits paysans qui étaient rangés dans votre classe. Je les enviais d'être ensemble ; leurs jeux me plaisaient, et il m'arriva même de m'y mêler...

— Je m'en souviens !... dit vivement Grandin ; vous étiez fort au saut-de-mouton.

— J'aimais mieux le saut-de-mouton que le latin et que mon précepteur.

— Mais le précepteur, avec son grand habit noir, tombait au milieu de la partie et vous emmenait...

— Sans m'épargner les remontrances.

— Et j'étais grondé par ricochet.

— C'est vrai, dit le comte en souriant.

— Mais c'est égal, je suis content que vous m'ayez rappelé cette époque. Et qu'est-il devenu, ce bon monsieur Bertherot !

— Il est mort, répondit le jeune gentilhomme, dont le visage se couvrit d'une ombre.

— Il est mort !... répéta le vieillard. Il avait pourtant dix ans de moins que moi.

— Et non-seulement lui, mais bien d'autres n'existent plus qui alors étaient pleins de vie et d'espérance. J'ai laissé presque tous les miens en arrière sur cette route qu'il me faut suivre.

— Déjà ! dit le vieillard avec une compassion vague.

— Si j'ai tardé à prendre possession de ce château qui ne m'a appartenu que trop tôt, c'est que j'y devais rencontrer la tristesse. C'est un lieu peuplé de fantômes. Ma seule consolation sera d'y installer ma cousine, qui doit prochainement devenir ma femme.

— Vous serez heureux, monsieur le comte. A votre âge, l'espérance n'a jamais dit son dernier mot.

Tandis que cette conversation avait lieu à demi

voix, la baronne de Verneuil avait pris à part la jeune fille. Elle se plaisait à interroger cette enfant naïve et sagace qui l'intéressait singulièrement. En effet, toutes les réponses de Jeanne-Catherine étaient prudentes et réservées. La simple villageoise savait sans familiarité satisfaire la curiosité de la grande dame et se montrer reconnaissante de son bienveillant intérêt. Nous prendrons leur entretien par la moitié.

— Enfin, ma chère petite, vous vous trouvez bien ici.

— Oh ! parfaitement bien, madame.

— Mais votre horizon est borné...

— Je ne regarde pas au-delà.

— Cependant quel avenir vous est promis ?

— Je l'ignore, et peu m'importe, puisque je ne m'attache qu'au présent.

— Songez que ce vieillard ne saurait, pauvre comme il l'est, assurer votre sort.

— C'est son sort à lui qui m'occupe : le mien m'est indifférent ; ou plutôt le mien, c'est le sien.

— Sentiment généreux sans doute, mais trop généreux peut-être. Tenez, mon enfant, vous êtes vive, alerte (vous nous l'avez prouvé), vous aimez le travail ; M. Grandin vous a bien élevée ; vous avez de l'intelligence ; il faudrait utiliser tout cela, il faudrait accepter une position chez moi ; je vous attacherais à ma personne, et croyez bien que...

La baronne s'arrêta en voyant que la jeune fille

et le vieillard avaient également tressailli, puis étaient demeurés aussi complètement immobiles que s'ils avaient été tous deux frappés en même temps par la foudre. Grandin, cependant, n'eût pour rien au monde pris la parole. Une proposition avait été faite à Jeanne-Catherine : c'était à Jeanne-Catherine qu'il appartenait d'accepter ou de refuser.

Pour la jeune fille, il n'y eut pas un moment d'hésitation, car, si elle avait balancé dans son choix, elle eût ensuite éprouvé les morsures cruelles du remords. Mais non : encore une fois, Jeanne-Catherine ne pouvait faiblir en face d'une semblable épreuve.

— Je vous suis bien obligée, dit-elle, madame la baronne, mais excusez-moi, si je n'accepte pas.

— Vraiment ! sans y réfléchir davantage ?

— Je n'ai pas besoin d'autre réflexion quand une chose impossible m'est offerte.

— Impossible ?... répéta vivement M^{me} de Verneuil ; songez-y.

— Il s'agirait d'aller chercher au loin une mission d'or, que je dirais : Non, tout en étant très-reconnaissante.

— Qu'elle est bête ! murmura la Blaisette à l'oreille de Jacqueline.

Les paysans écoutaient attentivement, les coudes sur la table et la tête immobile entre leurs mains ; seul, Frestignac, incapable de rester fixe, se don-

nait un mouvement d'oscillation et faisait exécuter sur place à ses pieds des pas accentués. L'admiration l'avait pris à la gorge, admiration d'instinct pour Jeanne-Catherine : autrement, le Gascon ne comprenait pas qu'on pût refuser de gagner de l'argent, et il se disait : « Ce n'est pas moi qui négligerais d'accommoder la perruque de M. le comte, me fallût-il pour cela faire chaque jour trois lieues de chemin. »

Cependant la jeune fille avait à s'expliquer davantage, et pour le faire elle se rapprocha du vieillard, à qui elle prit la main.

— Voyez-le, dit-elle, madame : depuis que je me connais, il a veillé tendrement sur moi. Il m'a recueillie comme une personne charitable recueillerait un petit oiseau tombé hors de son nid et grelottant. Il m'a donné tout cet amour de père qu'il n'avait jamais donné, et il pleurait avec moi quand je pensais à ceux qui ne sont plus. C'est mon bienfaiteur, ou plutôt c'est « bon ami ! » Dites-moi vous-même si je puis songer à le quitter, si je ne serais pas une fille bien coupable de sortir de cette pauvre maison pour m'en aller dans votre beau château. En y songeant vous ne le voudriez pas non plus. O bon ami ! pas de larmes ! c'est moi, moi votre Jeanne-Catherine, moi qui reste auprès de vous...

— Bien vrai ? bien vrai ? murmura le vieillard.

Pour toute réponse, la jeune fille l'embrassa. Puis se retournant vers la baronne.

— C'est égal, dit-elle, je ne vous en aimerai pas moins, car il me semble que c'est bien doux de vous aimer.

— Chère petite !... dit M^{me} de Verneuil.

Le regard du comte fit l'écho des dernières paroles de Jeanne-Catherine.

— Enfin, dit à son tour le gentilhomme, nous n'insisterons pas sur l'idée que madame et moi avions eue ensemble. A présent je comprends qu'elle était impraticable. Mais écoutez, mon enfant : vous nous avez rendu service avec un zèle, une délicatesse au-dessus de tout éloge, et vous devez sentir que nous ne pouvons pas rester vos obligés sans chercher à nous acquitter. Désirez-vous quelque chose ?

Jeanne-Catherine secoua la tête en signe négatif.

— Quoi ! vous ne désirez rien ? vous n'avez besoin de rien ?

Une seconde fois Jeanne-Catherine allait répondre par un refus. La baronne l'arrêta du geste et dit vivement :

— Non, non, tenez, cela demande réflexion. Vous en causerez avec votre « bon ami. » Prenez votre temps. D'après ce que vous aurez résolu, venez me voir demain au château... et n'ayez pas peur.

— Oh ! je n'oserai jamais...

— Pour l'amour de *lui*?... dit la baronne en souriant et désignant le maître d'école.

La jeune fille pencha la tête. Elle commençait à réfléchir et peut-être à se demander si le vieillard n'avait besoin de rien.

Ce fut à peu près sur ces dernières paroles que le comte et la baronne prirent congé du cercle rustique.

Au moment de partir, M. de Marville remarqua une assiette d'appétissants gâteaux faits par les doigts délicats de sa jeune protégée.

— Voici qui a bonne mine, dit-il : est-ce votre œuvre, ma belle enfant ?

— Oui, monsieur le comte ; j'ai fait de mon mieux.

— Parbleu ! il faut que ma cousine et moi nous goûtions de votre pâtisserie.

— Oh ! monseigneur... s'écrièrent le vieillard et la jeune fille.

— Pourquoi pas?... Tenez, Marguerite.

— Merci ! mon cousin.

Tous deux rompirent un gâteau et ils en mangèrent quelques bouchées en se récriant sur l'excellence de la pâte et la perfection de la cuisson.

Frestignac n'avait pu réprimer un franc accès de rire méridional.

Le comte, qui n'avait pas encore pris garde à lui, l'enveloppa d'un regard curieux et dit :

— Quel est ce garçon-là ? Ou je me trompe fort, ou il ne doit pas être du pays.

— Monseigneur ne se trompe pas ! s'écria le perruquier au comble de la joie. Monseigneur ne peut pas se tromper. Qui suis-je ? la réponse est facile : Frestignac, perruquier-coiffeur, né à Marcillac, près Toulouse, le plus beau climat, la patrie des troubadours et des perruquiers ! Frestignac qui, après avoir roulé sa bosse et pratiqué son art dans toutes les provinces de France, depuis les villes les plus grandioses jusqu'aux plus minces hameaux, est venu enfin *s'établir* dans ce village... prêt à servir Monseigneur s'il en est capable !

— Bien, bien, mon ami, dit le comte avec bonhomie. A l'occasion cela pourra se trouver, bien que mon valet de chambre manie passablement le peigne et la houppe.

— Monseigneur daignerait-il me dire de quel pays est son valet de chambre ?

— Très-volontiers. Il est, je crois, Normand.

— Fort bien. Monseigneur, jamais un Normand n'a manié le peigne et la houppe comme un Gascon.

Un rire général accueillit cette déclaration faite sur un ton des plus convaincus.

— Partons, partons, dit le comte à sa cousine : ma tante nous attend pour son trictrac.

Lorsque les deux nobles personnages, reconduits jusqu'à la rue par Jeanne-Catherine, se fu-

rent éloignés, les convives, qui s'étaient levés, firent leurs dispositions pour se retirer. Jérôme Lhardy reprit au clou son manteau de cérémonie brodé au collet de roses rouges et son chapeau cerclé de fleurs.

— Il a tout de même une fameuse mine comme ça ! dit Frestignac. N'est-ce pas, m'sieu Grandin !

Grandin admirait naïvement, et Jérôme Lhardy se rengorgeait.

— C'est égal, ajouta le Gascon, il y aura peut-être un jour, où, moi aussi, je monterai en grade, si je deviens le coiffeur de monseigneur le comte.

— L'ambitieux ! dit la Blaisette.

— Pourquoi pas, ma commère ? Aussi vrai que vous avez un fier chignon, je rêve toujours la fortune. Il me faudrait pour exercer mon art comme je l'entends une boutique bien grande avec six belles chaises de merisier, un assortiment de perruques, de pommades et de parfums ; de plus, pour moi un habit en soie jonquille.

— Ah ! ah ! un habit en soie jonquille ! répétèrent les auditeurs.

— T'aurais l'air d'un fier serin ! dit Jérôme.

— Vertubleu, riposta le perruquier en colère, ça vaudrait bien votre manteau à ramages.

La querelle allait s'échauffer quand Jeanne-Catherine reparut. Elle était tout interdite. Derrière elle se glissait sur la pointe du pied un homme à la face de renard, non moins embarrassé peut-

être, mais plus maître de lui que la jeune fille.

A la vue de ce dernier il n'y eut qu'une exclamation :

— M'sieu Grugnot !

Le vieillard reconnut l'intendant. Il voulut se lever, dans l'indignation de son âme, pour lui intimiser l'ordre de sortir. Mais les forces lui manquèrent ; ses jambes, que l'émotion paralysait, ployèrent sous lui ; il retomba sans voix dans son fauteuil.

VI

POURQUOI GRUGNOT S'ÉTAIT DÉRANGÉ

Grugnot avait jugé tout de suite la situation. Il n'hésita point à prendre la parole pour justifier une visite qui pouvait à bon droit paraître assez inexplicable.

— Oui, c'est moi, mes amis, mes chers amis. Mieux vaut tard que jamais, dit le proverbe ; et le proverbe a bien raison. Vous devez être surpris de me voir ici, monsieur Grandin, mais moi je suis heureux de vous faire ma visite. Nous aurions pu nous entendre plus tôt. Eh ! mon Dieu ! c'est

comme ça ; on vit loin les uns des autres, souvent sans savoir pourquoi. Je vous ai toujours estimé, beaucoup estimé, et j'avais besoin de vous le dire, car vous êtes un digne homme. Ma nièce vous a bien des obligations, et j'espère qu'elle ne les oubliera jamais. Demandez-lui si, toutes les fois que je l'ai rencontrée, je ne lui ai pas prêché la reconnaissance à votre égard.

Ici l'intendant, satisfait sans doute de son exorde, fit une pause, ouvrit sa tabatière ronde et en tira une large prise qu'il huma bruyamment en ayant soin de placer la tabatière au dessous de son nez, de peur que quelque grain de la précieuse poudre ne se perdît.

Le vieillard avait recouvré l'usage de la parole. Il en profita pour jeter au visiteur imprévu cette réponse courte et digne :

— Celle que vous appelez maintenant votre nièce, et qui ne pouvait vous appeler son oncle, n'a pas besoin qu'on lui prêche la reconnaissance.

— Oh ! je sais que...

— Elle la pratique à toute heure du jour.

— Oh ! je n'ignore pas que...

— Elle en est l'emblème vivant, elle en est le modèle le plus parfait.

— Précisément ; et c'est parce que je l'ai étudiée, suivie, de loin, il est vrai, mais suivie néanmoins jour par jour, que je suis fier de lui rendre justice, de la louer devant tout le monde.

Nouvelle prise de tabac. Grugnot observait qu'il produisait de l'effet sur Crochin et sur le perruquier. Celui-ci saisit l'occasion de porter un dernier toast avec une bouteille suprême qu'on n'avait pas osé entamer. Déjà, grâce à sa dextérité gasconne, il avait rempli les verres, et il s'écria :

— A la santé de m'sieu Grugnot !

Cette démonstration presque ridicule eut pour résultat, non pas d'enflammer le vieux maître d'école, mais de lui rendre tout son sang-froid.

— Vraiment, dit-il à l'intendant, si vous avez voulu étudier le caractère de votre nièce, vous en avez suffisamment eu le temps en neuf années. A l'heure qu'il est, vous devez bien la connaître, n'est-ce pas ?...

— Oui, et la preuve, c'est que je lui rends justice.

— Et je vous en suis obligé pour elle. Remercie donc ton *bon* oncle, Jeanne-Catherine.

La jeune fille n'eut pas l'air d'avoir compris.

Grugnot n'était pas homme à s'embarrasser de si peu.

— L'ironie ne vous va pas, dit-il, mon cher monsieur Grandin. Puisque je suis venu à vous le premier, soyez pacifique, et entendons-nous.

Grandin ne put répondre cette fois. L'indignation en lui revenant le rendait pourpre et violet. Jeanne-Catherine, qui le savait si bien par cœur, s'aperçut avec épouvante de cette disposition, et,

se jetant entre son oncle et le vieillard, elle dit à Grugnot d'une voix suppliante :

— Au nom du ciel, mon oncle, ne restez pas ici davantage. Votre vue lui fait mal. Je vous remercie d'être venu, bien que je puisse en être surprise. Je vous remercie de tout mon cœur. Si vous m'aimiez un peu, cela me ferait plaisir, pour le souvenir de ma pauvre mère qui fut votre sœur. Mais ne restez pas... car *il* serait capable d'en être malade.

— La là, doucement, ma petite; ne nous troublons pas. Je m'expliquerai tout à l'heure... quand vos amis qui se disposent à partir vous auront quittés.

— Non, non ! dit le vieillard, — qui ne parlait que par explosions, — non, non ! s'il doit rester, que personne ne s'en aille. C'est un méchant et un fourbe !

— En vérité, vous me traitez bien mal, dit Grugnot sans paraître perdre contenance. Et puis, en outre, voilà que vous semblez avoir peur de moi !... Vous autres, témoignez donc !... Est-ce que je ne suis pas un homme connu, remplissant un emploi important ?...

Les convives inclinaient en faveur de l'intendant, car il n'était pas un seul d'entre eux qui ne pût, un jour ou l'autre, avoir affaire à lui. Tout en restant, à la prière du vieillard, ils se rangèrent dans un coin de la salle, afin de ne point gêner les confidences de Grugnot. Celui-ci, délivré par là d'une

contrainte un peu embarrassante, reprit, en s'adressant, non plus à Grandin, mais à Jeanne-Catherine :

— Il paraît, ma chère enfant, et je t'en félicite, que monseigneur le comte de Marville et sa noble cousinete veulent du bien. Excellente circonstance. Ils ont fait hautement ton éloge. Cela peut t'être utile. Leur reconnaissance pour le petit service que tu leur as rendu demande à se traduire en marques efficaces. Il ne faut pas négliger cela. Si tu l'ignores, je viens te l'apprendre ; si tu le sais, je viens t'exhorter à en profiter. Nous ne sommes pas riches dans la famille, et tu feras bien de songer à ton établissement, puisqu'une chance si favorable s'offre à toi.

Jeanne-Catherine avait hâte de voir partir cet homme double. Il n'y avait donc rien de mieux à faire que de lui répondre tout de suite, que de satisfaire bien vite sa curiosité. Car, quelque mépris qu'elle ressentît pour lui au fond du cœur, la curiosité était la seule interprétation qu'elle attachât à la visite de son oncle.

— Je n'ai pas à m'en cacher, dit-elle ; nos seigneurs sont venus ici, et vous avez pu les rencontrer tout à l'heure, comme ils sortaient de *notre* maison...

Elle souligna *notre* en se retournant vers le vieillard.

— Il m'ont témoigné beaucoup de bonté l'un et

l'autre et m'ont offert de me donner ce que je leur demanderais. Mais, comme je n'ai besoin de rien, je n'ai à accepter rien de leur générosité.

L'intendant, à cette révélation, se sentit la poitrine soulagée d'un poids énorme. Il se dit aussitôt : « La petite a été élevée en sauvage par le vieil ours ; elle ne profitera point des offres brillantes de mes maîtres, et jamais elle ne mettra le pied au château, ce qui m'eût fort ennuyé. » Mais, habile et froid avant tout, il sut se contenir et dissimuler une joie qui eût pu servir d'indice contre lui. Il eut même soin de combattre, faiblement, il est vrai, les dispositions de sa nièce.

— Je conçois dit-il, ta répugnance. Tes désirs sont bornés ; tu n'es pas riche, mais tu ne manques de rien, grâce à la tendresse de M. Grandin. Cependant il faudra voir... Enfin, tu te décideras.

Là-dessus, il s'inclina et gagna la porte sans attendre de réponse, mais intérieurement très-satisfait, car il se disait que moitié par timidité, moitié par fierté, la fillette ne donnerait aucune suite aux offres qu'on lui avait faites.

Tout le monde s'éloigna après lui en formant des vœux pour bien d'autres anniversaires. Le perruquier, qui n'était pas homme à lâcher une occasion favorable, s'était attaché aux pas de l'intendant.

— Enfin nous voilà seuls !... dit le vieillard à son enfant. Je n'en suis point fâché. Tant de bruit fatigue plus que dix jours de classe.

Jeanne-Catherine, qui avait commencé à desservir la table et à ranger toute chose, s'interrompit dans sa besogne et vint, comme au matin, s'asseoir sur son escabeau aux pieds de Grandin qui, de même que le matin, caressa doucement la jeune chevelure blonde.

— Ce mauvais homme!... continua-t-il, ce mauvais homme! qu'avait-il besoin de rôder autour de nous?... J'ai peur que sa visite ne nous présage quelque malheur.

— Non, non, dit-elle vivement; bien au contraire, bon ami. S'il s'est souvenu de nous, c'est parce qu'il a vu que monseigneur le comte de Marville était venu nous trouver jusqu'ici. Il voulait savoir si son maître nous avait fait amitié. Pardonnez-lui; c'est mon oncle, et je ne dois pas me permettre de l'accuser.

— Un mauvais homme! répéta le vieillard.

— Ne pensez plus à cela. Nous avons eu une jolie soirée. Nos amis ont joliment bu à votre santé.

— Et à la tienne!... je veux que ce soit à la tienne surtout. Moi, je ne suis presque plus de ce monde.

— Taisez-vous! je vais être tout affligée...

— Sois tranquille, je me tairai.

— Voyez donc! on vous aime, on vous vénère! Ce gentilhomme et cette dame, comme ils sont bons et affables!... Ils vous ont fait une belle offre... Qu'est-ce que vous désireriez?

— Moi ? rien.

— C'est comme moi, dit galement la jeune fille. Je désire rester telle que je suis en ce moment.

— Ce serait bien, dit le vieillard, si je pouvais, moi, rester tel que je suis, ou plutôt redevenir ce que j'ai été... Mais, hélas ! la main du Temps pèse sur moi... Ce sont mes forces que je pleure.

Jeanne-Catherine s'écria avec inspiration :

— Il y aurait pour vous un moyen de les renouveler.

— Lequel, ma mignonne ? Tu seras bien savante, si tu me le prouves.

— Écoutez ! Vous vous êtes fatigué dans une profession qui vous faisait vivre immobile entre quatre murs. Jamais vous n'avez respiré le grand air quelques heures de suite ; vous connaissez à peine le soleil. Vous avez été privé des meilleures choses de ce monde, la lumière, les rayons, les fleurs. Ce n'est ni amusant ni fortifiant d'enseigner à lire à des enfants qui voudraient toujours ne rien apprendre du tout.

— Certes non, ma fillette, ce n'est pas amusant, et je m'en sens quelquefois un peu las.

— Ne vous êtes-vous pas dit souvent que ce serait pour vous une grande douceur de posséder votre champ, vos arbres, d'avoir une récolte préparée par vos soins, d'avoir des feuilles et des fruits qui auraient poussé pour vous ?

— Un joli rêve, mon enfant, un joli rêve !...
Mais c'est trop triste quand on s'éveille !

— Et quand on s'éveille avec une réalité ?

— Jeanne ma mignonne, dit gravement le vieillard en pressant la main de la jeune fille, apprends une chose : c'est que souvent j'ai songé à tout cela... J'y ai songé surtout lorsque je me trouvais assis sur mon banc rustique, à la porte de ma maisonnette. Alors je voyageais aux champs et aux bois par l'imagination ; j'aimais les moissons agitées par la brise et ondulant ainsi que fait, dit-on la mer, car je n'ai jamais vu et ne verrai jamais l'Océan...

— Qui sait ?

— O fillette, fillette, c'est bien toi qui rêves !...
Mais je reprends le fil de mon idée. J'aimais les bois avec leurs ombres mystérieuses qui s'étendent sous les chênaies ; j'aimais surtout les champs de roses... une si jolie culture !

— N'est-ce pas, bon ami?... dit Jeanne-Catherine, dont les yeux brillaient d'une ardeur à dilater ses prunelles.

— Heureux qui cultive des champs de roses et voit se teindre d'une belle couleur pourprée les fleurs qui ont déchiré leur bouton et s'épanouissent au ciel !

— Ainsi, dit la fillette suffoquée d'émotion, voilà ce que vous auriez aimé ?

— Oui.

— Voilà ce que vous aimeriez encore ?

— Oui. Mais d'où vient que tu me parles avec une sorte de timidité étrange, avec une sorte de gêne?... Tu n'es pas souffrante, j'espère!... Cette soirée t'a donné beaucoup de peine ; tu as tout fait. Et encore ces préparatifs durant la journée entière!... Je m'en veux de t'avoir accablée de tant de besogne. Va bien vite prendre du repos, mon enfant.

— Après vous, cher-père. Vous savez que je me couche toujours la dernière.

— Ce soir c'est à mon tour. Tu as travaillé pour deux... Moi paresseux je n'ai même pas fait ma classe.

— Et si vous cessiez entièrement de la faire, cela vous manquerait-il bien ?

— Je ne puis pas répondre à ta question, n'ayant jamais pratiqué d'autre métier et n'ayant cessé de le pratiquer.

— Ainsi un champ de roses vous plairait fort ?

— Oui, oui. Oh ! la petite babillarde !... mon amour de babillarde !... Veux-tu bien te retirer dans ta chambrette... après m'avoir embrassé s'entend, et t'aller reposer dans ton bon petit sommeil d'ange !

— C'est beau, un champ de roses, n'est-ce pas ?

— Oui, mignonne, mais moins beau que ton âme.

— Vous me flattez trop, ami chéri. J'ai ouï dire qu'à force de flatter les enfants, on les gâte.

Par une sorte de révélation subite, Grandin rappela dans ses yeux autant de rayons visuels qu'ils en pouvaient contenir et les fixa sur Jeanne-Catherine, puis il dit d'une voix grave et presque respectueuse :

— Ma fille... tu n'es plus une enfant !

Ces mots, prononcés avec un accent si particulier, produisirent d'abord une certaine impression sur l'orpheline. Mais bientôt, balançant gracieusement la tête, elle dit avec l'air câlin qui lui séyait si bien :

— Que je sois le plus longtemps possible une enfant pour vous !

Le vieillard lui prit les deux mains, la contempla encore tout attendri, lui baisa le front, puis la renvoya avec un bonsoir amical.

Mais Jeanne-Catherine ne se fût point couchée avant d'avoir entendu tout bruit cesser et d'être bien sûre que son père adoptif reposait dans la paix de sa conscience. Elle laissa sa porte entre-bâillée et s'assit tout auprès, ayant soin d'éteindre la chandelle, qui eût pu la trahir.

Elle écouta bien attentivement le vieillard, qui tantôt tournait dans sa chambre, dont la porte était restée ouverte, tantôt passait dans la pièce voisine, l'ex-salle du festin, et qui ne cessait de parler tout seul, à voix entrecoupée et sans liaison d'idées. Voici à peu près quel était son monologue :

« Une enfant... Oh ! non, plus maintenant...

mais bien une vraie jeune fille pleine de raison... l'enfant, c'est moi, le vieux garçon, le pauvre maître d'école... — C'est égal, ils diront ce qu'ils voudront, je n'aurai pas été tout à fait inutile, comme les autres vieux garçons mes confrères... Hé! hé! — Ils diront ce qu'ils voudront, ma fillette n'a pas son égale dans toute la province. Cette baronne est bien jolie, mais ma fillette sera plus jolie encore. Hé! hé!... »

Il fredonna d'une voix chevrotante ;

« L'aurore aussi fraîche que belle
Dore le sommet des coteaux... »

Puis s'interrompant avec effroi :

« Qu'est-ce que je fais là, malheureux !... Si par mon bruit je réveillais ma fillette!... »

Il s'approcha tout doucement, tout doucement de la chambre où Jeanne-Catherine ne dormait certainement pas. Là il prêta l'oreille. Nul bruit. Jeanne-Catherine avait bien envie de laisser éclater son petit rire argentin. Elle s'en donna de garde, afin de ménager l'illusion du vieillard. Celui se retira avec les mêmes précautions, et toujours en manière de soliloque :

« Elle dort... elle dort bien... Dieu soit béni!... Oh! puisse un peu de bonheur te sourire dans tes rêves... Je voudrais t'en donner, mon enfant; et que puis-je faire pour toi?... Les années marchent...



Nous en avons fêté neuf... Un bon compte... Ah ! c'était une gentille réunion... Et ce brave gentil-homme, quel cœur il nous a montré ! Je regrette seulement que cet oiseau de mauvaise augure soit venu se jeter à la traverse... Bah ! bah ! il n'y faut plus penser... Ma fillette l'a dit, et tout ce qu'elle dit est bien dit... »

La voix du vieillard baissa et s'éteignit par degrés. Enfin, Jeanne-Catherine cessa de l'entendre. Maître Grandin dormait. Alors la jeune fille songea au repos dont elle avait grand besoin. Mais, malgré elle, une tristesse vague lui faisait écouter la respiration de son père adoptif.

Par moments la terreur s'emparait d'elle quand ce souffle n'arrivait plus à ses oreilles. Et puis, elle ne pouvait éloigner de sa mémoire cette phrase : « Nous en avons fêté neuf. » Et elle se demandait : « En fêtera-t-on une dixième ? »

Peu à peu ses idées devinrent moins distinctes. La jeune fille s'endormit à son tour, pure et chaste comme un lis, et il n'y eut plus dans l'humble maison que le *coucou* qui veillât, en faisant résonner dans l'ombre le chant alterné de son tic-tac.

VII

LES ÉMOTIONS DU BEAU PERRUQUIER

Le lendemain avait ramené les occupations accoutumées, le train de vie calme et doucement monotone. Tout ce qui avait servi au souper de la veille était nettoyé avec soin et rangé dans la grande armoire luisante ; la faïence à fleurs bleues et jaunes se prélassait de nouveau sur les rayons ; les couverts d'étain étaient rentrés dans le tiroir. Il n'y avait plus trace du festin d'anniversaire que dans la mémoire des braves gens qui y avaient pris part et qui ne manqueraient pas d'en parler longtemps.

Au village, le moindre incident s'élève jusqu'aux proportions d'un événement ; on ne s'y lasse jamais d'entendre redire les mêmes choses ; et il faut bien en effet que ce soit la mémoire qui enregistre et conserve fidèlement des faits que le papier ne serait point chargé de transmettre à la postérité. Mais elle est sûre, la mémoire des gens de village ; elle a pour s'aider la complainte naïve transmise de bouche en bouche et de siècle en siècle. Des trésors littéraires, des pages inspirées ont péri

quand la complainte populaire retentissait encore au coin de la vaste cheminée, dans la veillée du hameau, ou bien faisait tourner la ronde des enfants sur la grand'place.

Le vieillard n'était pas non plus resté inactif. Il avait donné ses soins aux préparatifs de la classe, mis de l'encre dans les écritoirs, taillé les plumes, cousu les cahiers. A l'heure réglementaire, un brouhaha de voix accompagné d'un piétinement de sabots fut le signal annonçant l'arrivée des élèves.

Ils se rencontraient à la porte de la petite cour, se saluaient par quelque bourrade et entraient en se poussant, selon l'usage des écoliers de tous pays, de toute race, de toute couleur. Il y en avait qui venaient de villages assez éloignés, sur la réputation de savoir et de bonté dont jouissait maître Grandin. C'étaient naturellement les meilleurs élèves, puisqu'ils attachaient le plus de prix à la classe et se donnaient le plus de mal pour en profiter. Au contraire, de petits paresseux du voisinage étaient toujours les derniers au poste, sous prétexte qu'ils n'avaient que trois enjambées à faire. Toujours l'histoire du *Lièvre* et de la *Tortue*.

Le pauvre maître d'école avait bien de la peine à modérer toute cette pétulance qui se traduisait à la fois de vingt façons. L'un fouille au panier de son camarade et cherche à lui *emprunter* une pomme ; le camarade riposte par un coup de poing. On se

prend aux cheveux : bataille. L'autre met des hannetons dans la poche de son voisin. Un troisième se glisse sous la table et va pincer les jambes qu'il rencontre. Un quatrième tire la langue au maître et pratique tant qu'il peut ce geste expressif qui consiste à appliquer au bout du nez le pouce de la main droite, à réunir ensuite l'extrémité du petit doigt de la même main et du pouce de la main gauche, et à balancer le tout comme deux ailes de moulin qui iraient en sens contraire.

Toutes les espiègleries possibles sortent du cerveau fécond de ces polissons. Le maître gronde à droite, à gauche, lève son martinet (que jamais personne n'avait senti), conjure, supplie la classe de se modérer. Vaine menace, inutile prière. Le congé de la veille a mis les élèves en humeur de dissipation : il sera bien difficile aujourd'hui de les contenir.

Mais laissez faire : *petite maîtresse* n'est pas loin. Au moment nécessaire elle entre, et rien que sa vue suffit pour ramener, sinon tout à fait, du moins en partie, l'ordre et la discipline. Il y a tant de gentillesse dans sa sévérité ! Elle fronce le sourcil avec tant de grâce et pose d'une façon si charmante sur sa bouche son doigt rosé en murmurant : Chut !

En cette occasion, Jeanne-Catherine, sans bruit, sans menace, sans éclat, remplit le rôle d'un homme énergique. Il lui suffit de se montrer et d'aller de banc en banc, de table en table. Aussitôt

les vauriens se sentirent honteux de leur conduite ; ils se mirent en devoir d'ouvrir leur livre de lecture à la page où l'on était resté et de se poser droit à leur place.

Pour bien comprendre cette transition brusque, subite même, rappelez-vous les colères terribles de l'Océan que soulève le vent de la tempête : les lames font danser les embarcations et sautent par-dessus les jetées ; soudain le vent cesse de souffler, et voilà que l'eau reprend la surface lisse et miroitante d'un lac paisible.

La jeune fille pouvait maintenant s'éloigner : elle était sûre que le bon ordre régnerait dans l'école, au moins pour le reste de la journée, et c'était bien quelque chose.

Elle laissa son père adoptif, qui l'avait remerciée d'un regard attendri, et elle rentra vite dans sa chambre où elle procéda à sa toilette, sa plus belle toilette possible.

« Quoi ! me demanderez-vous, Jeanne-Catherine était-elle coquette ? »

Si vous entendez le mot « coquette » dans son sens ordinaire, je répondrai : Non, Jeanne-Catherine n'était pas coquette. Elle ignorait les hommages ; elle eût trouvé parfaitement absurdes les phrases quintessenciées que la galanterie du langage mondain distille avec tant d'art ; elle n'appréciait que l'affection vraie, franche, solide. Mais elle était femme, femme et jolie ; dans l'occasion,

— et quelle occasion plus importante que celle-ci ?
— elle n'était pas fâchée de revêtir son plus gentil costume, de s'attifer de son mieux.

Il s'agissait d'aller au château, et elle y allait avec d'autant plus de confiance qu'elle s'y savait attendue. Après la visite qu'ils avaient faite la veille à la maison d'école, le comte et la baronne pouvaient penser à bon droit qu'ils ne tarderaient pas à voir la jeune fille et son protecteur.

Jeanne-Catherine mit ses souliers à boucles d'acier, une jupe et un casaquin fond blanc à ramages, un fichu de mousseline croisé et attaché derrière la taille, et finalement elle se coiffa d'un léger bonnet fixé au chignon par un large ruban et une grosse épingle. Le miroir suspendu au-dessus de la cheminée lui dit qu'elle était bien jolie ainsi ; et si les galants de la ville eussent été là, il n'y eût eu qu'une voix parmi eux pour se faire l'écho du miroir. Afin d'avoir une idée bien nette de ce qu'était Jeanne-Catherine dans ses beaux atours, rappelez-vous la gravure de la *Jeune servante*, cette perle du musée de Dresde, mais avec plus de naïveté, plus d'innocence.

Elle n'en tira pas vanité, cependant ; ce fut seulement pour elle un motif de plus de témoigner mentalement sa reconnaissance au vieillard.

« S'il ne m'avait pas autant aimée, se dit-elle, je serais à l'heure présente une misérable vagabonde hâlée par le soleil, consumée par la faim, repoussée

partout, ignorante et grossière. Il m'a nourrie, il m'a soignée, il m'a abritée sous son toit ; pour me parer, il n'a cessé de travailler, lui qui se reposerait peut-être maintenant. Et quel travail pénible !... Je lui dois tout, et jamais je ne pourrai m'acquitter. »

Un dernier regard jeté au miroir accrut sa reconnaissance, et la fillette s'élança hors de la maison sans passer par la classe, afin de ne pas distraire les élèves, et surtout de ne pas leur apprendre que celle qui parvenait seule à les discipliner allait s'absenter pour un certain temps.

— Où va-t-elle, la Jeanne-Catherine ? disaient les commères du village. Comme elle est *brave* aujourd'hui ! Ce n'est pourtant pas un dimanche ou un jour férié.

La chronique locale était en peine, mais Jeanne-Catherine ne se souciait pas de l'édifier sur le compte de sa démarche.

Elle pouvait bien côtoyer les chaumières et répondre simplement par un signe de tête aux provocations de la curiosité. Mais ce qui ne lui était guère possible, c'était de ne pas rencontrer Frestignac, qui se trouvait toujours partout, excepté dans sa boutique. Disons à l'honneur du perruquier qu'il lui fallait courir de vingt côtés pour raser les notables. On le sait déjà, mais nous tenons à rapeler cette circonstance.

Il cheminait donc le long d'un étroit sentier bordé

de haies vives, et il roucoulait la chanson bachique de Goudelin, son poète favori :

Tu m'as trattat ouéy camarado,
Granmeces que plaze m'as fayt..

lorsqu'il aperçut la fillette qui venait droit à lui. A cette vue, son chant lui rentra dans le gosier. Il resta comme pétrifié sans avoir la force de faire un pas de plus. Fidèle à ses habitudes de politesse, il mit à la main son tricorne assez crasseux, soit dit entre nous, attacha un bouton à son frac de ratine et attendit dans la position gracieuse que peut seul prendre un maître à danser ou un perruquier né aux bords de la Garonne.

Peut-être Jeanne-Catherine n'eût pas été satisfaite de rencontrer en cet endroit isolé un homme du pays ; Frestignac, au contraire, ne lui inspirait aucune crainte, et il en eut la preuve par le sourire qu'elle lui adressa du plus loin qu'elle le vit. Le jeune perruquier en fut singulièrement flatté, et sa pose digne de la statuaire n'en devint que plus académique.

Lorsque Jeanne-Catherine ne fut plus qu'à cinq ou six pas, Frestignac jugea convenable d'aborder l'entretien par un grand salut d'abord — et son pied en reculant fit rouler trois ou quatre pierres — puis par ces mots articulés d'une voix de soprano :

— Hé ! bonjour, mam'zelle Jeanne ; comment va

cette jolie petite santé? Vous êtes magnifique, vous êtes grandiose non moins qu'hier!... Est-ce que nous avons fête encore aujourd'hui? est-ce que nous allons *retuer* le veau gras?

Tout cela, il le débitait avec sa volubilité méridionale, en découvrant deux rangées de dents d'une forme et d'une blancheur irréprochables.

— Voilà bien des questions, dit cordialement la jeune fille.

Ils s'entre regardèrent et se mirent tous deux à rire d'un rire confiant et amical.

— Bonjour, monsieur Frestignac, ajouta Jeanne-Catherine. Vous êtes en train de faire votre tournée?

— Comme vous dites, mam'zelle; je fais ma tournée avec armes et bagages.

Et il tapa sur sa poche, qui était tout enflée des instruments de sa profession.

Le soldat n'est pas plus fier de sentir à son côté la poignée de son sabre.

— Mais vous, mam'zelle, dit-il tout en la contemplant avec ravissement, je suppose que vous n'avez pas une tournée à faire.

— Pas du même genre, au moins, répondit-elle avec un sourire qui découvrit aussi des dents-perles. Comme vous êtes un brave homme et un ami...

— Oh! oui, un ami, et un fameux encore!

— Je ne me cacherai pas vis-à-vis de vous. Je vais au château.

— Eh bien ! foi de Gascon, je l'aurais parié. Une toilette de ce numéro, ça m'indiquait des intentions. Ah ! mam'zelle Jeanne, dit le perruquier en poussant un soupir, vous êtes heureuse de fréquenter la noblesse...

— Heureuse ! et pourquoi ? Mais marchons donc, je vous prie. Il ne faut pas que j'arrive trop tard.

— Pourquoi, mam'zelle ?... Parce qu'il y a tout profit dans la société des honnêtes gens qui ont des écus. Usez-en, et vous vous en trouverez bien. Les écus, c'est l'essentiel dans la vie. Sans métal le génie est réduit à se racornir ; avec le métal, on peut donner l'essor à son imagination et devenir célèbre dans son état. C'est si beau quand chacun vous montre en s'écriant : « Le voilà !... voilà l'illustre Frestignac, le phénix des perruquiers !... » Profitez de la protection qui vous a été offerte hier. Je vous parle en ami. Un bon conseil tout simple vaut mieux que vingt belles raisons, comme dit le proverbe. — Qui attend le vent pour allumer son feu n'aura que de la fumée, dit un autre proverbe. Ah ! si j'avais de l'argent, moi, je serais capable de remuer la boule du monde !

Tandis qu'il déclamaient avec accompagnement de grands gestes, Jeanne-Catherine cueillait des fleurettes au bord du chemin et en préparait un bouquet à l'intention de la baronne.

Encouragé par le silence amical de la jeune fille et, par suite du mouvement qu'elle se donnait, se

trouvant plus à l'aise pour dire certaines choses délicates, il ajouta :

— Si j'avais de l'argent, je voudrais transporter mon *établissement* à Provins. Provins est une gentille ville où il y a de la richesse. Y avez-vous été ?

— Jamais, et je ne désire pas y aller.

— Cependant, si j'y avais un jour une belle boutique, comme je la rêve, est-ce que vous ne voudriez pas la voir ?

— A quoi bon?... répondit-elle négligemment.

Le Gascon fut un peu interloqué de la réplique. Il se remit toutefois et répéta :

— A quoi bon?... Pardieu ! j'aime à croire que mes grandeurs ne vous offusqueraient pas, et que vous conserveriez à Frestignac l'amitié... dont vous parliez tout à l'heure.

— Sans doute, dit-elle malignement ; que vous soyez perruquier à Ligny ou à Provins, peu m'importe.

— Pardon ! mam'zelle Jeanne, cela fait une grande différence.

— Je ne vois pas... dit-elle d'un ton plus sérieux.

— Attendez et daignez me prêter l'ouïe. Je suppose que je sois établi à Provins et que j'y prospère. La seule difficulté, c'est de m'y établir, parce qu'il me faudrait des fonds. Mais je suppose, et ça ne coûte rien, n'est-ce pas ?

— Oh ! rien du tout ! dit Jeanne-Catherine en attachant son bouquet avec des brins d'osier.

— Dans ce cas, reprit Frestignac, dans ce cas, dame ! c'est difficile à énoncer.

Il se râcla la gorge pour éclaircir sa voix.

La jeune fille ne disait pas un mot pour l'aider. L'avait-elle deviné, par hasard ? Elle respirait son bouquet champêtre, qui n'avait cependant aucun arôme.

— Au diable les demi-phrases ! s'écria Frestignac. Je dis que...

— Qu'est-ce que vous dites, mon brave perruquier ? demanda une voix qui fit tressaillir également Frestignac et Jeanne-Catherine.

VIII

LES MIETTES DE LA RICHESSE

Celui qui venait de poser si nettement la question était un beau gentilhomme qui, en habit de cavalier, était assis sur le rebord d'un fossé, tandis qu'à quelques pas de là son cheval paissait tranquillement l'herbe. Les deux interlocuteurs reconnurent le comte de Marville. Ce dernier, en remar-

quant leur trouble, ne put réprimer un éclat de rire.

— Je ne dis rien, monseigneur, rien du tout ! murmura le Gascon. C'était une vétille. Excusez-moi, monseigneur, je suis effroyablement pressé...

Sans attendre son reste, le perruquier tourna les talons, et s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes.

Le comte s'était levé et il le suivit de l'œil, en disant :

— Voilà un plaisant prestolet !... Mais ne songez qu'à vous, ma chère. Je présume que vous vous rendez au château ?

— Oui, monseigneur, et ce n'est pas sans que le cœur me bat.

— Allons donc ! quel enfantillage ! ma tante et ma cousine seront heureuses de vous voir.

— De si nobles dames !...

— Rassurez-vous, Jeanne. Nous sommes de bonnes gens, nous sommes les meilleurs amis des paysans. On ne nous connaît pas assez, nous autres nobles, et l'on est trop disposé à nous croire entichés de nos titres et de notre fortune. C'est une erreur, et les habitants des campagnes devraient bien apprendre enfin que nulle part plus qu'au château ils ne sont sûrs de trouver tantôt un avis sincère, tantôt un secours.

Jeanne-Catherine paraissait trop convaincue de la véracité de ses paroles pour qu'il insistât sur ce point. Il revint donc à sa proposition première en

affirmant que la marquise et la baronne verraient avec beaucoup de plaisir leur jeune visiteuse. Discrètement, avant tout, il ne fit aucune question à l'orpheline, et se borna à lui offrir sa compagnie. Comme la jeune fille s'excusait :

— Je vous ai déjà recommandé, dit-il, de bannir vis-à-vis de nous une timidité qui n'a nulle raison d'être. Voyons, venez à côté de moi. Mon cheval marchera après nous ; il me suit comme un chien. Viens, *Bijou* !

Bijou leva la tête, tendit le cou et se mit à suivre son maître.

Le comte ne pouvait s'empêcher d'admirer avec quelle sveltesse et en même temps quelle décence Jeanne-Catherine s'associait à son pas.

— Il est à regretter, pensait-il, que cette charmante enfant ait résisté aux offres de la baronne et maintenu si fièrement le droit de sa liberté. C'eût été pour ma cousine une très-gentille camériste. Mais elle a une dignité un peu sauvage, dont on ne peut lui savoir mauvais gré.

Il se souvint tout à coup de la physionomie embarrassée qu'avait eue Frestignac, et cette image l'amusa au point d'exciter chez lui un nouveau rire. La jeune fille le regarda avec étonnement.

— J'ai besoin de m'expliquer, dit-il ; sinon, ma jolie compagne de route me croirait un peu fou. Je pensais à l'effroi du pauvre diable de perruquier et à son discours interrompu.

— En effet...

— Tenez, gageons que j'en compléteraïs aisément ses paroles.

— Monseigneur, ne prenez pas cette peine, dit vivement Jeanne-Catherine.

— Ah ! ah ! auriez-vous peur aussi ?

— Peur... de quoi, monsieur le comte ? Ma conscience est bien paisible, Dieu merci !

— La question n'est pas là. Il était en train de dire qu'un jour il aurait fait fortune, dans deux ou trois ans peut-être...

— Eh bien ! tant mieux pour lui. Ah ! nous voici presque à la grille...

— C'est vrai. Mais laissez-moi achever, dit le comte, s'amusant tout bas de ce petit badinage. Il est ambitieux, ce garçon-là, savez-vous bien ! Il ne lui faudrait rien moins qu'une femme accorte, jolie, douce, un trésor, enfin... A l'époque dont il parle, elle aurait dix-sept ans et demi... — et il demanderait en mariage la bonne et charmante Jeanne-Catherine.

— Monseigneur..., murmura la jeune fille en baissant ses yeux humides de larmes, si M. Frestignac a ces idées et si vous les avez aussi, cela me fait beaucoup de peine.

— Delà peine ! pourquoi ? Ce Frestignac parait un garçon honnête et bien entendu dans son métier.

— J'ignore, dit très-sérieusement la jeune fille, ce que le ciel me réserve, mais le mariage est trop

loin de mon âge pour que je doive m'en occuper. Je n'ai qu'une affection et qu'un devoir : celui qui m'a servi de père possède cette affection de fille, il la possède tout entière, et elle n'est pas encore assez grande pour lui ; quant à mon devoir, c'est de consacrer à ce vieillard toute ma vie, si je pouvais espérer de ne pas vivre plus que lui, ajouta-t-elle en soupirant. Comme il est faible et âgé, j'existe avec lui au jour le jour, sans vouloir trop songer au lendemain. Une prière, le travail, le calme et le bon sommeil de mon père adoptif, voilà mes rêves.

— Vous êtes une digne enfant, s'écria le comte. Vous méritez d'avoir le bonheur que vous savez si bien donner. Et pour commencer je ne vous parlerai plus des projets de Frestignac, bien que je sois sûr qu'il a ses petits projets.

— C'est un brave homme, dit simplement Jeanne-Catherine, et je lui souhaite de la réussite.

L'approche du comte avait été signalée. A peine la grille avait-elle été ouverte, que l'intendant se trouva là on ne sait comment, tant pour recevoir le maître que pour faire accueil à la visiteuse. Ses traits d'ordinaire rébarbatifs portaient l'expression la plus aimable ; sa parole était tout sucre et tout miel... Mais le comte, portant rapidement son regard de l'oncle à la nièce, parut *penser à quelque chose* et se montra rude pour l'oncle, rude en ce sens qu'il ne lui dit pas un mot. Il pressa le pas

pour entrer dans le vestibule et, suivi de la jeune fille, il arriva au salon où étaient déjà la marquise et la baronne, qui l'avaient vu venir.

M^{me} de Verneuil embrassa Jeanne-Catherine et la présenta à sa tante, qui interrogea d'un regard curieux l'aimable enfant.

— Voilà donc votre petite protégée, ma nièce ! dit la marquise. Je ne l'aurais pas reconnue avec son beau costume des dimanches. Eh bien ! Jeanne, est-il vrai que vous refusez la faveur que vous offre la baronne ?

C'était entrer en conversation d'une manière assez embarrassante pour Jeanne-Catherine, qui déjà n'avait que trop de peine à se faire au luxe inaccoutumé dont elle était environnée. La pauvrete balbutia quelques mots d'excuse ; et rouge et interdite comme elle l'était, elle se sentit bien soulagée lorsque M^{me} de Verneuil dit avec sa bonté exquise :

— Ma chère tante, je sais les motifs qui l'ont inspirée et je les apprécie. J'ai même plus d'amitié et d'estime pour elle depuis que j'ai appris à quel point elle est dévouée à ce vieillard. C'est si rare la reconnaissance !

La marquise insista :

— Ne lui prouverait-elle pas mieux sa reconnaissance en s'attachant au service d'une famille riche qui lui fournirait les moyens d'alléger le sort du vieillard ?

— Oui, ma tante, elle aurait pu donner de l'argent à son père adoptif, mais elle lui eût retiré sa présence, qui pour lui vaut mieux que tout l'argent du monde.

Après avoir réfléchi un instant, la marquise hocha la tête et dit :

— Il se peut que vous ayez raison. Et vous, Maurice, êtes-vous de cet avis ?

— Tout à fait, ma tante. J'espère, du reste, que cette enfant ne se bornera pas à nous faire la petite visite qu'elle nous devait ; j'espère, dis-je, qu'elle nous indiquera un moyen de lui prouver notre gratitude.

Jeanne-Catherine allait s'excuser et répéter sans doute qu'elle n'avait rien fait. La baronne ne le lui permit pas.

— Tout à l'heure, dit-elle, nous causerons sérieusement. Il faut que vous commenciez par voir en détail le château. Cela vous intéressera. Venez, je suis votre guide.

Elle l'entraîna. La jeune fille se laissait machinalement conduire : simple de cœur, n'ayant jamais rêvé la richesse et ne comprenant pas les besoins insatiables du faste, elle admirait parce qu'on lui disait d'admirer, mais aucun des objets brillants qui défilaient devant elle n'excitait dans son cœur soit un regret, soit un désir. Sa pensée même faisait une critique innocente de ces superfluités.

A quoi bon des fauteuils, des bergères, des canapés de satin ou de tapisserie quand on est si bien assis, au coin de l'âtre, sur une chaise de bois ? A quoi bon ces commodes de Boule, ces armoires d'ébène ou autres bois précieux, quand un grand bahut de noyer contient tant de choses ? A quoi bon la porcelaine de Saxe ou de Sèvres quand on a la vaisselle de faïence avec ses vives couleurs qui réjouissent l'œil ? Et enfin à quoi bon ces hautes glaces encadrées si artistement dans la boiserie, quand on se voit si bien dans un petit miroir à la bordure rouge ?

Le comte se retrouva tout à coup sur le passage de sa cousine et de la jolie visiteuse. Il fut accueilli par un double sourire, également charmant, bien que de nature différente.

— Je suis venu au-devant de vous, dit-il avec bonté, parce que j'ai pensé que si Jeanne-Catherine avait quelque chose à nous communiquer, elle aimerait mieux que la marquise — excellente personne, — mais un peu grave — ne fût pas là.

— Oui, oui, dit M^{me} de Verneuil. Asseyons-nous et parlez, mon petit ange.

Il n'y avait plus moyen de reculer.

La jeune fille saisit le coin de son tablier et dit en le roulant et le déroulant :

— Je vous avoue, après avoir vu toutes ces richesses, que je ne les désire pas. Je suis née pauvre et je dois rester pauvre. Mon seul vœu est en faveur

de « bon ami. » Il aime la culture et il a besoin d'air. Sa vie dans cette classe, au milieu du bruit, le fatigue et l'a beaucoup vieilli. Je suis sûre qu'il reprendrait ses forces s'il pouvait renoncer à cet état et cultiver tranquillement son terrain. Comme lui, j'ai toujours souhaité avoir un champ de roses, un beau champ plein de fleurs qu'on cueille après les avoir admirées, parce qu'il faut vivre... même de ses roses. Si donc vous aviez dans vos domaines un de ces champs et si vous vouliez bien nous le louer...

— Vous le louer ! s'écrièrent le comte et sa cousine.

Et la baronne ajouta :

— Y songez-vous, mon enfant?... On donne à ceux qu'on aime. Dès aujourd'hui, M. Grandin et vous serez propriétaires.

— Oh ! madame....

— Surtout soyez docile. Nous nous fâcherions si vous résistiez.

— Non, non, je ne résisterai pas. Dieu me dit de vous obéir. Quel bonheur ! mon bienfaiteur n'achèvera pas sa vie dans cette classe enfumée !

— On lui laissera sa maison, dit le comte, et l'école sera transportée ailleurs. Je me charge de ce soin. Maintenant, allons retrouver ma tante, qui doit commencer à trouver notre absence un peu longue. A propos, Jeanne : hier nous avons mangé de vos gâteaux ; aujourd'hui, il faut qu'à votre tour

vous goûtiez de notre pâtisserie, de nos confitures et de nos fruits.

— Je n'oserai jamais...

— Venez toujours. Vous ne serez peut-être pas seule.

Jeanne-Catherine les suivit de nouveau. Le cœur lui battait. Ils arrivèrent à une antichambre qui commandait la salle à manger. Un valet qui se trouvait là ouvrit la porte, et Jeanne-Catherine aperçut le vieillard qui était assis et l'attendait.

Elle jeta un cri de joie et se précipita dans les bras du maître d'école. Celui-ci, qu'on avait envoyé chercher en toute hâte, n'avait pas la force de parler. La marquise, malgré sa froideur, souriait à ce tableau.

— Chère cousine, dit tout bas le comte à sa fiancée, comme on est riche quand on est aimé ainsi !

— Bon ami ! s'écria la jeune fille, vous ne savez pas ! oh ! vous ne savez pas ?...

— Quoi, ma mignonne, dit-il, recouvrant la voix par son désir de témoigner sa tendresse à l'enfant.

— Vous ne savez pas ce qu'on fait pour nous ! C'est fini, vos fatigues cesseront, vous ne serez plus obligé de supporter le bruit et les méchants tours de ces garnements qui vous tourmentaient ; d'apprendre à lire à ces indociles qui oublient si vite tout ce qu'on leur enseigne ; de rester immobile

dans votre chaire et de tailler des plumes toute la matinée. C'est fini ! On vous donne un champ où nous travaillerons ensemble à la bonne chaleur du soleil, où nous ferons pousser des roses ! Que ce sera gentil ! et comme vous vous porterez bien ! Je ne peux pas vous dire combien je suis contente !...

Le vieillard était retombé dans l'état de stupeur qui lui était familier et dont il ne sortait que par un effort de volonté. Tout ce qu'il venait d'entendre avait tellement lieu de l'étonner ! Ce changement de sort, à son âge, avec ses habitudes acquises ; cette petite fortune qui lui était offerte, et surtout la perspective de laisser quelque chose à son enfant : tout cela l'avait suffoqué. Il ne revint à lui qu'au moment où le comte lui disait avec intérêt :

— J'espère, monsieur Grandin, que notre arrangement ne vous déplaît pas.

Alors Grandin leva vers le comte ses yeux remplis de larmes. Il accompagna ce regard d'un geste de reconnaissance.

— Ne parlez pas, dit M^{me} de Verneuil, si cela vous fatigue. Nous devinons votre pensée.

Mais le vieillard fit signe, au contraire, qu'il désirait se soulager de cette pensée ardente, flamme de la lampe dans un corps affaibli.

Jeanne-Catherine s'assit à ses pieds en lui tenant et baisant les deux mains. C'était un moyen infail-
lible. Grandin soupira comme s'il était triste, bien

qu'il eût de la joie plein l'âme et il dit lentement :

— Ce que mon enfant m'annonce est un de ces événements imprévus qui peuvent d'abord causer un certain trouble. On m'appelle, je quitte la classe, et Dieu sait ce que mes polissons vont faire en mon absence ; j'arrive ici où l'on me reçoit avec une bonté admirable, et j'entends ma mignonne me dire que notre sort est changé. Evidemment le doigt de Dieu est là. Soyez bénis, vous qui aimez un vieillard et son enfant.

Les assistants s'inclinèrent avec respect. La bénédiction du pauvre, ils le savaient bien, monte tout droit jusqu'à Dieu.

— Voyons, voyons, dit avec bienveillance la marquise, occupons-nous de tout ce que nous avons à faire. D'abord, monsieur Grandin, et vous, Jeanne, il faut vous asseoir à cette table, où vous attend une petite collation.

Elle appelait cela une *petite* collation !... mais il y avait des friandises pour huit jours au moins. Le vieillard fut tout ému de voir les bonnes choses qui allaient régaler son enfant, et la jeune fille se réjouit de choisir pour son ami ce qu'elle jugeait le meilleur. On les entourait, on les pressait. — Ceci, cela... goûtez donc de cette crème... Prenez donc de ces brioches — et bien d'autres recommandations.

Grandin s'excusait, Jeanne-Catherine ne savait à qui entendre. Et puis, ce fut très-gentil de voir

la baronne prendre une belle corbeille garnie de faveurs roses et y déposer délicatement tout ce qui n'avait pas été attaqué, pour l'offrir à la « mignonne. »

Cependant, le comte, qui ne perdait pas de vue l'affaire principale, avait sonné et mandé son intendant. Cet ordre ayant été donné à voix basse, l'orpheline ne l'avait pas entendu. Aussi y eut-il, de part et d'autre, coup de théâtre complet quand maître Grugnot parut au seuil de la salle à manger. Il savait bien — ce dont il enrageait — que le vieillard et sa protégée se trouvaient au château, mais il ignorait à quel degré de bienveillance on était arrivé à leur égard, et surtout il ne se fût jamais attendu au spectacle qui frappa ses yeux.

Un maître d'école, un misérable maître d'école de village et une humble paysanne assis à la table opulente où tant de fois les plus nobles seigneurs et les plus grandes dames de la province avaient siégé, du temps de feu M. le marquis ! Et non-seulement assis tranquillement, comme chez eux, mais mangeant les choses les plus exquises, buvant du meilleur vin, et, quelle horreur ! servis par M^{me} de Verneuil !...

Si Grugnot eût eu la fibre un peu plus délicate, et eût été homme à éprouver une congestion cérébrale, ce tableau éloquent, inouï, eût pu le renverser. Mais le dépit n'allait pas en lui jusqu'à cet excès de sensibilité ; et si le fripon éprouva de

la rage, il fut encore plus frappé de crainte. Un instant, un coup d'œil lui avaient suffi pour juger la situation. La situation était bonne en ce qui concernait Grandin et son enfant; donc elle était détestable pour lui.

Le comte devinait peut-être la mauvaise humeur de l'intendant, à en juger par le sourire qu'il laissa flotter sur ses lèvres.

— Grugnot, dit-il ensuite, abordant directement la question, y a-t-il, aux environs d'ici, un champ de roses à vendre ?

— Mais, monseigneur... balbutia l'intendant, tout saisi par cette brusque entrée en matière.

— Pas de mais; répondez. Y a-t-il, à votre connaissance, un champ de ce genre à vendre ? Je tiens à la qualité du sol et de ses produits. Le prix ne m'arrêtera pas.

— Je songe, monseigneur, que Grosjean a fait tambouriner une offre de ce genre.

— Pourquoi ne pas le dire tout de suite ? s'écria le comte en fronçant légèrement les sourcils. André, rappelez-vous que j'aime par-dessus tout la franchise et la droiture. Où est situé ce champ ?

— A un quart de lieue d'ici ; il est limité par la croix de Morceux.

— L'endroit où nous avons versé, mesdames ! dit vivement le jeune gentilhomme.

— Etrange rapprochement !... dit la baronne.

— Eh bien ! reprit le comte, allez immédiatement

trouver Grosjean. Vous lui paierez comptant la propriété par mon ordre...

— Et au nom de monseigneur, sans doute? dit l'intendant avec une intention marquée.

Le comte étendit la main vers sa protégée et répondit d'un ton calme et qui ne manquait pas de solennité :

— Au nom de M. Grandin et de M^{lle} Jeanne-Catherine, auxquels je déclare ici, conjointement avec ma tante et avec la baronne de Verneuil, ma cousine et fiancée, donner à perpétuité ledit bien. Allez, Grugnot.

L'intendant était devenu livide de pâleur. Toute sa conduite antérieure, toutes ses duretés d'autrefois, étaient condamnées par cet acte de bienfaisance. Le passé se dressait devant lui pour l'accuser. Ce vieillard, cette jeune fille qu'on aimait, qu'on protégeait, c'étaient deux témoins éloquents, malgré le silence plein de douceur et l'attitude réservée qu'ils gardaient.

Comme Grugnot se détournait pour sortir après avoir salué humblement, le comte le rappela :

— Ayez soin, dit-il, que tout soit parfaitement terminé aujourd'hui. Je n'aime pas les affaires qui traînent.

— Monseigneur sera content. Je ne perdrai pas une minute.

Il n'aspirait qu'à se retirer.

— Un mot encore, dit M. de Marville.

Grugnot resta fixe, mais son regard terne obliqua vers la jeune fille.

— N'êtes-vous pas l'oncle de Jeanne-Catherine, le seul parent qui lui reste au monde ?

— En effet, monseigneur... mais...

— Voilà ce que je voulais savoir par vous-même. C'est bien. Comme il serait difficile de se douter que la pauvre orpheline a un oncle, je désirais que cette parenté étroite me fût affirmée par vous. Allez vite. Nous nous reverrons.

Cette fois l'intendant sortit décidément. Il était bouleversé.

Un moment arrive inévitablement, dans la vie des méchants, où s'opère une inflexible revendication. Ils ont pu croire à l'impunité éternelle, car le jour de la justice n'avait jamais d'aurore. Les hommes, race faible, craignent le méchant ; et soit qu'ils lui cèdent, soit qu'ils le flattent même, ou bien qu'ils se détournent pour ne point le rencontrer, toujours est-il que ses manœuvres ne subissent pas d'opposition, et qu'aucune lumière ne verse de rayon sur les embûches. Le méchant se dit : « Je puis continuer. » Il est fier d'être craint, fier d'être haï, il est fort du silence prudent qui règne autour de lui. Mais voilà que tout à coup ce silence est rompu par une rumeur lointaine et indistincte d'abord, qui peu à peu grossit, se rapproche et éclate. Cette nuit s'éclaire de feux séparés qui en s'unissant finissent par former une gerbe lumi-

neuse. Alors le méchant se trouve seul ; et il est deviné, et il est vu, et il est dénoncé, et tout ce qui a une voix s'écrie de concert : « Malheur, malheur à qui n'a fait que des malheureux ! »

La position de la jeune fille était assez embarrassante. Jeanne-Catherine avait trop de finesse, trop de bon sens pour n'avoir pas compris tout de suite combien il serait difficile à son oncle de se faire pardonner les torts de son cœur : miséricordieuse avant tout, elle regrettait d'être la cause d'où l'orage pouvait jaillir jusqu'à lui.

Elle n'eût pas voulu que d'aucune manière il entendit parler d'elle, et autrefois il l'avait considérée comme n'existant pas, puisque elle eût désiré qu'il n'y eût pas soudain entre eux ce rapport forcé qu'établissait la justice de M. de Marville. Le comte n'avait pas parlé encore, et cependant Jeanne-Catherine savait d'avance tout ce qu'il dirait...

IX

UNE ASSOCIATION

C'était l'heure où les nobles habitants du château faisaient leur promenade quotidienne. La calèche

était attelée et les chevaux piaffaient avec impatience. M^{me} de Verneuil, qui ne pouvait se décider à se séparer de la « mignonne, » ouvrit un avis ; c'était d'emmener Jeanne-Catherine et M. Grandin jusqu'au champ de roses qui allait devenir leur propriété. Comme on doit bien le penser, le vieillard et son enfant firent quelques difficultés : mais y avait-il moyen de résister aux offres les plus gracieuses ? La calèche roula vers le perron et emporta bientôt deux sortes de promeneurs que le ciel n'avait certes pas faits pour cheminer ensemble. M^{me} de Verneuil et la marquise jouissaient des naïves impressions de Jeanne-Catherine, qui, il faut le dire, n'était de sa vie montée en voiture.

Le temps était splendide, bien que l'ardeur du soleil fût tempérée par quelques nuages d'un blanc de cygne, que la brise emportait à travers l'éten due. Sur le sable du chemin couraient d'actifs scarabées, étalant leur cuirasse or et émeraude ; le feuillage de juin recélait mille oiseaux jaseurs qui ne songeaient pas à s'enfuir à l'approche de la calèche. A quelque distance, la Voulzié roulait paisiblement ses flots clairs le long d'une double bordure d'aulnes, de saules tors et de peupliers. Toute la nature semblait rayonner dans la lumière et fleurir dans le bonheur.

A la croix de Morceux, on descendit, sauf la marquise, à qui son indolence de femme riche ne permettait point de marcher.

Jeanne-Catherine et la baronne échangèrent un regard ému et sympathique à la vue de cette croix et du ravin et du gros orme, souvenirs tout récents de la chute et des soins donnés par la jeune fille. Leur double regard signifiait bien des choses ; il disait : — « C'est ici ! » — Il disait encore : « Si vous n'aviez pas été là !... » Il disait enfin : « Sans cet accident nous ne nous fussions jamais connues. Un malheur peut être utile..., et je suis très-contente de connaître ma petite Jeanne-Catherine. »

— Appuyez-vous sur mon bras, dit le comte au vieillard.

— Je n'oserais...

— Osez donc, puisque je vous l'offre. Mais vous n'êtes pas du tout lourd ; vous marchez à merveille.

— En vérité ? dit le maître d'école. C'est l'effet du grand air, du bon air... Ici, je renaissais, je me sens fort, je suis heureux.

La jeune fille, qui avait toujours une oreille tendue vers lui, saisit au vol ces paroles et se retourna vivement vers Grandin en battant des mains.

— Est-il bien possible ! s'écria-t-elle joyeusement. Voilà que le champ de roses opère déjà sur sa santé et son esprit !... Maintenant, je ne suis plus honteuse d'accepter votre don, dès que le champ de roses doit être pour *lui* un si bon médecin !...

— Qu'elle est gentille !... dit la baronne.

— Une vraie mignonne, insinua le vieillard.

— Tenez, dit à son tour le comte, puisque vous invoquez le champ de roses, il faut tout de suite examiner votre propriété... car ceci est à vous.

Il montra en même temps un vaste enclos bordé par une petite haie aux fleurettes blanches et délicates qui faisaient comme un feston sur le fond verdoyant. La porte de l'enclos était à claire-voie et reposait sur une sorte de roue pleine, haute d'un pied au plus. Tous quatre entrèrent et se mirent à suivre une étroite allée en contemplant les roses auxquelles il n'avait manqué, pour être plus complètement et plus généralement belles, que des soins plus actifs et plus intelligents.

A chaque instant, Jeanne-Catherine se tournait vers Grandin ; elle lui montrait telle tige languissante, tel pied trop feuillu, telle branche chargée de chenilles, et son geste signifiait d'une façon bien claire : » Ce sera autre chose quand nous cultiverons le champ ! »

Après avoir fait le tour de la propriété, on songea au départ, d'autant plus que Grandin ne pouvait s'empêcher de témoigner quelque appréhension sur le désordre qui sans doute régnait dans la classe. Le sentiment du devoir comprimait en lui le bonheur.

— Je respecte vos scrupules, dit le comte. Alons, Pierre, fouette les chevaux ! Nous reconduisons M. Grandin à l'école.

— Je ne souffrirai pas... murmura le vieillard.

— Ferez-vous toujours des cérémonies ?

— Je vois qu'il faut vous obéir, mais c'est contre mon gré.

— Soit. En attendant, nous vous ramenons. Quand avec Jeanne vous prendrez le chemin de votre champ, vous penserez à nous. Peut-être ne serons-nous plus dans le pays ; nous nous devons bien un peu à la cour, après notre mariage.

Ce mot de « cour » frappa vivement le vieillard, qui leva son front avec inspiration et noblesse.

— Ah ! oui, dit-il, la cour, un lieu plein de séductions et dont les livres m'ont beaucoup parlé : car, moi, pauvre maître d'école, je ne pourrais le soupçonner autrement. Ce que j'ai lu à ce sujet m'a peut-être instruit. J'ai tant lu ! mes yeux en sont affaiblis. Qu'est-ce que je disais donc ?... Je disais que la cour est un lieu plein de séductions. On y voit de beaux seigneurs et de belles dames qui passent le temps à causer agréablement ; on s'y adresse des saluts courtois, on s'y caresse. Seulement, sous les amitiés apparentes se cachent bien des haines, bien des rivalités : sous les sourires coule plus d'une larme ; la tendresse, la confiance s'éteignent sous les traits de la méfiance, sous les étreintes de la calomnie. Les époux deviennent froids par étiquette et puis par habitude ; ceux qui s'aimaient se voient à peine. C'est un lieu où les fleurs poussent sur de la glace. Oh ! monsieur le comte, madame la baronne, qui êtes si bons, vous qui avez des

vertus si rares aujourd'hui, prenez garde à la cour !...

Les auditeurs se regardaient avec stupéfaction. Un tel langage sur les lèvres d'un homme qui n'avait jamais franchi la limite de son village !

Et comme encouragé par ce silence d'approbation, le vieillard passa à un autre ordre d'idées qui se rattachait au premier :

— Chers enfants, dit-il (ce n'était pas une expression familière ; on comprit que son cœur seul parlait), chers enfants, bientôt vous serez unis. Laissez celui qui n'a jamais eu le bonheur de conduire une femme à l'autel, et même qui n'y a jamais pensé, laissez-le vous exprimer la vénération que lui inspire le mariage. C'est le but sacré que Dieu nous a assigné ; c'est l'ensemble des devoirs les plus nobles et les plus parfaits. Honte à ceux qui en font un marché d'argent et placent une dot là où il faudrait mettre l'honneur !... Gardez-vous des périls auxquels vous expose votre rang. Vous avez à faire plus que d'autres, car vous avez à donner l'exemple, et songez bien que les vices des petits prennent leur excuse dans les défauts des grands. Quelque chose me dit que vous resterez bons et honnêtes, et que les gens de ce pays n'auront qu'à vous aimer et à vous admirer.

Il termina ainsi son allocution, qui ressemblait assez à une homélie ; et comme le ressort qui s'était tendu en lui avait donné toute sa mesure de

force, le vieillard retomba inerte. Mais son discours avait profondément ému le jeune comte et la baronne qui, en gage de remerciement, saisirent chacun une des mains ridées de Grandin.

Jeanne-Catherine était fière de cet hommage tacite rendu à l'homme de bien.

En arrivant au seuil de l'humble maison d'école, le comte fit descendre avec précaution le vieillard. Il le pressa dans ses bras et lui dit :

— Adieu ! ne m'oubliez pas. Moi je me souviendrai de vos avis.

Un moment après, la calèche avait disparu. Quand le maître et Jeanne-Catherine pénétrèrent dans la classe, ils furent tout surpris d'y trouver les élèves à leurs places et appliqués au travail. Le fait pouvait se traduire ainsi : D'abord les gamins s'en étaient donné à cœur joie, pillant tout, bousculant tout ; il y avait eu des cris assourdissants, des batailles mémorables. Peu à peu ce feu était tombé ; l'ennui de l'oisiveté avait succédé au délire du jeu. Un élève ayant dit que Jeanne Catherine serait bien contente si elle voyait la classe en bon ordre, le nom de la jeune fille avait produit un effet magique. Chacun s'était mis à débrouiller le chaos des papiers, des plumes, des écritaires et des livres ; chacun s'était assis sur son banc. Et voilà comment il y avait un silence si profond dans la salle où, selon l'expression consacrée, on eût entendu voler une mouche.

— C'est bien, c'est très-bien, mes enfants ! dit Grandin, pénétré de satisfaction. Travaillez, travaillez ferme ; je ne serai peut-être plus longtemps avec vous.

— Ah ! m'sieu ! ah ! m'sieu ! s'écria simultanément le chœur des élèves.

Ils étaient loin de comprendre le sens véritable de cet avertissement.

La jeune fille fit signe à son ami de ne pas pousser plus loin l'explication et de commencer le travail. Pendant ce temps, elle alla reprendre son simple costume quotidien, et elle se mit à préparer le dîner comme si elle n'avait pas fait une superbe collation au château et n'avait pas été promenée dans une somptueuse calèche.

Cependant le comte et ses deux parentes étaient rentrés chez eux. Et arrivant, le comte trouva l'intendant qui l'attendait, des papiers à la main.

— Eh bien ! dit sèchement M. de Marville, est-ce fait ?

— Les ordres de monsieur le comte sont remplis, répondit Grugnot ; j'ai vu Grosjean : nous sommes tombés d'accord ; il a été enchanté de céder son champ aux protégés de monseigneur. Je l'ai payé, et je vous apporte l'acte de vente, auquel il ne manque que votre signature.

Maurice dit tout en signant :

— Vous enverrez cet acte à M. Grandin.

— J'irai le lui porter moi-même!... s'écria Grugnot avec un empressement servile.

— Non, non ! dit vivement le comte.

Il se contint, car il s'était promis de n'accabler l'intendant que de son mépris.

— Ecoutez, ajouta-t-il quand il se sentit calmé. J'ai attendu ce moment pour vous témoigner ce que je pense de votre caractère. J'étais absent à l'époque où vous vous êtes montré le plus cruel des hommes envers l'orpheline que Dieu confiait à votre garde. Je suppose que mon vénéré père n'eut pas connaissance de votre conduite, car il n'eût point soufferte. Moi-même c'est le hasard seul qui m'en a instruit. Maintenant, l'heure des réparations est passée : vous offririez à cette enfant tout ce que vous avez amassé à notre service, qu'elle n'en voudrait pas. Elle n'existe que dans son affection pour le vieux maître d'école et elle n'a besoin que de le savoir heureux. Je ne réclame donc pas votre bien pour elle. Mais ce que j'avais à vous dire, c'est que vous avez commis l'acte le plus infâme en refusant du pain à votre nièce!...

— Monseigneur... murmura Grugnot tout tremblant.

— Rassurez-vous ; si c'est pour votre emploi que vous avez peur, je ne vous le retirerai pas, afin de ne point affliger Jeanne, qui se croirait la cause de votre disgrâce. Voyez ! vous ne l'avez pas secourue et c'est elle qui vous protège par sa vertu. Al-

lez et méditez sur tout ceci, et dites-vous qu'au prix de quelques écus vous seriez bien plus riche si vous aviez rempli votre devoir.

L'intendant se retira le désespoir dans l'âme : il s'élança hors du château, tête nue, les yeux hagards, ne sachant où il allait mais prenant fatalement la direction de la rivière... Ce n'était pas le remords qui l'accablait, mais cette sorte de mauvaise honte qui parle haut dans la conscience du méchant lorsque la trame de bassesses qu'il avait ourdie avec soin est déchirée tout à coup.

Il allait à pas précipités et inégaux sans s'apercevoir qu'il butait contre les cailloux de la route, et tout en marchant il jetait des mots désordonnés :

— Je serai chassé... c'est sûr... Les misérables !... cette petite hypocrite... ce vieux coquin... perdre une si bonne place !... plutôt mourir !...

— Halte-là ! cria une voix accentuée. On ne meurt pas par un si beau temps !....

Et un bras vigoureux secondant la voix arrêta net l'intendant. Celui-ci roula des yeux stupides et reconnut le joyeux perruquier.

— Frestignac !... murmura-t-il. Laissez-moi ; je suis pressé.

— Oui, pressé de faire un mauvais coup. Mais minute ! ça ne se passera pas ainsi. Les amis sont là. Eh ! vertubleu ! à qui en aviez-vous de courir comme ça tout ébouriffé ?

— Frestignac, je vais me noyer!... Je suis un homme perdu.

— Attendez donc, corbleu! répliqua le perruquier dont les mains étaient devenues un étau. On a toujours le temps de se noyer: il vaut mieux y réfléchir auparavant, et commencer par se noyer dans le vin.

— Je te dis que je suis un homme perdu!...

— C'est possible... Encore faut-il voir s'il y a du remède à la chose.

— Il n'y en a pas!... hurla l'intendant.

— Tenez, vous êtes hors de votre bon sens.

— Ne comprends-tu pas que je suis menacé de perdre ma place?

— Si vous n'en êtes que menacé, il n'y a pas grand bobo. L'affaire s'arrangera.

— Tôt ou tard je serai chassé...

— Vous ne l'êtes pas, voilà le plus sûr.

— Ah! mon pauvre Frestignac!... s'écria Grugnot, passant tout à coup de l'expression la plus sauvage à la confiance et à l'attendrissement.

— A la bonne heure! dit le perruquier, qui modéra la force de son étreinte.

Il venait d'être illuminé par une pensée. L'intendant pouvait devenir le bailleur de fonds qu'il avait tant de fois demandé au ciel. Il le flatta, le cajola, le consola et finit par l'amener à venir boire bouteille avec lui pour se noyer... dans quelque chose de meilleur que l'eau.

Installés tous deux au principal cabaret de l'endroit, ils préludèrent par une accolade à d'amples libations. L'alerte perruquier avait soin de remplir sans cesse le verre de son compère et de jeter derrière lui le contenu du sien. De cette façon, il dirigeait les rasades sans rien perdre de son sang-froid. Il écouta patiemment l'histoire de la mésaventure, que Grugnot répéta vingt fois sans réussir à l'achever. Après quoi, il lança son auditeur charmé sur le terrain des merveilles que produirait un établissement à Provins. C'était la fortune ! une fortune grandiose ! L'associé quadruplerait son capital ! Il n'y avait aucun risque à courir !

— Drôle de Gascon !... murmurait l'intendant, dont la langue s'était singulièrement épaissie. Tu dis donc que tu es sûr...

— Sûr et certain de procurer à moi et à mon généreux associé une affaire auprès de laquelle la banque de Law n'est que de la saint Jean. Vous en tâterez si vous aimez les écus.

— Mais... faudrait en avoir, mon garçon.

— Vous en aurez !

— Bah ! bah !

— Vous en emprunterez... pour m'en prêter.

L'intendant poussa un rire discordant et frénétique.

— En voilà une idée !... Drôle de Gascon !

— Allons ! décidez-vous ! poursuivit Frestignac ; saisissez l'occasion aux cheveux !

— Nous verrons... nous verrons...

— Pas du tout. Si vous n'acceptez pas, je m'arrange avec ce procureur de Saint-Pornin qui m'a parlé l'autre jour.

— Tu as un procureur dans ta manche ?

— J'en ai trois, répondit effrontément le perruquier ; sans compter M. le sénéchal Bourignon, dont la femme a un carlin si laid que je caresse toujours, et des vertugadins abominables que je vante comme un arracheur de dents.

— Viens me voir demain, dit avec effort Grugnot, qui chancelait sur son tabouret.

— Non, je ne remets jamais les affaires sérieuses au lendemain.

Il savait bien qu'une fois les fumées du vin dissipées, l'intendant l'enverrait se promener tout seul à Provins.

Grugnot n'était plus en état de résister.

— Ramène-moi, dit-il... Je crois qu'en fouillant bien je pourrai trouver un sac d'écus... Mais tu partageras honnêtement les profits avec moi ?...

— Je le jure, foi de Gascon !

— Jure autrement.

— Eh bien ! foi de perruquier !

Là-dessus, les deux buveurs reprirent clopin-clopant la direction des communs du château.

Frestignac, qui n'était rien moins qu'ivre, avait entrevu un but noble dans l'avenir.

L'image pure de Jeanne-Catherine lui était apparue.

— Oh ! pensa-t-il, tu as assez volé, vieux coquin. Si, grâce à ton argent, je parviens à faire fortune, je n'oublierai pas que tu dois une restitution à la pauvre petite orpheline... et cette restitution, c'est moi qui la ferai !

X

GRANDE RÉOLUTION

Quelques jours s'étaient écoulés depuis l'achat du champ de roses. Ils n'avaient pas amené d'événements. La vie est si calme au village ! Les choses avaient donc suivi leur cours ordinaire : Grandin ne s'était pas senti encore le courage de renoncer à ses fonctions accoutumées. C'était pour lui une si vieille routine ! passer de sa chambre à sa classe, puis à son banc, et le soir revenir à sa chambre, tel était le cercle favori dans lequel il continuait de se mouvoir. Cependant, il reconnaissait bien que le temps de la vie nouvelle était arrivé ; qu'il devait maintenant donner ses soins à une autre culture qu'à celle d'intelligences plus ou moins paresseu-

ses. Il s'étonnait d'éprouver une telle froideur pour une condition qu'il avait tant désirée, et d'avoir la faiblesse de rester renfermé entre quatre murs lorsque la liberté s'offrait à lui, lorsque le grand air soufflait par la campagne. Mais l'habitude, l'habitude !

Jeanne-Catherine le respectait trop pour lui adresser la moindre observation. Elle attendait patiemment qu'il prît son parti, et il ne le prenait pas. Chaque soir seulement elle lui disait : « Ferez-vous la classe demain ? — Oui, mignonne, répondait-il non sans quelque confusion ; oui, mais peut-être avertirai-je les enfants de ne plus compter sur moi. Cela dépendra. »

Beaucoup d'hommes passent la vie à répéter ces deux derniers mots. S'ils doivent agir, se décider, ils secouent la tête et disent : « Cela dépendra. »

La jeune fille ne répliquait rien. A quoi bon ? elle sentait l'inutilité des remontrances, et d'ailleurs, ce n'est pas elle qui se fût permis de heurter les idées du vieillard.

Un soir, les leçons étant données, Grandin éprouva le besoin de se promener un peu et il communiqua son désir à l'orpheline. Aussitôt Jeanne-Catherine se mit en devoir de lui aller chercher son chapeau rond et sa canne à bec-de-corbin. Elle ajusta une coiffe très-simple, se couvrit de son mantelet de cotonnade et dit : — Où allons-nous, bon ami ?

— Belle demande ! dit-il ; au champ de roses

que je n'ai point revu depuis qu'il est à nous... car il est à nous, chère petite.

— A vous, s'il vous plaît.

— Est-ce qu'il y a pour nous deux le mien et le tien ? De même que nous n'avons qu'une âme, de même nous possédons tout en commun. Ne recommence pas à établir de ces distinctions qui m'affligeraient. Est-ce que tu n'es pas ma fille ?

— Oh ! si, devant Dieu.

— A la bonne heure. Le *mien* ! le *tien* ! fi donc !... Le monde a réglé ces mesures et ces différences. Je crois bien ! Savent-ils s'aimer, tous ces gens-là ? Ils ne s'en sont jamais doutés. Sainte communion des cœurs, tu n'es pas faite pour eux ! Cela parle d'affection ! Quelle pitié !

— Pardon, bon ami ; il y en a qui s'aiment et sont unis. Voyez monseigneur le comte de Marville et M^{me} la baronne de Verneuil.

— S'aimeront-ils toujours?... Ils doivent aller à la cour...

L'orpheline laissa sans réponse cette observation qui dépassait la portée de ses idées et qu'elle ne s'attachait pas à comprendre. Elle était toute à la nature qui semait en gerbe ses magnificences autour d'eux. Déjà le vieillard et son enfant avaient gagné la campagne, et déjà la campagne les enserrait dans ses liens magiques.

Le soleil se couchait au sein d'un lit de pourpre ; la brise avait une suave fraîcheur ; les sillons gar-

nis d'une herbe drue se dessinaient en longues lignes et aboutissaient à des coteaux couverts d'arbres d'un vert robuste ; un ruisseau vif et saccadé dans ses bords mutins serpentait à travers la prairie pour aller se confondre avec la Voulzie, qui coulait non loin de là. De temps en temps un troupeau de bœufs défilait avec la lenteur paisible qui sied si bien à cette race. La plupart de ces animaux tournaient vers les deux promeneurs leur œil doux et sauvage à la fois, et ils ne paraissaient pas s'inquiéter de la rencontre.

D'autres troupeaux, composés de moutons et de chèvres, les suivaient en bêlant ; les bergers ôtaient respectueusement leurs chapeaux à la vue du maître d'école, et celui-ci disait en souriant :

— Tiens ! en voilà un que je reconnais... Tiens ! celui-ci a appris à lire par mes soins...

Et il ajoutait :

— Mais, sans doute, le pauvre garçon a tout oublié.

— Je gagerais qu'il n'a pas oublié de vous aimer, disait Jeanne-Catherine.

— Hâtons-nous, dit le vieillard, si nous voulons bien contempler nos roses.

Il s'efforça de mettre son pas d'accord avec ses paroles ; mais il n'avancait que lentement, et il se plaignit bientôt d'être essoufflé.

— Cela n'arriverait point, se hasarda à dire la

jeune fille, si vous aviez déjà repris des forces dans la vie champêtre.

— Tu as raison, mignonne. J'ai le tort de ne savoir jamais m'arrêter à une résolution.

Après une courte halte, ils se remirent à marcher. Le sentier se détournait de la rivière et, côtoyant les ormes, aboutissait au champ de roses.

— Nous sommes arrivés ! s'écria joyusement Jeanne-Catherine.

Aussitôt elle se mit en devoir d'ouvrir la clôture, qui céda sans effort.

— J'entre donc dans notre propriété ! dit le vieillard avec un orgueil comique. C'est un rêve, ma mignonne.

— Un rêve vrai, bon ami.

Grandin éprouvait la satisfaction d'un enfant à qui la nuit de Noël a apporté de beaux jouets imprévus : sentir que cette terre qu'il foulait était à lui, que ces roses dont il admirait les nuances lui appartenaient !... Il avait eu raison de parler d'un rêve, et il se croyait en face d'une vision.

Mais bientôt la réalité le frappa fortement. Cette réalité se produisit à ses yeux sous l'apparence de la propreté, du travail. Les allées n'étaient plus obstruées par les mauvaises herbes ; des échelas avaient été enfoncés dans le sol et unis aux jeunes arbustes qu'ils devaient soutenir ; la plupart des rosiers avaient été émondés. Il était impossible de

s'y méprendre : des soins intelligents et assidus étaient donnés au champ de roses...

Grandin contempla silencieusement l'œuvre si bien commencée ; puis se tournant vers Jeanne-Catherine, qui souriait avec finesse, il ouvrit ses bras et la pressa contre son cœur.

— Je ne te demanderai pas, dit-il, si c'est toi qui as fait tout cela ; je ne te le demanderai pas parce que j'en suis sûr. Rien ne m'étonne de la part de mon enfant. Mon enfant a pensé que son ami serait surpris agréablement, et elle a beaucoup travaillé... Je crains que tu ne te sois fatiguée.

— Nullement, dit-elle ; j'étais si heureuse de penser à la satisfaction que vous éprouveriez !

— Mon Dieu, murmura-t-il les mains jointes, quelle source de grâces vous m'avez ouverte !...

— Ce n'est que le début, s'empressa de dire Jeanne-Catherine. Nous avons bien à faire encore ; ce champ avait été très-négligé.

— Il n'y paraît plus en tout cas. Mais est-il possible que tu aies si merveilleusement opéré !... Quand donc en trouvais-tu le temps ?

— Dès le point du jour, tandis que vous dormiez.

— Cette enfant-là me fera mourir de joie !... s'écria le maître d'école.

La jeune fille, voyant qu'il chancelait sous l'émotion, le mena doucement jusqu'à un banc de bois solidement établi dans un coin de la propriété.

— Un banc!... dit-il en s'asseyant. Ah! ce n'est pas toi seule qui as pu me ménager cette attention.

— J'en conviens, répondit-elle, les yeux baissés. J'ai prié M. Frestignac de merendre ce service; il est si adroit qu'il a eu bientôt fait, et il n'a pas voulu être payé de sa peine.

— Frestignac est un brave garçon, dit le vieillard, se parlant à moitié. Je serais fort trompé s'il ne réussissait pas... De tout le village c'est lui qui me plaît le plus.

— Êtes-vous bien sur ce banc?

— A merveille. Assieds-toi près de moi.

— Volontiers, dit-elle. Et si cela vous convient nous souperons ici.

— Souper! tu plaisantes!... à moins que nous ne mangions des roses.

— Laissez donc... Je n'ai pas pris pour rien mon petit panier.

Elle ouvrit le panier et en tira deux tranches de pain, du fromage et des fruits.

— Voilà les provisions, dit-elle gaiement.

— Elle songe à tout!... s'écria le vieillard avec admiration.

Puis passant à une autre idée, il se prit à rire en disant :

— Nous retournons la fable de La Fontaine..., cette fable que j'ai tant de fois fait apprendre par cœur à mes élèves...

« Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis. »

Notre tapis de Turquie ce sont nos genoux. Nous sommes deux rats des champs et nous soupçons en plein air, à la clarté de la lune et des étoiles.

— C'est vrai, dit Jeanne-Catherine tout en coupant le pain du vieillard, la lune s'est levée ; comme elle brille !

— Elle brille sur un ciel sans nuages. Elle semble nous regarder, et jamais, depuis des siècles qu'elle éclaire le monde, elle n'a contemplé une enfant aussi douce que la mienne.

Il réfléchit et ajouta d'une voix lente et grave :

— Quelle splendeur ! quelle sérénité ! quel calme !... Les nuits d'été, les belles nuits étoilées ont toujours été mes amies ; toujours elles m'ont rafraîchi le sang et consolé des petites misères de la vie. Dans ma jeunesse, je n'avais pas d'autre passion que de rester de longues heures à contempler les astres et à interroger le mystère de leurs mouvements. Il m'est arrivé parfois de m'attacher à ce sublime spectacle jusqu'au moment où l'aube faisait blanchir les étoiles et remplaçait leurs vives et innombrables étincelles par le feu unique du soleil. Ce soir, mes souvenirs me reviennent en foule. Oh ! que les incrédules élèvent leurs regards vers le ciel... ils y liront Dieu dans ses œu-

vres ! Et toi, mignonne, s'ils te voyaient, ils n'auraient pas à admirer la moins belle œuvre de Dieu.

— Allons, allons, bon ami, dit vivement la jeune fille, achevez votre souper, puis nous partirons, car vous pourriez prendre froid à contempler trop longtemps les étoiles.

— Petite malicieuse !... C'est vrai, je n'ai plus vingt ans ; mais peu m'importe, puisque j'ai ma chérie.

— Si vous m'aimiez bien, dit-elle, vous feriez enfin ce que je désire.

— Et que désires-tu ?

— Vous le savez : vous adopteriez ce champ, nous y travaillerions ensemble, et vous fermeriez l'école.

— Peux-tu douter de moi ?... s'écria Grandin. Est-ce que j'hésiterais à te seconder dans la besogne que tu as si bien commencée !... Dès demain l'école sera fermée.

— Oh ! quel bonheur !... fit Jeanne-Catherine en se levant et sautant de joie.

Il souriait et répéta, autant pour se donner du courage que pour satisfaire son enfant :

— Oui, oui, dès demain l'école sera fermée.

En revenant au village, il eut l'idée d'entrer chez Lhardy pour lui communiquer son projet. La Jacqueline se confondait en politesses et s'était empressée d'aller quérir un pot de cidre auquel le vieillard ne voulut pas toucher et que le cultiva-

teur fut obligé de boire tout seul en fumant sa pipe. Grandin raconta au compère tout ce qui s'était passé et l'informa de ses intentions.

Lhardy, loin de paraître enthousiasmé, hochait la tête et fumait avec une vivacité qui indiquait chez lui une forte préoccupation.

— Ça ne vous fâchera-t-il pas, dit-il enfin, si je vous *dégoise* ma façon de penser ?

— Du tout, du tout, répondit le maître d'école.

— Eh bien, écoutez.

La Jacqueline se rapprocha pour mieux entendre, les mains posées sur ses hanches, tandis que Grandin baissait le visage, en signe d'attention, et que Jeanne-Catherine avait sur ses lèvres fixes un sourire flottant et mystérieux qui semblait dire : « Soyez tranquille ; vos frais d'éloquence seront perdus : je l'emporterai, parce que j'ai la raison et le bon droit de mon côté, et aussi parce que je l'aime, *lui*, plus que personne ne l'a jamais aimé. »

Le vieillard devinait sans doute qu'elle se disait cela dans son silence : il était recueilli et calme, comme un homme qui par la pluie, se sent à l'abri derrière d'épaisses et chaudes murailles.

— Je suppose, dit le cultivateur, que vous vous mettiez tous deux à soigner votre champ, du matin jusqu'au soir et que vous fermiez l'école. Dans le principe, ça vous amusera, car ce sera nouveau, et, selon le proverbe, tout nouveau tout beau. Très-bien. Arriveront les mauvais temps ou l'on ne

mettrait pas un chien dehors. Comment aller au champ ? Il pleut, il vente, la bise vous coupe la figure en deux. Je vous demande s'il y a moyen. Alors il faut rester au logis à bâiller. Passe encore pour nous autres, nous avons notre pipe pour nous désennuyer. Dans ces moments-là je vois d'ici mon père Grandin regarder autour de lui en soupirant et songeant qu'il aurait de la distraction s'il faisait sa classe comme autrefois. Réfléchissez-y solidement avant de prendre ce parti. Vous pouvez confier ce champ à cultiver soit à Crochin, soit à moi ; vous en aurez tout de même le produit, au moins pour la moitié, et vous ne vous fatigueriez point à un métier que vous ne connaissez pas.

En achevant ce discours, Lhardy, intérieurement satisfait de son éloquence et voyant avec plaisir quel effet il avait produit sur la Jacqueline, porta son gobelet à sa bouche et huma quelques gorgées de cidre.

Avant que le vieillard pût répondre, la jeune fille le prévint. Son cœur battait, son visage était couvert de rougeur. Jeanne-Catherine craignait l'effet de la remontrance sur l'esprit irrésolu de Grandin.

— J'espère, dit-elle, que bon ami m'excusera si c'est moi qui vous explique pourquoi nous voulons agir ainsi. Celui que nous aimons tant ne s'est que trop fatigué dans l'état que vous lui conseillez de garder. Dieu m'est témoin que j'ai pleuré souvent

quand je le voyais obligé de crier pour se faire entendre au milieu du bruit, et que j'avais honte quand je remarquais qu'on lui faisait tant de vilaines grimaces. Et puis, le soir venu, à peine s'il pouvait prononcer une parole, à tel point il était enrroué. Je me suis dit bien des fois : « Comment cela pourra-t-il finir ? » Je l'ignorais, mais j'avais confiance en Dieu qui ne nous a jamais abandonnés. Lorsque nos bienfaiteurs nous ont fait présent de ce champ de roses, j'ai reconnu que c'était Dieu qui se servait d'eux pour manifester sa volonté. Et à présent, nous serions bien ingrats si par tous les moyens nous ne profitons de cette faveur qui nous est accordée. Soyez tranquille pour les temps de pluie, monsieur Lhardy. Nous n'avons pas, comme vous, une pipe qui nous désennuie, mais nous avons des livres. Et, puisqu'il m'a enseigné tant de choses, ajouta-t-elle en embrassant tendrement le vieillard, c'est bien le moins que je sois sa lectrice aux jours où nous ne pourrions pas sortir. De cette façon, il sera occupé, distrait, sans avoir besoin de tenir sa classe, et nous aurons encore du bonheur ensemble.

— Oui, oui, dit Jérôme avec une certaine amertume, en remarquant combien Grandin était ébranlé; oui, je vois qu'il a fait de sa « mignonne » une savante, car elle parle quasiment aussi bien qu'un magister. Mais les paroles ne valent pas des raisons.

— Les paroles ne valent pas des raisons, répéta par derrière la Jacqueline, qui était l'écho de son mari.

— Et, continua Jérôme, il aura regret de ne m'avoir pas écouté. C'est rude la culture !

— Vous n'avez pas à vous en plaindre, objecta la jeune fille ; car vous y avez eu bien de l'honneur.

Et elle indiqua du doigt les insignes de la royauté de Lhardy qui s'étaient à la plus belle place de la chambre.

— Ah ! c'est vrai, dit-il ; mais il m'en a coûté le travail de toute ma vie, et bien des journées au grand soleil, et plus d'une courbature, allez ; si mes roses ont été jugées les plus belles du canton, ça n'a pas été sans que je me sois donné fièrement de peine.

— Fièrement de peine !... répéta la Jacqueline d'un ton moitié triomphant, moitié gémissant.

— C'est égal, dit Jeanne-Catherine, on oublie vite la peine quand on a la gloire de devenir roi des Rosiers.

Son visage s'était illuminé d'un enthousiasme qui avait quelque chose de mystérieux et presque de surnaturel. Le vieillard tourna lentement la tête vers son enfant, qu'il se mit à contempler fixement. Il y avait dans cette vue une sorte de contact qui ne manquait jamais de ranimer Grandin. Aussi dit-il spontanément ;

— Nous y avons réfléchi, nous en avons causé

beaucoup avant d'entrer ici. Notre résolution était arrêtée.

— Alors, répliqua Lhardy, d'un accent brusque, et narquois, il fallait m'en avertir. Inutile de demander conseil dès qu'on ne veut agir qu'à son idée.

— Qu'à son idée, répéta une dernière fois la Jacqueline.

On se sépara. Du côté de Jérôme Lhardy et de sa femme il y avait un mécontentement manifeste.

Jeanne-Catherine avait passé son bras sous le bras du vieillard, et elle respectait le silence que gardait Grandin. Celui ci, en effet, avait dépensé chez les cultivateurs toute son énergie, et il ne pouvait être rendu à lui-même sans l'être en même temps à la faiblesse et à l'irrésolution. Il en était de l'esprit de Grandin comme de ces vastes salles toujours obscures et qui, lorsqu'on les éclaire par hasard, gardent encore des coins pleins d'ombres opaques et de mystère sinistre. La jeune fille avait trop de prudence pour combattre une disposition qui était née de la lutte et devait nécessairement changer un peu plus tard.

Aux rayons de la lune, quelque chose de noir et de mouvant se montra à peu de distance : c'était une charrette tirée avec effort par un seul cheval et escortée de deux hommes. Les roues grinçaient, les essieux criaient, les grelots du harnais rendaient un cliquetis métallique ; l'un des deux hom-

mes jurait contre la lenteur du véhicule, dans lequel dansaient toute sorte d'objets bizarres ; l'autre, au contraire, chantait joyeusement la *cansou d'un bergé a las Doumaizélos sas Seignouressos* :

Beutats triados de nostre atge
Milhou soulels que le del Cel
Hounourats d'un petit cop d'él
Las beziaduros d'un bilarge...

— Tiens, dit Grandin, il me semble reconnaître la voix de Frestignac.

— Vous ne vous trompez pas, dit Jeanne-Catherine en souriant.

Mais son sourire s'effaça aussitôt ; car la jeune fille venait de mieux distinguer le compagnon du perruquier.

— Mon oncle ! murmura-t-elle.

Et son bras poussa involontairement celui du vieillard.

— Passons vite ! dit tout bas celui-ci. Nous n'avons que faire de parler à ce mauvais homme.

Mais Frestignac, qui avait bonne vue, signala le maître d'école et son enfant, et en trois bonds se trouva près d'eux, tandis que Grugnot, tournant de l'autre côté de la charrette, en avait mis l'épaisseur entre eux et lui

— Quelle chance ! s'écria Frestignac. Foi de Gascon ! je partais triste...

— En chantant... dit malicieusement Jeanne-Catherine.

— N'y prenez garde : le chant est inhérent à mon individu. Souvent je n'ai eu pour dîner qu'une croûte de pain et une chanson, mais la chanson me faisait un fameux rôti. Donc, je partais triste de ne pas vous avoir fait mes adieux ; mais je vais fièrement me dédommager... car vous êtes de braves gens. N'est-ce pas, associé ?

L'associé, ainsi interpellé, observa le silence, à moins qu'on ne prit pour une approbation une sorte de grondement rauque et bestial.

Sans lui en demander davantage, Frestignac continua en saisissant avec transport tantôt les mains du vieillard, tantôt celles de la jeune fille, mais plus souvent peut-être ces dernières :

— Tel que vous me voyez, je pars pour Provins, où je vais *m'établir* définitivement. J'y ai loué une boutique dans le genre le plus soigné. Rien ne manquera : je tiendrai un assortiment complet de fournitures de tête. Tout le beau sexe fera queue chez moi, et les élégantes n'en sortiront pas. Comme il faut tout utiliser, j'opère mon déménagement, et j'ai choisi cette heure tardive pour n'avoir pas à m'arracher des bras de tous les bons habitants de Ligny, et ne pas faire couler des torrents de larmes.

Grandin, malgré sa simplicité naïve si disposée à tout croire, ne put s'empêcher de sourire devant cet étalage de merveilles. Mais Frestignac était trop préoccupé de son affaire pour s'apercevoir de ce petit incident.

— Je suis heureux, dit-il, de vous avoir rencontrés parce que je tiens fort à votre amitié. A propos, le bruit court que vous êtes sur le chemin de la fortune.

— Oh ! oh !... murmura le maître d'école.

— Pourquoi pas !... mieux vaut tard que jamais. Et d'ailleurs, soyez tranquille, m'sieu Grandin... Je ne dis que ça !

— Je ne vous comprends pas.

— Suffit. Je m'entends moi-même. Adieu, m'sieu Grandin, et vous, mam'zelle Jeanne. Ne m'oubliez pas. Je ne vous oublierai jamais.

L'associé qui s'impatientait avait imprimé au cheval une secousse qui le fit avancer.

— Oui ! oui !... cria Frestignac, me voici. Bonsoir la compagnie.

Il tendit ses mains et rencontra celles du vieillard.

Grandin ayant remarqué la réserve dans laquelle se tenait son enfant, lui dit d'un ton paternel :

— Ma mignonne, donne-lui aussi la main et exprime-lui un vœu. Cela lui portera bonheur.

Jeanne-Catherine obéit. Le perruquier pressa respectueusement la petite main contre son cœur.

— Adieu, monsieur Frestignac, dit la jeune fille avec une certaine émotion ; puissiez-vous réussir autant que vous le désirez.

— Merci ! s'écria le perruquier, je me sens plus fort depuis que vous m'avez parlé. Encore une fois, adieu !

Il courut après la charrette qui avait pris les devants ; la brume du soir ne tarda pas à envelopper le lourd véhicule ; on n'entendit plus que faiblement le frôlement des roues contre les cailloux de la route.

Durant le reste du trajet le vieillard et l'orpheline gardèrent le silence, absorbés par leurs pensées. Lorsqu'ils se retrouvèrent dans la petite chambre bien close ; quand rien ne manqua à Grandin, grâce aux soins empressés de sa jeune ménagère, ni le fauteuil, ni la coiffe de nuit, ni la tasse de lait chaud, il se sentit en humeur de converser, et donna cours en ces termes aux réflexions qu'il avait amassées :

— C'est un bon enfant que ce Frestignac. J'ai toujours eu de l'amitié pour lui, et toujours j'ai remarqué avec quel courage il accomplissait sa tâche quotidienne, levé dès le point du jour et trottant à droite, à gauche pour raser toutes ses pratiques. Oui, c'est un bon enfant, ne trouves-tu pas ?

— Je suis de votre avis, répondit-elle d'un ton d'indifférence.

— Mais, mignonne, tu ne me dis rien de l'homme qui l'accompagnait et qu'il appelle son associé. Est-ce qu'il ne t'a pas semblé avoir quelque ressemblance avec ton oncle ?

La jeune fille pencha la tête en frémissant.

— Il lui ressemble tellement, dit-elle, que je suis sûre que c'est lui.

— Là, je l'aurais parié ! Tu vois que je n'ai pas encore les yeux si mauvais. Et cependant cet homme s'est tenu à peu près caché. Il ne nous aime pas.

— Qu'importe, si nous nous aimons !

— Chère petite !... oh ! je vais te donner tout de suite la preuve de ma tendresse.

— Vous m'en avez tant donné déjà !...

— Une de plus, si tu le permets. Celle-là ne te sera pas la moins agréable.

— Voyons !... dit-elle en faisant sa jolie mine curieuse.

— Tu désires que je cesse des fonctions que tu crois nuisibles à ma santé Eh bien, dès demain j'en aurai fini.

— Dès demain ! dit Jeanne-Catherine avec joie. vous seriez décidé !

— Tout à fait décidé.

— Oh ! quel bonheur ! nous serons donc libres et vous respirerez !...

— Tiens, prends un grand carré de papier, une plume taillée en gros, et écris en lettres d'un pied de haut si c'est possible, ce que je vais te dicter.

Jeanne-Catherine courut chercher ce qui était nécessaire, rangea le tout sur une table et vint s'établir en face du vieillard.

Celui-ci ruminait gravement sa formule de démission.

Au moment de dicter, il éprouva une sorte de

défaillance. Evidemment il s'imposait un immense effort. La jeune fille comprit et dit doucement :

— J'attends, bon ami.

A cette prière, car c'en était une, et ces trois simples mots : « J'attends, bon ami, » signifiaient : « Je vous aime et je n'agis que dans votre intérêt, » à cette prière, disons-nous, le vieillard se sentit honteux d'avoir pu hésiter une dernière fois.

— Ecris!... dit-il avec une vivacité inaccoutumée.

« Après quarante années d'enseignement, M. Grandin porte à la connaissance des familles qu'il ferme son école, et invite les enfants à se présenter chez le successeur que les autorités lui donneront. »

Si jamais Jeanne-Catherine avait écrit quelque chose avec soin, ce fut cet avis qui répondait à son vœu le plus ardent. Elle ne ménagea pas l'encre pour rendre les lettres bien lisibles. Son regard caressait la bienheureuse affiche, qu'elle tendit au vieillard en lui demandant :

— Êtes-vous satisfait?

— Parfaitement, dit-il. Mais je vois une gentille personne qui est encore plus satisfaite que moi.

— Merci, bon ami ! s'écria-elle en s'agenouillant devant lui. Oui, vous aviez raison, c'est une grande preuve de tendresse que vous me donnez-là. Et vous verrez qu'un jour vous me remercirez de vous avoir tourmenté à ce sujet.

— Si tu l'as fait, c'était pour mon bien. Quoi qu'il advienne, dès à présent je te remercie.

Ils se retirèrent chacun dans sa chambre respective.

Cette nuit-là, Jeanne-Catherine n'eut que les plus doux rêves. Le champ de roses lui apparut avec ses innombrables guirlandes ; l'air frais caressa ses paupières ; le brillant soleil éclaira son alcôve ; les oiseaux qui voltigent de branche en branche lui chantèrent leurs plus suaves mélodies. Tout fut pour elle extase et ravissement.

Quant au vieillard, il ne fut pas bercé aussi mollement par les songes. Il voyait sans cesse l'école déserte, la salle morne et triste, et il entendait le silence là où avaient régné si longtemps le bruit et le mouvement. Et lorsqu'il demandait pourquoi ce lieu si vivant, si animé naguère était devenu une sorte de tombeau, la grande pancarte passait devant ses yeux avec ces mots terribles : ÉCOLE FERMÉE.

XI

PRÉLUDE D'ORAGE

Le lendemain matin, de très-bonne heure, Grandin et Jeanne-Catherine se rendirent au champ de roses pour commencer résolûment leur vie de cultivateurs. Outre cette raison, il y en avait une autre qui les pressait bien un peu : ils n'étaient pas fâchés de se soustraire à l'émotion populaire, dans la conviction que la pancarte produirait son effet. Ils ne se trompaient pas à cet égard.

La grille de bois avait été soigneusement fermée et l'affiche collée à une hauteur suffisante pour qu'elle ne pût être déchirée. Les premiers enfants qui arrivèrent à l'école heurtèrent le grillage à coups de sabots : peine perdue, choc inutile ! Le grillage n'en fut qu'un peu plus endommagé. Survinrent de plus grands garçons, lesquels savaient mieux lire et qui, ayant levé les yeux sur l'affiche, en firent connaître la teneur. Aussitôt s'éleva une rumeur générale.

— « M'sieu Grandin ne fera plus la classe ! Il nous quitte !... C'est-y Dieu possible ! »

Nous passons les variantes et les commentaires. Car le village n'ait pas assez étendu pour que la

nouvelle nese répandit pas avec cette rapidité que, de nos jours, le télégraphe électrique donne aux communications. Aussitôt voilà les ménagères qui désertent leur chaudron, voilà les nourrices qui laissent le poupon crier tout seul dans le berceau, voilà les grand'mères qui saisissent leur béquille, voilà les cultivateurs qui déposent leurs instruments aratoires, voilà les fillettes qui interrompent le jeu de la quenouille : tous les travaux s'arrêtent comme par enchantement : jusqu'au garçons d'écurie qui oublient d'atteler leurs chevaux. Les chiens eux-mêmes, remarquant un mouvement extraordinaire, se mettent de la partie et poussent l'un des aboiements rauques, l'autre des hurlements plaintifs. Et ménagères, nourrices, grand'mères, cultivateurs, fillettes, garçons d'écurie et chiens, tort se précipite comme un torrent vers la maison d'école.

Le groupe devient foule ; les voix isolées se réunissent dans une clameur unanime. Les plus doctes lisent et relisent tout haut l'avis écrit par Jeanne-Catherine. On n'en peut croire ses yeux ni ses oreilles.

— Comment ! ce brave m'sieu Grandin fait une chose comme ça ! On aurait juré qu'il mourrait sur sa chaise. Et encore, c'est qu'il n'en avait rien dit d'avance !...

— Vrai ?

— Vrai.

— Voyez-vous le vieux Sainte-Nitouche ! c'est bien étonnant de sa part.

— Non, ça n'est pas étonnant.

— Pourquoi, ma voisine ?

— Parce qu'il mâchonnait toujours dans sa barbe du grimoire auquel on n'entendait rien.

— Vous avez raison, Jacqueline.

— D'ailleurs, la preuve qu'il avait son idée, c'est qu'hier, pas plus tard qu'hier, sur les neuf heures du soir, il est entré à la maison et a consulté mon homme.

— Bah !

— Mon homme lui a conseillé de rester à son école, mais le vieux avait déjà arrangé son affaire.

Ces révélations altérèrent singulièrement les regrets de la foule et imprimèrent une certaine malveillance à quelques esprits. Les mères qui allaient avoir leurs garçons sur les bras témoignaient un mécontentement qui menaçait de dégénérer en orage. Des cris de : « A bas Grandin ! » se firent entendre ; et les gamins qui ne demandent que le tapage et les vitres brisées commençaient à s'armer de pierres pour les lancer dans les fenêtres, lorsque Jérôme Lhardy arriva et se fraya un passage à grand coups de coude.

— Holà ! holà ! les autres, cria-t-il ; respect à l'ancien et pas de bêtises ! Attends, toi là-bas, si je t'attrape à jeter des pierres, je te casserai mon

sabot sur les reins. Pourquoi criez-vous comme une troupe d'oies? Est-ce qu'il n'est pas libre, cet homme, de quitter son métier si le métier le fatigue ou l'ennuie? Il est son maître, et vous n'avez rien à y voir. Ah! bien, c'est bon ça!... S'il s'ingérerait d'aller chez vous examiner ce que vous faites, seriez-vous contents? Non, vous ne seriez pas contents. Par ainsi, tenez-vous paisibles, et laissez-le en repos, cet homme.

Le discours de Jérôme Lhardy produisit un effet que Frestignac n'eût pas manqué d'appeler « grandiose. » Avec sa mobilité ordinaire, la multitude (si l'on peut donner le nom de multitude à trois cents paysans), passa du dénigrement à l'enthousiasme, et rendit pleine justice aux qualités du vieillard.

— Lhardy a raison, dirent toutes les voix.

Et ces phrases sans liaison s'échangèrent sur divers points :

— Ce pauvre m'sieu Grandin, nous avons tort de l'arranger si mal.

— C'est égal, c'est un vieux malin et qui a bien préparé son coup.

— Dame! il y a de l'expérience. Il en remontrerait aux plus rusés.

— Laissez donc, c'est un brave homme du bon Dieu et qui n'a pas plus de fiel qu'un poulet.

— Oui, oui, vive m'sieu Grandin!...

Ainsi on eût porté maintenant en triomphe

celui qu'on accusait quelques moments auparavant. Toujours chez les masses il y a excès dans un sens où dans un autre.

Jérôme Lhardy avait le privilège d'exercer sur ses voisins une grande influence en sa qualité de roi des Rosiers. Tous ces gens-là, ses sujets pour un an, reconnaissaient docilement sa suprématie. Quand le roi avait parlé, tout le monde devait se taire. Il est vrai que l'année suivante Jérôme rentrerait dans l'humble condition de la vie privée; personne ne songeait donc à jalouser une royauté qui, n'étant pas même viagère, aurait le sort des roses qui l'avaient value à son heureux possesseur. Chez Jérôme Lhardy, il y avait eu un double mérite à défendre hautement le maître d'école, puisque la veille le cultivateur avait désapprouvé fortement les projets du vieillard.

Cependant, ainsi que nous l'avons dit, Grandin et sa mignonne étaient partis de très-bonne heure pour leur champ. Malgré les soins que Jeanne-Catherine en avait pris depuis quelques jours, il y avait encore fort à faire, et les heures passèrent comme par enchantement dans ce travail assidu. C'était un tableau charmant que celui du vieillard courbé vers les rosiers qu'il élaguait, émondait et garnissait de *tuteurs*, et de la jeune fille qui allait, venait, sautillait et secondait avec autant de zèle que d'intelligence son bon ami.

Quand elle sentait pour lui la fatigue, elle l'engageait à se reposer et s'asseyait auprès de lui sur leur banc rustique, en se souvenant de Frestignac, qui avait façonné ce siège. Et puis tantôt elle causait avec le vieillard, tantôt elle gazouillait une chanson de village, et il l'écoutait ravi, et il oubliait de parler de l'école. Car plusieurs fois la pensée de l'école lui était revenue, et plusieurs fois il avait dit : « Je voudrais bien savoir ce qu'ils font là-bas. Ils auront dû être joliment étonnés en lisant notre pancarte. » A quoi la jeune fille ne répondait que par monosyllabes et en glissant sur la question.

L'heure du déjeuner étant arrivée, ils prirent leur modeste repas avec l'intention de s'en revenir dîner vers midi chez eux. Une matinée bien remplie suffisait en effet à leur travail de nouvelle espèce. Mais Jeune-Catherine avait trop de sens pour ne pas comprendre qu'il existait pour le vieillard des besoins intellectuels qui voulaient être satisfaits. Elle avait donc eu soin d'emporter dans sa pochette un livre qu'elle en tira, une fois le déjeuner fini.

— Maintenant, dit-elle, il faut que vous restiez tranquille pour que votre digestion se fasse paisiblement. Moi, pendant ce temps, je vous lirai quelques pages.

— Est-elle gentille ! est-elle gentille ! s'écria Grandin. Elle prévoit tout !... Tu as eu raison ; car

les champs et les arbres, c'est beau, très-beau : mais un livre intéressant, c'est beau aussi, et Dieu ne s'y montre pas moins que dans la nature.

Jeanne-Catherine, ne consultant que le plaisir du vieillard, et non ses propres forces, prolongea sa lecture et ne s'arrêta qu'au moment où, presque épuisée de lassitude, elle ne pouvait plus continuer. Ce fut en ce moment aussi, ce fut alors seulement que Grandin s'aperçut de l'effort qu'elle avait tenté pour son amour. Il se reprocha sa distraction et dit, tout fâché contre lui-même :

— Suis-je donc égoïste d'avoir souffert cela !... J'écoutais, j'écoutais, et je ne mesurais pas le temps. Une autre fois, je ne te laisserai pas te fatiguer de la sorte. C'est trop, ma mignonne, c'est trop ; tu te tueras pour moi. Je ne veux pas, moi !.. Elle a peine à respirer !...

— Non, non, bon ami.

— J'entends bien ! Tu mériterais d'être grondée... ou plutôt, c'est moi qui mérite de l'être, mais je veillerai mieux dorénavant.

— Ne vous occupez pas davantage d'un peu de fatigue. Ce n'est rien. Cette lecture vous a-t-elle fait plaisir ?

— Si elle m'a fait plaisir !... Oh ! tu n'en saurais douter.

— Alors je suis contente.

— Et pour te montrer combien je suis reposé,

je vais reprendre notre besogne. Mais tu te reposeras à ton tour et me regarderas.

— Par exemple!

— Je... le désire.

Jeanne-Catherine dut obéir; mais il lui en coûtait, et au bout de quelques minutes elle vint en deux ou trois bonds rejoindre le vieillard, qui sourit et dit :

— Je le savais bien.

A midi, les cloches de l'église du village sonnèrent la sieste des campagnes. Le soleil était devenu brûlant; l'ombre matinale s'était entièrement dissipée. Il fallait partir.

— Plions bagage, dit Grandin. Reviendrons-nous ce soir?

— Je crois que ce sera assez de revenir demain. Il faut vous ménager.

— Comme tu voudras. Nous allons donc savoir ce qui s'est passé au village!...

— Oh! pensa-t-elle, l'habitude le ramène toujours vers son ancien état. Pourra-t-il se plaire à la vie simple que j'avais rêvée pour lui?... Ce sera difficile... Dieu veuille que ce ne soit pas impossible!

Il est à présumer que Jérôme Lhardy, dont la maison se trouvait sur leur route, avait enjoint à sa ménagère de les guetter. En effet, la Jacqueline était debout près de sa porte et telle qu'un de ces poteaux raides et immobiles qui jadis indiquaient les relais de poste. Elle avait sa consigne et l'ob-

servait d'autant mieux qu'ici sa curiosité était d'accord avec sa soumission aux ordres du très-cher époux, et sitôt que la Jacqueline se fut bien assurée que le vieillard et la fillette étaient en vue, vite elle rentra dans la maison en jetant le cri d'alarme dont les sentinelles ont coutume de se servir quand elles ont à signaler l'approche de l'ennemi.

— Eh bien ! dit Jérôme qui commençait à s'as-soupir et était incliné, tranchons le mot, couché sur la table, pas n'est besoin de crier si fort parce qu'il y a deux *innocents* qui arrivent. On croirait, jarnigué ! que le feu est aux meules ou que la grêle a coupé les récoltes. Les v'là donc !...

— En personne, et qui s'en viennent tranquillement, comme s'il n'y avait pas eu de la rumeur au village à cause d'eux.

— Laisse... on va les en avertir. Cours leur demander s'ils veulent entrer un instant ici.

La Jacqueline s'acquitta si bien de la commission qu'elle revint, presque aussitôt après, amenant l'ex-maître d'école et Jeanne-Catherine qui avaient tenté une résistance inutile.

— Bonjour, voisin ! dit cordialement Jérôme ; bonjour, ma belle enfant ! Qu'est-ce qu'on peut vous offrir ?

— Rien, mon cher Jérôme, je vous remercie, dit le vieillard, qui faisait mine de ne vouloir qu'entrer et sortir et regardait à droite et à gauche, comme un homme qu'on retient de force.

— Ne vous gênez pas, voisin. Vous n'en pourrez jamais prendre autant chez moi que j'en ai pris l'autre soir chez vous. Oh ! c'était un gentil souper !

— C'était un bel anniversaire ! dit le vieillard, dont les yeux s'animèrent d'un éclat presque juvénile. Qu'il serait bon d'en fêter vingt semblables !

— Pourquoi pas cent ?... pensa la Jacqueline tout en renvoyant d'un coup de pied son chien qui se trouvait sur son passage et appliquant une taloche à son garçon qui touchait au pot de beurre.

Le chien gémit, l'enfant pleura ; Jeanne-Catherine caressa l'un et consola l'autre, tandis que le cultivateur faisait asseoir Grandin et mettait devant lui un gobelet et un morceau de galette, en disant :

— Voisin, faut pas d'offense entre nous. Acceptez-moi ça, c'est du bon ; j'allume ma pipe et je vais vous conter du nouveau qui vous regarde. Attention !

Il battit le briquet et appliqua le morceau d'amadou enflammé au fourneau de la pipe ; bientôt un nuage de fumée tournoya en spirale autour des assistants. Le vieillard, qui avait rompu la galette en deux et présentait un des morceaux à sa mignonne, était resté stupéfait en entendant les derniers mots. Jeanne-Catherine, pour être moins craintive, éprouvait cependant une certaine émotion ; car l'avenir était sérieusement engagé.

— J'écoute, dit le vieillard.

— Nous écoutons, dit la jeune fille.

Il y eut un sourire mystérieux et sarcastique sur les lèvres de la Jacqueline, qui se mit à ranger du linge dans sa grande armoire afin d'avoir un prétexte pour ne pas s'éloigner.

Alors Jérôme raconta, non sans exagérer un peu les faits, ce qui s'était passé le matin dans la rue ; comment un attroupement s'était formé, lequel attroupement avait bientôt pris des proportions considérables ; comme quoi des murmures s'étaient fait entendre, lesquels murmures étaient arrivés à être des vociférations ; comme quoi l'on regrettait beaucoup le maître d'école, et tout en le regrettant, on le blâmait fort d'avoir si brusquement quitté son poste ; comme quoi lui, Jérôme Lhardy, s'était jeté dans la bagarre et avait vaillamment défendu son vieil ami absent ; et enfin comme quoi la foule s'était calmée et dissipée, ne conservant aucun ressentiment contre celui qu'elle venait d'accuser.

— Ce n'est pas pour me vanter, ajouta-t-il en manière de péroraison, mais sans moi vous n'auriez plus deux vitres intactes.

Grandin frémit douloureusement. Un voile d'ombre passa devant ses yeux, ombre produite par de grosses larmes.

Jeanne-Catherine, quoique plus ferme peut-être, éprouvait cependant une affliction qu'elle s'efforça vainement de dissimuler. La Jacqueline et son mari échangèrent un regard d'intelligence qui signifiait :

« Voilà ce que c'est que de ne pas rester dans son état !..... Qui change son âne doit changer son bât..... Pierre qui dévale n'amasse point de mousse. »

Et autres proverbes plus ou moins consolants. Les proverbes conseillent parfois, mais ils blâment presque toujours.

— Ainsi, dit douloureusement le vieillard, j'ai été durant quarante ans leur instituteur, leur ami, leur second père ; j'ai successivement donné mes soins à toutes les générations qui se sont succédé ; je les ai choyées, je les ai aidées à croître en sagesse et en application ; j'ai aimé les pères quand ils étaient enfants, puis les fils quand les premiers enfants sont devenus des hommes et des pères : j'ai tâché que mes petits élèves ne rapportassent que de la joie dans leurs familles ; j'ai parlé au cœur comme à l'intelligence, et souvent je me suis bien enroué, souvent je me suis bien fatigué la poitrine à crier sans parvenir à me faire écouter... Ah ! vous l'avez vu par vous-même, Jérôme, car encore que vous eussiez quatorze ans quand j'ai commencé mon rude métier, vous êtes venu chez moi apprendre à lire, et je me souviens que vous avez bien appris.

— Vous êtes trop bon, m'sieu Grandin, dit le cultivateur, qui baissa les yeux, comme si ce souvenir d'enfance l'avait ramené à l'enfance même.

— Eh bien ! poursuivit Grandin, s'animant de plus en plus et écartant doucement la main blan-

che de la fillette qui lui faisait suppliaamment signe de se contenir davantage ; eh bien ! ces services persévérants sont méconnus ; on se trompe sur le motif de ma retraite ; on voit de l'indifférence là où il n'y avait que de la fatigue ; on m'accuse de laisser là tout à coup mon école, comme si jamais mon zèle s'était ralenti ; on s'attroupe, on crie après moi, et vous dites même qu'on était au moment de lancer des pierres contre mes vitres si vous ne vous étiez trouvé là ... Ah ! ce n'est pas contre des vitres, c'est contre mon cœur que ces pierres eussent été lancées ! Je vous remercie, mon cher Lhardy, mais je ne vous cache pas la tristesse que j'éprouve à voir qu'ici-bas on rend trop souvent le mal pour le bien.

Et le vieillard porta la main à son front, comme pour le soutenir. Le cultivateur sentit qu'il n'avait peut-être pas assez usé de ménagements. Il en eut regret et dit, en tapant affectueusement sur l'épaule de Grandin :

— Mais non, ils ne voulaient pas rendre le mal pour le bien. S'ils ont murmuré, c'est par affection pour vous, c'est parce qu'ils regrettaient d'être privés de vos soins pour leurs enfants...

— Quoi ! lorsqu'ils menaçaient mes pauvres croisées...

— Eh ! voisin, ils avaient bien le droit d'être un peu mécontents ; il fallait les avertir d'avance.

Le regard de Grandin alla chercher Jeanne-

Catherine ; et en même temps, le vieillard ébranlé demanda à sa mignonne :

— Est-ce que nous aurions eu tort de faire ce que nous avons fait ? Est-ce que ces braves gens avaient raison de se fâcher contre moi et de vouloir tout démolir ?

Depuis quelques instants, la jeune fille témoignait de son indignation par une certaine contraction de sourcils, par une certaine inquiétude de gestes. Elle laissait dire le vieillard, et peut-être étudiait-elle avec une douloureuse émotion cette douceur optimiste qui s'accommode de tout. Une fois l'examen achevé, la vivacité de son sang fit refluer la rougeur sur ses joues.

— Non, non, s'écria-t-elle ; il ne faut pas se soumettre ainsi aux choses injustes ! Non, non, il ne faut pas dire que les gens du pays ont eu raison de venir autour de la maison à grand bruit et avec des menaces et même avec des pierres !... Ne dites pas cela, bon ami ; car j'en serais fâchée pour vous. Il suffit que vous pardonniez à ceux qui ont agi de la sorte, vous leur pardonnerez aisément parce que vous êtes doux comme un agneau. Mais n'avouez pas qu'ils aient eu raison. O bon ami ! quand je pense combien vous avez eu d'amitié pour leurs enfants...

— Et toi, donc !..., interrompit le vieillard.

— Combien vous vous donniez de mal pour les instruire, pour leur apprendre la politesse, pour

leur enseigner le respect envers leurs parents !... C'est bien méchant ce qu'on a fait là !

Et après avoir dépensé ainsi son énergie dans cette lutte contre des absents, Jeanne-Catherine subit les conséquences d'une surexcitation : c'est-à-dire qu'elle fut saisie d'une crise nerveuse et presque suffoquée par ses sanglots et ses larmes.

La Jacqueline et le vieillard couraient effarés sans savoir quel moyen employer pour la soulager. Jérôme Lhardy, plus calme, disait au contraire que ces pleurs lui feraient du bien.

— Mon enfant, murmurait Grandin qui s'était laissé tomber à genoux devant elle, ma mignonne, reviens à toi !... Ne t'afflige pas.. Rien ne nous menace... Sois tranquille ! Tu sais comme je t'aime... Nous sommes assez forts étant ensemble et nous aimant. Reviens à toi !... De grâce, cesse de pleurer. J'ai fait tout cela pour toi, et Dieu m'est témoin que je recommencerais. Tu l'as voulu, parce que tu ne veux que des choses raisonnables, parce que tu as autant de sagesse à quinze ans que j'en puis avoir à soixante-dix. Eh bien ! ne pleure plus, toi, mon petit ange gardien. Est-ce que les anges pleurent ?... Est-ce que ceux qui consolent doivent s'affliger !... Je te déclare que je suis content, que je suis tranquille ; de tout ce récit il ne m'est resté qu'une impression agréable : c'est qu'on a regretté le pauvre maître d'école, et que c'est honorable d'être regretté.

Peu à peu, tandis qu'il parlait, la jeune fille s'était redressée avec un demi-sourire charmant, rappant contraste entre l'orage de tout à l'heure et le calme heureux qui revenait par degrés.

On eût dit ces rayons de soleil qui, l'été, percent soudain les nuées grises et surbaissées, après une ondée vive et pénétrante.

Elle étudiait le visage du vieillard ; elle cueillait en quelque sorte les bonnes paroles qui tombaient de ses lèvres. Et ensuite, fortifiée, ramenée à elle-même, elle s'essuya les yeux avec son mouchoir à carreaux et sauta au cou de son bienfaiteur.

— Oui, dit-elle, je vois à présent que j'avais eu tort de m'affliger et que rien ne nous est arrivé que pour notre bien. Je serais fâchée si, à cause de moi, vous n'étiez pas aimé autant que vous méritez de l'être !...

— Soyez tranquille, Jeanne, dit Jérôme qui commençait à désirer de mettre fin à cette scène d'émotion, on vous aime tous deux, et le grabuge qu'il y a eu ne laissera pas plus de trace qu'une ardoise qu'on fait ricocher sur l'eau.

Jérôme Lhardy ne s'était pas trompé dans ses prévisions.

Quand, au bout de quelques minutes, Grandin et Jeanne-Catherine rentrèrent chez eux, le silence le plus complet s'était fait sur la petite place qui bordait la maison. Ce silence même empruntait à la splendide mais fatigante uniformité de la

lumière dardée par le soleil et tombant d'aplomb, une sorte de majesté triste et sauvage. Le village, où nul ne remuait, pouvait donner l'idée d'un sépulcre ouvert et éclairé par le jour.

XII

L'ÉMEUTE AU VILLAGE

Parfois il arrive que l'éclat même de ce milieu du jour estival abaisse forcément la paupière et allanguit l'esprit. Les heures durant lesquelles règne cette lumière implacable, usent les ressorts de l'activité physique et semblent presque détendre ceux de l'âme. Elles sont comme éternelles, ces heures toutes semblables entre elles, toutes également radieuses, également brûlantes, également lentes dans leur démarche fière. Pour la première fois peut-être de sa vie, le vieillard en ressentit le poids.

Et puis, par une espèce de contraste moral, l'intérieur de sa maison lui sembla d'autant plus froid que l'air du dehors était plus ardent ; ces effluves qui couraient librement le long des moissons, des espaliers, des murs, s'étaient comme arrêtées sur

le seuil de l'humble demeure, où l'on eût dit que l'automne pluvieux avait pénétré avec son humidité et son ombre. La salle de classe était presque noire au sortir de la clarté blonde du soleil. Cette pièce portait le deuil comme si elle était restée inhabitée depuis dix ans. Et, pour qui se rappelait que, la veille, quarante turbulents s'y agitaient en tous sens, y faisaient résonner leurs sabots, gesticulaient, se jouaient des tours et en jouaient même à leur maître, cette absence d'habitants était encore plus sensible. En vérité, ce lieu paraissait regretter ceux qui l'avaient peuplé; ces bancs, ces tables, ces écritoirs, ce tableau noir, cette chaire, tout cela s'était comme incrusté de souvenirs.

Grandin traversa la salle pour entrer dans la petite chambre où il se tenait d'habitude avec son enfant, et tout en passant il ne put réprimer un soupir qui n'échappa point à la vigilante attention de Jeanne-Catherine. Il ne put davantage s'empêcher de tourner la tête et de contempler la chaire d'où tant de fois il avait laissé tomber les préceptes de l'abécédaire, les notions des quatre règles, les lois de la syntaxe et les énigmes des participes. Hélas! c'était fini. Il ne dit pas cela, mais il est sûr qu'il le pensa, et Jeanne-Catherine recueillit cette pensée furtive.

Elle était si fine, si subtile dans sa tendresse! Elle eût saisi au vol l'invisible sensation, comme la gaze légère du filet enveloppe le papillon malgré

les méandres de sa course aérienne. Ainsi la jeune fille comprit que l'épreuve était rude pour le vieillard, et que celui-ci ne s'était pas suffisamment préparé à la liberté.

Il est peu d'êtres qui sachent vivre libres ! Et pourtant on est las d'entendre retentir sans cesse ce vœu d'une liberté dont presque personne n'est digne de jouir.

Immédiatement Jeanne-Catherine se traça un plan de conduite. Elle se dit que le vieillard se regarderait désormais comme privé de son meilleur plaisir, et que n'envisageant plus les fatigues de son ancien état, il n'en verrait que les côtés agréables embellis par l'illusion. Il fallait donc lui créer des douceurs nouvelles, non pas à la place de ce qu'il perdait, mais bien à la place de ce qu'il croirait avoir perdu.

Evidemment il y avait un vide dans son existence, et ce vide il s'agissait de le combler. Par quel moyen ? C'est ce qu'elle ignorait. Mais elle se dit encore : « Dieu m'inspirera. » Ce fut au sein de ces réflexions qu'elle fit asseoir le vieillard dans son grand fauteuil et apprêta le dîner tout en chantant de sa voix la plus joyeuse, bien qu'elle n'eût guère le cœur aux chansons.

Grandin avait pris son chat sur ses genoux et il écoutait l'orpheline ; d'abord il ne lui prêta qu'une oreille distraite, mais peu à peu il s'attacha davantage aux accents de cette voix fraîche et printa-

nière qui tantôt s'éloignait, tantôt se rapprochait, selon que Jeanne-Catherine s'enfonçait dans les profondeurs mystérieuses de la cuisine ou reparais-sait radieuse dans la salle à manger.

En outre, la jeune fille savait improviser des expédients, et nous avons assez répété combien l'affection lui donnait d'industrie. Faute de pouvoir ou de vouloir rendre sa classe entière à maître Grandin, elle pensa qu'il serait heureux de revoir par-ci par-là un de ses anciens élèves, de l'interroger, de le munir de quelques notions utiles. Ayant donc avisé par la fenêtre le petit Jacques, garçonnet de huit ans, qu'elle savait très-attaché au vieillard et qui précisément rôdait tristement autour de la maison d'école, elle l'appela d'un signe autant que de la voix. Il accourut.

— Écoute, dit-elle tout bas. Entre sans faire semblant de rien. Tu embrasseras M. Grandin et tu lui demanderas si c'est vrai qu'il ne fait plus l'école et s'il ne pourrait pas, de temps à autre, te donner une leçon.

— Je n'oserai pas, répondit timidement le garçonnet.

— Ose donc. Il est si bon !... Et moi je te mettrai une pomme dans ta poche.

— Ce n'est pas pour la pomme, dit fièrement Jacques. Mais je serai content de le revoir.

— Qui est-là ? demanda Grandin, et pourquoi cesses-tu de chanter ?

— C'est, dit-elle, le petit Jacques, qui voudrait bien entrer, mais qui n'ose pas.

— Lui !... Est-ce que je lui fais peur?... Il peut entrer.

Jacques avait bien entendu et il ne fut pas long à profiter de la permission. Tenant ses sabots à la main afin de ne pas faire de bruit, il parut devant son ancien maître, qui l'embrassa avec une émotion silencieuse.

— M'sieu, dit le petit garçon, répétant tout de suite sa leçon pour ne pas l'oublier — et aussi pour être agréable à sa chère Jeanne-Catherine, — c'est-y vrai que vous ne ferez plus l'école?...

Il n'osa articuler le reste, car dans son jugement enfantin la question lui semblait exorbitante.

Grandin l'attira sur ses genoux, à la place du chat, qui descendit et s'étira les pattes de derrière. Le sourire du vieillard était d'une douceur ineffable quand il répondit, en caressant les joues roses et bouffies de Jacques.

— Eh ! oui, mon gros, c'est la vérité ; je ne ferai plus l'école.

Ces derniers mots, il les prononça d'une voix qui faiblissait.

Vite Jeanne-Catherine apporta du renfort en se mêlant à la conversation.

— Bon ami était fatigué ; il a fait l'école assez longtemps, vois-tu, Jacques. Ce sera le tour d'un autre. Mais bon ami a de quoi s'occuper ; il a un

beau champ de roses que je te mènerai voir si tu es sage ; bon ami cultive son champ avec moi... et c'est si gentil d'être en plein air, d'aller, de venir ! Nous sommes..., nous serons bien heureux.

Elle avait dit : « Nous serons... » en entendant un nouveau soupir s'échapper de la poitrine du vieillard.

— Et, ajouta-t-elle aussitôt, ne voulais-tu pas, Jacques, prier bon ami de te donner de temps à autre une leçon?...

— C'est ça, c'est ça, dit vivement le petit garçon, satisfait que la demande fût faite pour lui et pas par lui.

— Très-volontiers, répondit Grandin. Ah ! ah ! dit-il en étendant l'index contre le bout de son long nez, tu es studieux, mon petit homme. C'est rare, surtout dans ce pays. Sois tranquille : je ferai la classe encore, mais ce sera pour toi seul. Par exemple, il faudra que tu en profites.

— Il en profitera, dit gaiement Jeanne-Catherine, qui voyait la sérénité redescendre sur le front de Grandin. Mais voilà le dîner prêt ; le couvert est mis ; à table !

— Mignonne, si le petit voulait manger la soupe avec nous?...

— Pourquoi pas?... As-tu faim, Jacques ?

— J'ai toujours faim ! dit le garçonnet d'un air capable.

Jeanne-Catherine battit des mains et installa le jeune convive.

La fenêtre était grande ouverte à cause de la chaleur, et cette fenêtre donnait sur la rue. Il arriva que deux ou trois élèves qui rôdaient par là tout désœuvrés s'approchèrent doucement, se mirent sur la pointe des pieds en entendant la voix de leur ancien maître et se hasardèrent à dire bonjour au vieillard. Il arriva qu'ils s'émerveillèrent de l'événement, et qu'ils coururent le conter à d'autres, et qu'eux et les autres revinrent sous la fenêtre en chuchotant avec un respect religieux. Il arriva ensuite que le bruit de ce qui se passait émut les commères, et que, comme elles l'avaient fait le matin, les commères suivirent les enfants. Il arriva que les fillettes, les nourrices, les cultivateurs, les garçons d'écurie et les chiens reprirent le chemin de la maison d'école, et que bientôt l'attroupement devint une foule. Grandin, interpellé de toutes parts, se vit obligé de se lever et de s'avancer à mi-corps, tandis que Jeanne-Catherine n'était pas trop rassurée. Mais les dispositions générales étaient excellentes : on éprouvait tant de plaisir à revoir ce bon vieillard à cette même place où il avait vécu et enseigné !

— Mes amis, mes chers amis... murmurait-il, presque suffoqué d'attendrissement.

— Vive Grandin ! vive Grandin ! cria la foule.

— Mes amis, mes chers amis... je...

— Vive le père Grandin !

Les choses se fussent passées en acclamations et en remerciements, si Crochin, que distinguaient des qualités d'orateur, ne s'était détaché de la masse pour dire avec force gestes :

— M'sieu Grandin, c'est bien de cultiver son champ, nous le savons tous, car c'est notre métier. Mais c'est pas le vôtre, m'sieu Grandin. Faut laisser c'te besogne-là à ceux qui n'ont jamais fait autre chose. A chacun son instrument : à nous la bêche, à vous la plume. Par ainsi, m'sieu Grandin, si vous le voulez, on arrachera l'écriteau et vous recommencerez à faire l'école, et tout le monde sera content.

La foule était émerveillée de la force de ce discours.

Jeanne-Catherine ne se sentait pas aussi satisfaite. Elle avait étudié sur le visage du vieillard l'effet des paroles de Crochin, et elle frémissait d'y remarquer la faiblesse et l'incertitude. S'étant glissée derrière Grandin, dans l'angle de la croisée, elle tira le vieillard par la longue basque de son habit et lui dit tout bas, mais très-distinctement :

— Tenez bon, si vous m'aimez !

— Si je t'aime !... dit-il, en se retournant vers elle avec une tendresse inexprimable.

Déjà la foule était loin de sa pensée.

Mais la nombreuse assistance réclamait une solution,

— Répondez!... répondez, m'sieu Grandin!...
criait-on de tous côtés.

Il se recueillit, puis se pencha vers Jeanne-Catherine, que l'émotion rendait muette, puis se recueillit encore, puis fit signe qu'il allait parler. Une inspiration lui était venue.

— Répondez!... répondez!... cria de nouveau la foule.

— Mes amis... mes chers amis...

— Après!... après!...

Les sabots impatients heurtaient rudement la terre.

— Croyez que votre amitié me touche...

— Après!... après!...

— Il est doux d'être l'objet de semblables manifestations...

— Après!... après!

Et les sabots exécutaient leur cadence. Il n'y a rien de plus féroce que la multitude quand elle attend.

— Je vous avoue que je suis fatigué de mes fonctions de maître d'école. Songez que je les exerce depuis quarante ans. Et quarante ans, c'est long! J'avais donc eu l'idée (qui vous touchera sans doute), de cultiver avec ma fille adoptive le champ que nous devons à la générosité des seigneurs du pays.

— On le cultivera pour vous! s'écria Crochin.

— Merci. Je suis sensible à cette attention. Mais

remarquez que ce ne serait plus la même chose. J'ai besoin d'air et de mouvement : voilà pourquoi, à mon grand regret, j'ai dû renoncer à l'école.

Crochin, qui s'était chargé de représenter l'opinion publique, dit vivement :

— N'y renoncez pas pour ça. Vous pourriez vous promener le matin et faire la classe plus tard.

Le vieillard, ébranlé, tourna la tête vers sa mignonne. La mignonne était devenue très-grave. Elle entrevoyait la perte de ses plans.

Elle lui glissa ces mots :

— Répondez-leur que vous réfléchirez.

— Mes amis... mes chers amis... je verrai, je réfléchirai.

— Non, non ! cria la foule. Décidez-vous !

— Eh bien... balbutia-t-il.

Sans pouvoir ajouter un mot de plus, il ferma les yeux, chancela et se laissa aller en arrière. La jeune fille, qui guettait tous ses mouvements, jeta une clameur d'épouvante et reçut le vieillard dans ses bras. Heureusement elle était forte et Jacques l'aida en approchant bien vite le fauteuil de Grandin. Celui-ci y fut déposé et resta quelques instants sans connaissance.

— Vous l'avez trop tourmenté, ce pauvre cher homme, dit une femme.

— C'est vrai, c'est vrai tout de même ! en dirent d'autres.

En une minute les dispositions des gens du vil-

lage changèrent. Ils se sentaient maintenant hon-
teux du rôle qu'ils avaient joué, et ils se mirent à
s'accuser mutuellement, à commencer par Crochin,
qui se trouva, d'un avis unanime, avoir eu la
langue trop longue. Chacun s'éloigna un peu.

— Où suis-je?... murmura le vieillard lorsqu'il
reprit ses sens.

— Auprès de moi, *mon père!* répondit Jeanne-
Catherine avec tout l'amour qu'on peut mettre dans
ce nom.

Son *père!*... C'était la première fois qu'elle l'ap-
pelait ainsi.

Le vieillard frissonna sous l'étreinte du bonheur;
il agita ses mains tremblantes et dit d'une voix si
faible que la jeune fille seule pouvait en distinguer
l'articulation :

— Ne m'as-tu pas nommé ton *père*?...

— Oui ! oui ! et je ne vous nommerai plus autre-
ment.

— Sais-tu bien quelle joie tu mets dans mon
âme ? de quelle fierté tu me remplis ?... Oh ! si la
tendresse constante, si la vigilance, si le dévoue-
ment sont les signes de la paternité, je suis ton
père devant Dieu !... ma *fille* !...

A son tour, Jeanne-Catherine frissonna de bon-
heur, et elle murmura :

— Oui, oui, appelez-moi votre *fille* !

— Ma fille adorée ! ma fille d'élection ! consola-
tion ineffable que le ciel m'a envoyée ! compagne

assidue de mes fatigues et de mes peines ! honneur de mon foyer !... ma fille !...

Il se leva spontanément ; leurs bras se cherchèrent ; leurs larmes se confondirent.

Oh ! les bonnes larmes ! les bonnes larmes !...

Savez-vous ce qui souvent donne de la force ? ce sont précisément ces émotions honnêtes qui ont étreint le cœur sans le briser, qui l'ont agité sans le troubler ni le dévaster. Comme on se sent retrempé après ces purs orages qui rafraîchissent, et comme on est plus grand que la multitude, soit qu'elle se berce dans la monotonie de la vie habituelle, soit qu'elle se plonge dans la fange des passions !

Par un mouvement personnel et tout d'inspiration, le vieillard se porta vers la fenêtre, et quand il s'appuya contre la traverse en bois, il sembla avoir un pied de plus, tant la dignité et le bonheur l'avaient transfiguré.

— Ecoutez, dit-il.

C'était lui qui demandait à être entendu ! lui qui, tout à l'heure encore, eût voulu pouvoir se soustraire aux questions !...

C'était lui qui allait à la foule, lui qui, tout à l'heure, avait été renversé et comme foudroyé sous le feu de toutes ces prunelles, sous la pression de tous ces souffles !...

— Ecoutez, mes amis, et ne m'interrompez pas, je vous prie, car je suis vieux, et presque tous vous

êtes jeunes ; car je n'ai que ma voix débile, et réunis vous faites le bruit du tonnerre. Voici ce que j'ai à vous dire, à vous que j'aime et qui, pour la plupart, avez grandi dans mon école : La résolution que j'ai prise n'a pas été l'œuvre d'un moment. Je m'y suis arrêté après y avoir réfléchi bien des heures, après avoir longtemps, longtemps désiré un changement dans mon sort, et quand je me suis senti las de ma condition. La bonté divine a ému pour moi ce jeune gentilhomme qui est revenu dans notre pays la main pleine de bienfaits. L'enfant que j'ai élevée et dont l'affection m'est plus chère cent fois que la vie, s'est complue à l'idée que je me reposerais désormais dans un nouveau genre de travail et que nous nous associerions pour cultiver ensemble notre champ. J'ai promis à l'enfant qu'il en serait ainsi ; je le lui ai promis devant Dieu, et tant qu'elle ne me relèvera point de cette promesse sacrée, je n'y saurais manquer. Voilà pourquoi, malgré mon désir de ne pas vous affliger, je persiste à me retirer de l'école, où d'ailleurs je ne tarderai sans doute pas à être remplacé par un plus digne.

Un silence morne accueillit ces paroles fermes, nul n'osa insister davantage, et les acteurs de la scène se retirèrent en chuchotant.

— Eh bien, ma *fille*, demanda Grandin lorsqu'il revint vers Jeanne-Catherine, es-tu contente de moi ?

— Oui, mon *père*, répondit-elle, appuyant sur le dernier mot et tendant ses gentilles mains au vieillard, qui les pressa contre son cœur.

— Mam'zelle, dit le petit Jacques, qui avait fait largement honneur au dîner, puis-je-t'y m'en aller à c't'heure?

Elle sourit doucement.

— Sans doute, mon gros... bien que tu n'aies pas pris ta leçon de lecture.

— Ça sera pour demain, pas vrai ? dit le malin garçon, pressé d'aller jouer.

— Pour demain, soit. D'ailleurs, mon père est fatigué ; il faut qu'il dorme un peu.

— Tu as raison, dit Grandin. Un somme, quelque court qu'il soit, me fera du bien.

Le garçonnet salua à sa façon et sortit. Grandin s'étendit dans son fauteuil, ferma et rouvrit trois ou quatre fois les yeux en souriant à sa mignonne, puis s'endormit décidément d'un profond et paisible sommeil qui dura jusqu'à la chute du jour.

Pendant ce temps, Jeanne-Catherine s'était établie sur une petite chaise, à côté du fauteuil, et elle tricotait pour le vieillard un bon gilet de laine. On entrait dans l'été, mais il fallait bien prévoir l'hiver.

XIII

LE MIRAGE DU PASSÉ

Cependant les jours, avec la régularité dans laquelle ils se suivaient et le retour exact du même travail qu'ils ramenaient à chaque aube, augmentaient cette espèce de brume monotone qui semblait maintenant peser sur la vie du vieillard. Tout s'était passé ainsi qu'il avait été dit aux gens du village rassemblés sur la place.

L'école était demeurée fermée; les enfants étaient restés soit chez leurs parents, et on les avait pliés aux travaux domestiques, soit dans les rues, et ils y gaspillaient le temps. Tous les matins, le vieillard et sa fille prenaient le chemin de leur propriété, y employaient activement quelques heures, puis s'en revenaient paisibles, — du moins en apparence.

Avec quelles sensations opposées ces deux êtres, si bien unis pour le reste, prenaient leur existence invariable! Se peut-il que ce qui était si agréable à l'un fût pour l'autre un sujet de peine et d'ennui, et que là où la jeune fille voyait une distraction charmante, un symbole d'activité et de

vie, le vieillard n'aperçût qu'une image éternelle et immobile du repos de la tombe!...

Ils s'étaient d'abord entendus dans l'amour de cette solitude jointe au travail, et à présent ils différaient d'avis sur l'application du principe.

Mais ce qu'il y avait peut-être en tout ceci de plus remarquable, c'est que pour rien au monde ni le vieillard ni la jeune fille n'eussent trahi l'un son éloignement de plus en plus profond, l'autre sa sympathie de plus en plus vive pour cette existence nouvelle.

Chacun d'eux croyait fermement n'avoir agi que dans l'intérêt du bonheur de l'autre. Grandin se disait : « Je lui ai sacrifié mon école, mes habitudes, mes goûts ; elle aime son coin rustique, cela suffit, et je me tairai sur ce que j'éprouve afin de ne pas l'affliger. »

Jeanne-Catherine se disait, de son côté : « Je l'ai contraint à être heureux. Il tenait à sa profession sans s'apercevoir qu'elle lui arrachait la vie lambeau par lambeau. Durant quelque temps, cela lui manquera encore ; mais bientôt il sera tout à fait consolé. Jusque là je ne lui montrerai pas combien j'éprouve de bien-être dans cet air libre que nous respirons chaque jour. »

Ainsi c'était par délicatesse qu'ils manquaient mutuellement de confiance, et que chacun d'eux gardait intérieurement une pensée qu'il défendait à son regard et à ses lèvres de trahir. De la part

du vieillard surtout, l'observance de son secret était peut-être plus stricte encore, car son secret, c'était du chagrin, et le vieillard sentait que Jeanne-Catherine, dès qu'elle y serait initiée, perdrait le sourire et la quiétude. La jeune fille, au contraire, qui n'avait que de la joie à dissimuler, y trouvait plus de difficulté, car la joie s'épanche plus volontiers que la tristesse, qui tend à se concentrer et à se voiler.

Le moment n'était pas éloigné où Jeanne-Catherine allait s'apercevoir avec épouvante des progrès souterrains et terribles que la mélancolie avait faits dans le cœur du vieillard.

Ce fut le jour où un nommé Collineau vint s'établir dans le village avec la permission de toutes les autorités possibles et ouvrir une école qui fut bientôt envahie par les enfants. Collineau n'avait que quarante ans : c'était un petit homme large d'épaules, robuste, replet, portant dignement un ventre tant soit peu rebondi, un nez rubicond, et faisant joyeusement manœuvrer au-dessus de ses yeux gris et clairs une paire de sourcils épais.

Il s'était composé un costume hybride, qui tenait du pédant et du villageois, et il plut tout de suite, par cette enseigne, aux gens du pays ; sans compter qu'il était expert dans l'art de saisir sur une table un verre plein de vin ou de liqueur, de l'enlever délicatement, de le porter à ses lèvres, et de l'y renverser par un mouvement bien calculé et de

faire descendre dans sa gorge le contenu dudit verre : expérience qu'il recommençait autant de fois qu'on pouvait le désirer.

Outre cela, il excellait à faire crier, au grand ébahissement des indigènes, une énorme tabatière en buis, dont le couvercle ne se détachait jamais de la boîte sans un effort vigoureux et une protestation gémissante. Maître Collineau possédait donc tout ce qu'il faut pour conquérir la popularité. Il la conquist immédiatement.

Les mauvaises nouvelles ont, selon l'adage, des ailes pour se répandre. Aussi Grandin ne tarda-t-il pas à apprendre, non-seulement qu'il avait un successeur, — et, par instinct, cela ne laissait pas que de l'affliger, — mais encore que ledit successeur faisait merveille. Fut-ce de la jalousie qu'il éprouva ? Non, un sentiment si vulgaire ne pouvait pénétrer dans son cœur. Ce fut une sorte de froissement. Il avait tant aimé sa profession !...

Qu'il fût remplacé, rien de plus naturel, et c'était une conséquence de sa retraite. Mais se dire qu'à peine hors d'exercice, et quand tout le village s'était pressé autour de lui pour le supplier de reprendre ses fonctions, il était déjà oublié, oh ! c'était bien cruel ! Les hommes s'abusent toujours sur les regrets qui les suivront dans la retraite. Ils n'y sont pas plus tôt arrivés qu'ils s'aperçoivent combien ils sont seuls.

Malgré lui, Grandin répéta à plusieurs reprises :

« Je n'aurais pas cru que le nouveau maître serait si bien reçu... » Ou encore : « Si le nouveau maître qui est plus jeune que moi (et peut-être plus habile) doit rendre de plus grands services, j'ai fait sagement de me retirer. »

Collineau était devenu son idée fixe, et nous ajouterons que plus d'une bonne âme trouvait un malin plaisir à lui parler de son successeur.

— « Ma foi, m'sieu Grandin, puisque vous avez fermé votre école, c'est une bénédiction du ciel qu'il soit venu dans le pays un si savant homme.

— M'sieu Grandin, savez-vous que *l'autre* est un fameux compère et qui en remonterait à notre curé!

— M'sieu Grandin, est-ce que vous ne connaissez pas le petit père Collineau? En v'la un qu'est jovial et pas fier avec le paysan!...

Autant de traits acérés qui déchiraient le sein du vieillard, sans que Jeanne-Catherine pût réussir à les détourner.

Ah? maintenant c'était fini : la foule ne se pressait plus devant les fenêtres du vieillard en l'appelant à grands cris ; la maison était déserte, et lorsque Grandin et sa fille revenaient de leur champ, les gens qu'ils rencontraient leur lançaient des regards où il y avait plus d'ironie que de bienveillance.

Le petit Jacques était revenu régulièrement pendant quelque temps prendre sa leçon de lecture, mais un jour il arriva triste, avec les yeux rouges ;

ses parents lui avaient enjoint d'aller désormais à la classe de Collineau. C'était la dernière branche qui échappait à la main de l'ex-maître d'école. « Je perds mon fidèle, murmura-t-il, c'est un sacrifice de plus. »

Jeanne-Catherine pleura beaucoup ce jour-là.

Mais comme dans les décrets divins la consolation se place d'ordinaire à côté de l'affliction, et comme le remède est presque toujours voisin du mal, la jeune fille trouva dans son esprit un soulagement à sa peine. Elle avait évoqué l'image de ce généreux comte de Marville et de cette charmante baronne de Verneuil qu'elle n'avait pas revus depuis le jour où ils lui avaient donné cette petite fortune. Or, si elle avait négligé — en apparence — de retourner au château, ce n'était certes pas par ingratitude ni même par négligence : une répugnance invincible lui faisait craindre de se retrouver face à face avec l'intendant.

C'était pour lui, toutefois, qu'elle rougissait, et en l'évitant elle lui témoignait de la générosité. Elle n'oubliait pas la visite qu'il avait faite à la maison d'école, et elle savait que son animosité devait s'être doublée du sentiment de sa bassesse, car les méchants deviennent féroces en raison même de leur lâcheté.

Malgré cette répugnance, Jeanne-Catherine se résolut à se rendre au château. Elle avait besoin de communiquer le sujet de sa peine à ses nobles

protecteurs, de leur dépeindre l'état de prostration du vieillard et de leur demander conseil. Le difficile c'était de faire prendre le change à Grandin sur cette démarche qui pouvait l'étonner.

D'autre part, il en coûtait beaucoup à la jeune fille de se servir d'une ruse, de côtoyer la vérité.

Elle n'avait jamais menti... Il lui fallait cependant avoir deux heures à elle. Avouer au vieillard le but de son excursion, c'eût été soulever tout ce qu'il y avait en lui de fierté. Sa fille irait donc confier aux maîtres du château que lui, Grandin, se trouvait malheureux d'avoir changé d'occupation, malheureux d'avoir accepté une tâche douce et facile, à la place du rude métier qu'il avait pratiqué si longtemps !

Telles étaient les perplexités entre lesquelles flottait l'esprit de l'orpheline quand Collineau précipita le dénouement par une visite au moins imprévue.

— Bonjour, mon cher confrère, dit legros homme en s'annonçant lui-même sans façon. Vous voyez en moi votre successeur. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Grandin était resté à le contempler et n'avait pas trouvé un mot à répondre. Seulement, il indiqua du geste une chaise.

— Ne faites pas attention, reprit Collineau en ouvrant sa large tabatière dont le cri causa un tré-saillissement au vieillard. Tudieu ! vous êtes genti-



ment logé ici!... Moi je suis plus à l'étroit; mais avec le temps tout s'améliore. Petit à petit, l'oiseau fait son nid, selon la chanson. Tiens! voilà votre protégée... On m'a conté son histoire, une histoire intéressante, parole d'honneur. Touchez-là, M. Grandin.

Collineau présenta sa main épaisse, dans laquelle l'ex-maître d'école ne parut poser qu'à regret sa main maigre et effilée. Le plaisir de parler de son enfant rendit alors la parole au vieillard.

— Si l'on vous a conté l'histoire de ma fille, comme vous dites, monsieur, on a dû vous apprendre en même temps par quelle tendresse, par quels soins constants elle a payé au centuple la faible dette de l'adoption. On a dû vous instruire de ses vertus. J'ajouterai qu'elle a fait beaucoup plus pour moi que je n'ai fait pour elle.

— Oh! mon père... murmura Jeanne-Catherine, partagée entre le désir de se soustraire à tant d'éloges et celui de soutenir le vieillard dans sa nouvelle épreuve.

Grandin lui imposa silence par un petit geste amical. Puis, se tournant avec dignité vers Collineau, il attendit que ce dernier exposât le motif de sa visite. Mais il se trompait fort s'il s'imaginait que le successeur pût être embarrassé.

— Ma foi, mon cher monsieur, dit Collineau, j'ai pensé qu'il convenait entre gens du même métier de se voir, ne fût-ce qu'une fois. Je voulais

aussi vous rassurer en vous certifiant que l'école n'a pas eu à pâtir de votre démission, et que j'ai autant d'élèves que vous en aviez. Enfin je viens vous offrir un prix d'achat pour votre matériel, bancs, tables, chaire, etc., dont vous n'avez plus besoin. Combien me vendrez-vous ça?...

Le vieillard secoua tristement la tête. Jeanne-Catherine s'était détournée afin de n'être pour rien dans le parti qu'il prendrait,

— Voyons, voyons, ajouta Collineau, je n'ai pas l'intention de vous presser. D'abord je ne brusque jamais les gens. Mais tâchez de vous décider vite. Ce matériel me serait très-utile. Combien me vendrez-vous tout l'attirail?

— Écoutez, dit Grandin en s'appuyant contre la table et levant ses yeux au ciel, indice chez lui d'une grande préoccupation, je sens que déjà séparé de cette jeunesse que je me plaisais à diriger, je le serai plus encore en dépouillant ma maison des objets qui ont servi à la classe et qui sont autant de souvenirs de quarante années.,

— Alors vous les gardez ! s'écria Collineau, Déclarez-le tout de suite, puisque vous tenez tant à ces bimbélots!... C'est bon. Mettons que je n'ai rien proposé. On s'arrangera autrement.

— Vous avez tort de vous emporter, répliqua le vieillard. Quand on reçoit une proposition à brûle-pourpoint, on peut à bon droit en éprouver de l'étonnement.

— De l'étonnement pour un troc de quelques écus contre du bois vermoulu !... ce n'est pas la peine de s'émouvoir à si bon marché.

Une indignation généreuse brilla dans les yeux de Grandin.

— Je vous plains, monsieur, dit-il, si vous ne comprenez pas qu'on aime ses anciens serviteurs, et que des meubles *vermoulus* sont des amis qu'il est doux d'avoir sous les yeux !...

— Gardez-les ! grommela Collineau en se levant brusquement.

— Non, Monsieur, je ne les garderai pas, puisqu'ils peuvent être utiles, mais je n'en veux pas non plus tirer un lucre. Je donne à l'école que vous dirigez ce qui a servi à l'école que j'ai tenue ; je le donne pour l'amour de ceux qui ont été mes enfants..... Mais je ne le vendrai pas. Voilà mes conditions.

Loin de combattre ces conditions, Collineau ne songea qu'à en profiter.

— Bravo ! s'écria-t-il ; on avait raison de me vanter mon vénérable prédécesseur. Dites donc, quand pourrai-je faire enlever la chose ?

— Dès qu'il vous plaira.

— Eh bien... aujourd'hui même. Battons le fer tandis qu'il est chaud. Adieu, *cher* M. Grandin. Adieu, ma *chère* demoiselle. Si jamais vous avez besoin de moi, n'oubliez pas mon adresse.

Là-dessus, il s'enfuit aussi vite que le lui permettait l'obstacle de son obésité,

Tant que cet homme avait été là, le vieillard s'était tenu dans un certain milieu de force morale; une fois Collineau parti, le pauvre Grandin sentit la tristesse remplir son cœur au point d'en déborder.

— Voilà le dernier sacrifice accompli!... murmura-t-il d'une voix sourde.

Jeanne-Catherine s'empessa de le consoler. Mais à peine l'entendait-il, et même il fut un peu injuste.

— Tu vas encore me prêcher le calme, dit-il d'un ton assez amer. Cela t'est facile : tu n'as pas vieilli comme moi au milieu de ces objets qu'un étranger profanera !

— Croyez-vous, répondit-elle tristement, qu'ils ne me fussent pas chers, du moment où vous les aimiez ?

L'accent de Jeanne-Catherine avait un caractère particulier qui frappa Grandin.

— Ah ! je me surprends à être dur envers toi !... dit-il à son tour, prenant et pressant l'une contre l'autre les mains de son enfant. C'est mal et je m'en accuse. Ce que c'est que d'avoir du chagrin !

— Vous avez du chagrin !... Pourquoi avoir cédé à la prière de cet homme qui ne venait ici que par intérêt, et qui sans doute s'applaudit de vous avoir abusé ? Il ne fallait pas l'écouter ; mais puisque vous l'avez écouté, il faut maintenant vous armer de courage.

— Tu parles d'or, mon enfant. Réfléchis cependant, et sans doute tu m'approuveras. Vendre ces objets qui ont servi à mon travail, c'eût été au-dessous de ma dignité...

— Vous avez raison, l'on ne vend pas ce qu'on a aimé. D'un autre côté, en les conservant, vous vous fussiez affligé continuellement par une comparaison pénible entre le passé et le présent.

Grandin saisit cette occasion de laisser éclater ses vrais sentiments dans ce qu'ils avaient d'amer.

— Tu crois donc, s'écria-t-il, que j'ai lieu d'établir cette comparaison, et que dans cette comparaison le présent peut avoir le désavantage?

— Je ne dis pas cela!... murmura la jeune fille avec un certain effroi.

Mais le vieillard exalté continua sans l'entendre :

— Tu crois donc que j'ai sujet de me plaindre, d'exprimer des regrets, de trouver le temps trop long, de chercher autour de moi le mouvement qui fait la vie, le mouvement que j'ai tant connu et dont cet homme va jouir désormais à mon détriment!... Tu crois cela, toi, qui vois si bien les choses, avec ton âme comme avec tes yeux... Si tu le dis, c'est qu'il en est ainsi!

— Mais je ne l'ai pas dit du tout, protesta Jeanne-Catherine. Vous vous trompez, mon bon père; oh! vous vous trompez!

Grandin se leva et alla sur le seuil de la porte jeter un coup d'œil dans la classe. Il tromblait par

un mouvement nerveux ; il tremblait si fort que la jeune fille crut devoir le soutenir. Mais il ne s'aperçut pas de l'aide qu'elle lui prêtait. Son œil, tantôt enflammé, tantôt attendri, s'attachait avec persistance sur ce matériel de la classe, sur ces bancs où tant de fois la troupe des élèves s'était assise et agitée, sur ces tables couvertes de taches d'encre et d'entailles profondes faites au couteau, sur cette chaire enfin, chaire professorale d'où si souvent lui, Grandin, avait laissé tomber l'oracle de sa parole sans obtenir toujours l'obéissance, mais en excitant sûrement l'admiration. Tous ces témoignages du passé avaient une voix sympathique ; tous ils semblaient protester contre la décision qui allait les exiler ; tous ils disaient en quelque sorte au vieillard :

« Pourquoi nous as-tu donnés, nous que tu aimais, nous qui t'aimions?... Garde-nous, même inutiles, si tu ne veux pas par un acte impie briser violemment la chaîne des jours écoulés. Laisse-nous rester auprès de toi comme ces vieux serviteurs qui ont blanchi dans la maison du maître, et que le jeune héritier nourrit et honore parce qu'ils l'ont élevé. »

Cette classe, si morne, si déserte naguère, s'était animée soudain et soudain repeuplée. Et non-seulement les meubles protestaient, mais encore Grandin se figura un instant revoir à leur place les écoliers, bruissant, remuant, se poussant, se que-

rellant... la jeunesse enfin, toute rassemblée là comme autrefois, — la jeunesse, c'est-à-dire la vie !

— Oui, oui... murmura-t-il, d'une voix intelligible, car l'émotion le serrait à la gorge ; oui, oui, mes enfants, j'y vais, j'y vais... je suis à vous...

Et il se traîna jusqu'à la chaire, avançant les mains et tâtonnant ; et quand il fut là, il se cramponna, gravit le degré de bois, trouva sa chaise et s'y laissa tomber...

Mais alors, ayant d'en haut promené ses regards autour de lui, il mesura la profondeur de la solitude ; il sentit le vide du silence, et posant ses deux coudes sur le rebord de la chaire et son visage pâle entre ses deux mains, il se mit à sangloter...

Ecoute, pauvre homme, écoute une harmonie qui résonne au bas de cette chaire dans laquelle tu es imprudemment remonté. Ecoute un chant plus doux, plus puissant que les voix dont tu regrettes la rumeur discordante. Ecoute la parole de l'amour divin, la parole qui réchauffe et rafraîchit à la fois. Ecoute la consolation exquise, tendre, délicate, qui s'insinue à travers toutes les sensations pénibles, les devine au besoin, et les guérit sitôt qu'elle les a trouvées.

Ce n'est pas la foule, c'est tout un monde celle qui est là. Ce n'est pas le bruit, la contention, la dispute, la rivalité : c'est le diapason des grâces pures et des vertus saintes. C'est ce qui aime, c'est ce qui console, c'est ce qui fortifie !

Regarde, pauvre homme, regarde et réjouis-toi. Ce ne sont pas ces enfants inattentifs qui te coûtaient mille peines, qui chaque jour, — buissons épineux, — emportaient quelques flocons de ta dépouille morale, quelque lambeau de ton reste d'énergie.

C'est la jeune fille que tu as recueillie, que tu as couvée dans ta tendresse, qui a grandi en te vénérant, qui a voulu devenir le plus tôt possible une femme forte et courageuse pour t'aider à supporter le fardeau de la vie, pour être ton univers comme tu avais été le sien.

Réjouis-toi, pauvre homme, réjouis-toi au lieu de t'affliger. Ne regrette plus ce qui n'est pas regrettable et mesure le bien que Dieu t'a envoyé. Ce que tu perds ne vaut point une de ces larmes qui brûlent tes yeux affaiblis ; ce que tu perds ne vaut pas un de ces sourires ineffables et vivifiants que ta fille te prodigue en levant ses bras vers toi !

Et la voix qui disait la mélodie de tendresse et de consolation ajouta ce qui suit :

— Non, vous avez été libre et vous avez promis librement, et ce qui s'est fait a été bien fait. Il ne faut pas, mon bon père, s'attacher avec tant d'ardeur à des choses passagères. Il vaudra mieux que vous ne voyiez plus des objets désormais inutiles. Ne vous inquiétez pas. A la place de ces bancs et de ces tables, nous mettrons une belle armoire, une commode, vous verrez ! Et puis, nous aurons des

caisses avec des fleurs. Les voisins nous arrangeront cela. Songez comme notre champ est en prospérité... et comme c'est agréable, par cette belle saison, d'aller là bien doucement, de faire son petit travail en écoutant les oiseaux et de sentir la brise fraîche... Tenez ! vous vous portez bien mieux depuis ce temps.

— Tu crois, ma fille ?

— J'en suis sûre ! s'écria-t-elle.

Et elle réprima un sanglot, car il lui en avait coûté de sourire et de prodiguer les assurances du bonheur et surtout de parler de la santé meilleure de son père adoptif.

— Au reste, dit-elle, comme par inspiration, j'aurais bien envie, pendant que vous ferez votre petit somme d'après-midi, de monter jusqu'au château pour aller raconter toute notre vie nouvelle à cette bonne M^{me} de Verneuil... Il y a longtemps que nous n'avons revu nos protecteurs, et ils pourraient nous accuser d'ingratitude ou pour le moins d'indifférence, si notre absence se prolongeait davantage.

— Tu as raison ! dit vivement le vieillard. Cela me frappe. Je n'y avais pas pensé cependant... Ce que c'est que d'être refroidi par les glaces de l'âge ! Tout s'éteint ; les sentiments généreux glissent comme sur une surface trop unie ; les devoirs les plus simples coûtent un effort. C'est convenu. M. Collineau fera enlever tout ceci... Et toi, tu vas

te faire belle et aller au château. Oh ! non, il ne faut point mécontenter nos protecteurs : je dis cela pour toi, qui as à parcourir le temps et l'espace ; je ne le dis pas pour moi, qui touche à la limite extrême...

Il s'arrêta, voyant des larmes dans les yeux de l'orpheline.

— J'ai tort, j'ai tort... Je t'afflige. Effaçons ces paroles. Nous sommes ensemble et il ne faut pas compter les jours. Pars bien vite, ma mignonne : toutes ces scènes m'ont fatigué et je ne serais pas fâché de dormir.

Enfin Jeanne-Catherine pouvait satisfaire le vœu de son cœur. Elle ne s'arrêta point à faire sa toilette des dimanches. Un mantelet qu'elle jeta par-dessus son casaquin, des souliers qui remplacèrent ses galoches, tels furent ses seuls apprêts.

XIV

L'ÉTABLISSEMENT DE FRESTIGNAC

La voilà partie ; elle rase les maisons, se jette dans une ruelle écartée, abrège son chemin, court plutôt qu'elle ne marche, et arrive à l'endroit où

un jour elle avait rencontré le joyeux barbier. Le souvenir de Frestignac lui arracha un sourire, à travers le trouble et l'émotion qu'elle ressentait. — « Celui-là était un ami, pensa-t-elle, un véritable ami... Et nous en avons si peu dans le village ! »

Par cette sorte d'intuition qui reflète la physiologie des absents et fait même entendre leur voix, Jeanne-Catherine voyait Frestignac et l'écoutait parler avec sa verve, sa volubilité méridionale. Et quand sa mémoire lui rappela combien Frestignac était gentil garçon et quelle façon aimable il avait de regarder les gens, la jeune fille se sentit fâchée contre elle-même et s'appliqua fortement à détourner le cours de ses pensées. D'ailleurs, la grille du château venait d'apparaître : il était temps de se préparer à la redoutable épreuve de la vue de Grugnot.

Jeanne-Catherine fut frappée d'une certaine appréhension en remarquant que les fenêtres des grands appartements étaient cachées par les persiennes qu'on avait soigneusement fermées. Elle se dit ensuite :

— « C'est sans doute une précaution contre le soleil. » Mais le soleil ne donnait pas de ce côté. La jeune fille sonna. Au bout d'un assez long intervalle, un jardinier se présenta derrière la grille : c'était le même homme que l'intendant avait, certain jour, si vertement tancé. Le vieux jardinier n'était pas moins rude pour ceux qu'il jugeait ses

inférieurs, ricochet bien connu. Mais comme il n'ignorait pas les égards que les maîtres du château avaient témoignés à l'orpheline, il se sentit disposé à être par prudence bienveillant avec elle.

— Ah ! ah ! dit-il en ouvrant la grille avec un certain empressement, c'est vous, mam'zelle Jeanne-Catherine. Comment que ça va ? Toujours un vrai bouton bien frais !...

— Je vous remercie, répondit-elle d'un ton de dignité froide. Je désirerais avoir l'honneur de voir M^{me} la baronne et...

— Palsanguienne ! mam'zelle Jeanne-Catherine, c'est malheureux, mais vous arrivez trop tard.

— Trop tard ?... Vos maîtres sont sortis ?

— C'est pas ça !... Faut dire partis.

— Partis !... en êtes-vous sûr ?... demanda la jeune fille, toute palpitante.

— Ah ! ben, la question est drôle tout d'même !

— Je ne vous comprends pas.

— Pardine ! n'y a pas de mystère, et c'est étonnant que vous ne le sachiez pas, vous qui êtes dans les bonnes grâces de monseigneur. Tant il y a qu'ils ont été se marier à Provins, où ils ont une maison fièrement belle, et qu'ils y demeurent depuis quinze jours. Si vous voulez les voir, vous n'avez pas d'autre moyen que d'aller à Provins... Heureusement, ça n'est pas loin.

La jeune fille réfléchit un moment, puis demanda :

— Et mon oncle ?

— Il est avec eux. J'ai quasiment cru qu'il serait renvoyé et que son affaire était dans le sac. Notre maître ne paraissait pas content de lui. Mais monsieur le comte est si bon qu'il ne mettrait pas même un chien galeux à la porte. Par ainsi, l'intendant a gardé sa place pour tourmenter les pauvres diables.

— Je vous remercie, monsieur, dit Jeanne-Catherine, faisant un mouvement pour se retirer.

— Irez-vous à Provins, ma belle jeunesse ?

— Je verrai... C'est difficile. Adieu.

Déjà son projet roulait dans sa tête. La ville était très-proche, et Jeanne-Catherine pensa qu'il lui serait possible de s'y rendre et d'être de retour avant que la sieste du vieillard fût terminée. De nouveau elle s'élança, légère comme la gazelle qui a devant elle l'espace illimité du désert.

Bien que la ville de Provins ne soit pas du nombre de ces cités florissantes qui s'enorgueillissent de leur activité, de leur population nombreuse, du mouvement des affaires, c'est une ville cependant, et pour la première fois Jeanne-Catherine y mettait le pied, et elle se trouvait dans la ville haute où abondent les souvenirs, et elle apercevait le donjon, le palais des comtes, la place des Changes ! Ce ne fut pas sans un certain battement de cœur qu'elle s'engagea dans les rues, ignorant où elle

allait et sentant qu'il lui faudrait prendre des renseignements dans quelque boutique.

Comme elle tournait les yeux à droite et à gauche dans la rue du Murot, pour chercher une figure bienveillante, elle fut toute surprise de s'entendre nommer. En se retournant vivement, elle reconnut le joyeux Frestignac qui, coquettement accoutré et bien frisé, pour servir d'enseigne vivante aux chalands, était sur le pas de sa porte.

Le perruquier n'attendit pas que la jeune fille vint à lui. Il courut à elle sur la pointe de ses escarpins, — car il avait des escarpins, — et l'accueillit avec de grandes démonstrations.

— Bonté du ciel! est-ce possible! dois-je en croire mes yeux? Est-ce bien la perle de Ligny qui se trouve à Provins, à Provins, charmante ville, ajouta-t-il pour les voisins; une ville dont les habitants sont les meilleures gens du monde! — et il donnait un mouvement actif à ses prunelles : ah! j'espère bien, mam'zelle, que si vous avez affaire à Provins, vous m'emploierez, et ferme encore. Tout ce que je possède est au service de la beauté et de la vertu!

Jeanne-Catherine était restée interdite devant cette avalanche de compliments et de protestations. Elle ne put que balbutier :

— Je suis bien contente de vous avoir rencontré, monsieur Frestignac... Mais pardon, je me rendais

chez M. le comte de Marville, et je suis un peu pressée.

— Vous n'êtes pas tellement pressée que vous ne puissiez entrer dans mon magnifique établissement. N'ayez pas peur, c'est un endroit public. Et puis, j'ai à vous dire quelque chose d'utile.

Elle se résigna à le suivre. Mais avant qu'elle entrât, il la força de s'arrêter et de contempler l'aspect *grandiose* de la boutique et l'élégance de l'enseigne, sans compter la bonne tournure des têtes à perruque et les franges des rideaux relevés par une grosse ganse de coton.

— Quel luxe ! hein ? s'écria-t-il ; je m'étais promis que j'arriverais à cette splendeur, et j'y suis arrivé, moi, Frestignac !... La volonté c'est l'homme, de même que la coiffure c'est la femme. Enfin, je tiens cet établissement tant rêvé ! Dites donc, j'ai une bonne petite liqueur et des fruits confits que mon cousin Polydore m'a envoyés du pays. Vous plaît-il d'en goûter pour vous rafraîchir ?

— Je vous remercie infiniment de votre attention, monsieur Frestignac ; je n'ai besoin de rien.

— Pas de façons, j'espère, avec un ami !.. car j'ose ambitionner ce titre, mam'zelle. Voyez-vous, je suis vif, remuant ; un vrai Gascon, quoi ! Mais j'ai du cœur, je m'en vante, et pour vous, pour ce brave m'sieu Grandin qui est la meilleure pâte d'homme que je connaisse, je me jetterais au feu.

Jeanne-Catherine leva sur Frestignac des yeux remplis de reconnaissance ; elle les baissa aussitôt en remarquant que le fringant perruquier la contemplait avec une sorte d'admiration.

— Tenez, dit-elle, monsieur Frestignac, j'ai besoin de vous apprendre bien vite pourquoi je suis venue à Provins.

— Je le devine : à cette fin de voir M. le comte de Marville et sa noble épouse.

— Précisément.

— Il n'y a à ça qu'une petite difficulté...

— Laquelle, mon Dieu ! dit-elle avec émotion.

— Ne vous troublez pas, ne vous troublez pas ! La difficulté en question, c'est que M. le comte et son épouse sont partis deux jours après la célébration de leur mariage. Il y a gros à parier que vous n'irez pas les chercher en Allemagne, où ils sont allés voir une tante qui est... attendez donc, comment appelle-t-on ça !... Ah ! j'y suis, une chanoinesse.

Cet avis, donné en temps utile et de l'air du monde le plus amical, causa un profond chagrin à la jeune fille, qui, toute découragée, pencha son visage et laissa ses mains couler le long de son tablier.

— Ah ! ça, reprit Frestignac, ému par contagion, v'là que je commence à m'inquiéter. Tout à l'heure je n'étais qu'au plaisir de vous revoir, et je m'en régalaïs avec une vraie voracité. Pardon, ne

vous offensez pas... Maintenant, je comprends que vous avez de la peine; vous voulez en vain me le cacher; je m'en aperçois bien à ces larmes qui mouillent vos joues. Ça m'afflige, parole d'honneur!... Je n'ai pas eu souvent l'occasion de vous parler, mais je vous ai vue souvent quand je venais raser le vieux maître d'école (que Dieu conserve!), et je me suis toujours émerveillé de votre amitié à tous deux l'un pour l'autre. Or, si vous êtes triste, c'est donc que le vieux maître d'école a de la peine?... Tant pis! tant pis!... Je suis fâché de vous avoir montré ma joie et mon orgueil, à propos de mon établissement...

Là-dessus, Frestignac se donna un grand coup contre la tête, au risque de compromettre l'édifice de sa coiffure, et il fit voler par la boutique un nuage de poudre. Jeanne-Catherine eût ri si elle avait eu le cœur à rire. Mais elle apprécia l'action de Frestignac comme une preuve d'amitié, et tendit sa main avec confiance à ce brave garçon. Enchanté au possible, il rapprocha son tabouret de la chaise qu'il avait offerte à sa visiteuse, une chaise en velours d'Utrecht, rien que ça!

L'orpheline prit alors le parti de lui raconter rapidement tout ce qui s'était passé depuis le jour où il avait quitté le village. Elle lui peignit les émotions que le vieillard avait traversées, les combats qu'il s'était livrés pour savoir s'il renoncerait à son école, ceux qu'il avait eu à soutenir contre la

population entière pour maintenir sa résolution, et comment, depuis, il s'était plaint à plusieurs reprises de s'être retiré de sa condition; comment il avait gémi de n'être plus épuisé de fatigue; comment il était humilié du succès obtenu par son successeur; comment elle s'était dit qu'il fallait remplir par quelque chose de nouveau cette existence désormais vide et ennuyée; comment elle avait tout d'abord songé aux maîtres du château, à ces nobles protecteurs, qui ne seraient pas moins empressés à donner un bon conseil qu'ils ne l'avaient été à donner le champ de roses. Hélas ! et c'était fini ! ils n'étaient plus là ! et leur bienveillance ne couronnerait pas son œuvre en soutenant le courage du vieillard !

Durant cette conférence, qui fut plus longue que la narratrice ne l'eût voulu, Frestignac avait eu une certaine peine à se contenir. Quand ses yeux ne s'écarquillaient pas, quand sa bouche ne s'ouvrait pas, en signe de stupéfaction, béante sans paroles, quand ses sourcils bien arqués ne se levaient pas et quand ses narines ne se dilataient pas, c'étaient ses doigts qui agissaient en se crispant sur ses cuisses, ou ses pieds en escaladant tour à tour les barreaux de son tabouret, comme eût pu faire un perroquet désireux de se promener le long de son bâton. L'attention qu'il prêtait au récit ne l'absorbait pas au point de l'empêcher de penser, de chercher, d'aviser. Tout

à coup il jeta un cri et sauta sur son tabouret.

— Ah ! mon Dieu ! dit Jeanne-Catherine, vous m'avez fait peur, monsieur Frestignac.

— Vous êtes trop bonne, mam'zelle, dit-il, prenant cela pour une marque d'intérêt particulier. Attention : vous m'avez raconté que votre champ vient très-bien ?...

— Oui, nos fleurs poussent à merveille.

— Et m'sieu Grandin trouve du plaisir à les cultiver ?

— Beaucoup. Mais il est partagé entre l'amour de son champ et le regret de son école.

Frestignac se mit à rêver d'un air capable.

— Oui, oui c'est cela... Oui, il faudrait quelque chose pour l'occuper, pour lui faire plaisir... quelque chose de *grandiose*...

— Expliquez-moi...

— C'est impossible. J'ai mon idée... vous comprenez ; une idée en l'air... il faut que ça mûrisse. Faites prendre patience à votre vieil ami.

— Ce sera difficile.

— Amusez-le avec la culture ; parlez-lui-en souvent, montez-lui la tête. Que diable ! ce n'était pas si drôle pourtant d'enseigner la lecture !

— Je suis de votre avis, monsieur Frestignac... mais je ne puis empêcher qu'il ne regrette le passé ; et ce qui m'afflige le plus, c'est qu'il a écouté mes conseils, c'est que je suis la cause de son chagrin !...

— Ne pleurez pas, mamzelle, s'écria le beau perruquier en joignant ses mains blanches de poudre, et onctueuses d'huile antique ; vous voir pleurer, ça me fend le cœur. Je ne puis vous communiquer mon idée, parce que si la chose manquait ce serait un chagrin de plus pour le pauvre cher homme. Mais, écoutez : le jour de la saint Fiacre tombe le 30 août...

— Je le sais.

— Ce jour-là, pour peu que m'sieu Grandin soit en état de marcher...

— Oh ! il se porte bien. Il n'y a de malade que son esprit.

— Tant mieux ! fit le perruquier.

— Comment ? tant mieux !

— Non, eh ! non ; tant pis !... Mais je m'entends ; suffit. Enfin, le jour de la saint Fiacre, trouvez-vous tous deux ici, à dix heures du matin. Je me charge du reste.

— Vraiment, M. Frestignac, je ne sais si je dors...

— Et si vous rêvez, n'est-ce pas ? Soyez tranquille, jeune perle incomparable — et il appuya ces mots d'un regard en coulisse — soyez tranquille, je tâcherai que le rêve soit une réalité...

— Allons, j'ai confiance en vous, monsieur Frestignac ; car je vous ai toujours considéré comme un honnête homme. Je ne sais pourquoi, vous me donnez de l'espérance.

Le Gascon parut sensiblement flatté. Il serra fortement les mains de la jeune fille qui, toute rougissante, voulut les retirer.

— C'est, dit-il bien vite, par amour pour ce cher m'sieu Grandin.

— Allons, dit-elle avec un certain trouble, ma visite a duré longtemps, trop longtemps peut-être. Adieu. *S'il s'était réveillé en mon absence!*...

Sans attendre la réplique de Frestignac, la jeune fille s'élança dans la direction qu'elle avait prise en venant.

Frestignac s'embusqua au coin de sa porte et suivit du regard Jeanne-Catherine jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

Ce jour-là, ses pratiques remarquèrent que ses doigts avaient quelque chose de nerveux et de fébrile, et qu'il se disait dans son patois certaine phrase que nul ne comprenait, mais dont le sens était : « Est-ce que le petit Cupidon m'aurait tapé sur la cloquette ? »

XV

LA SAINT FIACRE

Une matinée splendide inaugurait le 30 août avec un azur sans tache, tout parsemé de paillettes

d'or par les rayons du soleil. De très-bonne heure la population de Provins s'était mise sur pied ; celle des environs affluait en ville. C'était chose curieuse à voir que le mouvement incessant des gens qui allaient et venaient, s'appelaient, se répondaient, se cherchaient, s'abordaient. Il y avait du monde à toutes les portes, à toutes les fenêtres, et tout ce monde se connaissait, se parlait avec cordialité ; on trinquait ici, on trinquait là, partout enfin.

Les tables étaient mises et lourdement couvertes, les bouchons sautaient, le cidre moussait dans les verres, les cuisines étaient ardentes, le rôti tournait sous l'inspection des ménagères ou des enfants, tandis que le chien, assis dans l'angle, suivait d'un œil impatient les progrès de la cuisson. Dans les rues, les chevaux, les ânes, attachés à des barreaux, mangeaient stoïquement l'avoine ou le son, indifférents aux poules qui passaient entre leurs jambes pour venir picorer un peu de grain tombé, ou bien aux pigeons familiers qui s'abattaient d'un toit voisin. On n'entendait que les joyeux échanges de la bienvenue :

— Eh bien ! comment ça va-t-il, voisin ?

— Et vous, voisine ?

— Nous allons donc avoir la saint Fiacre ?

— Oui, et l'on dit que ça sera fameux. D'autant plus que M. le comte de Marville, qui est de retour de son voyage, assistera à la cérémonie.

— Quoi ! lui-même !...

— Lui-même. Il l'a promis. A preuve que chacun le sait dans le pays, et v'là pourquoi il y a tant de foule.

— Ah ça! compère, a-t-on quelque idée de celui-là qui sera nommé Roi des Rosiers à la place de Jérôme Lhardy!

— Personne ne s'en doute.

— Cependant le choix est fait?

— S'il est fait!... Pour sûr, oui. Mais ça n'est pas une raison. Les jardiniers ont gardé fièrement bien leur secret.

— C'est ennuyeux tout de même.

— Patience, patience; vous n'avez plus longtemps à attendre.

Tel était, à peu de chose près, le colloque engagé sur tous les points de la ville. La curiosité, d'autant plus grande que le cadre où elle s'exerçait était plus petit, la curiosité possédait tous les esprits. Plus d'un eût volontiers baillé une pièce de vingt sols pour être instruit du mystère qui ne devait être révélé qu'à midi, dans l'église de Saint-Quiriac.

En attendant, et malgré l'impatience, la réjouissance publique allait son train; les boutiques s'étaient parées; les bouchers avaient suspendu des guirlandes à leur auvent; les boulangers s'étaient mis en règle par des fournées d'appétissantes brioches. On doit bien présumer que Frestignac n'avait pas voulu être en retard, et qu'il avait

donné à ses têtes à perruque un tour de suprême élégance. Les rubans vert et rouge cramoisi dont il avait eu soin d'entremêler leur coiffure excitaient la profonde admiration de tous les gamins de l'endroit qui, leur tartine à la main ou bien croquant soit des pommes, soit des noix, stationnaient devant la merveilleuse boutique sans pouvoir détacher leurs yeux des têtes à perruque.

Cet hommage rendu à son goût flattait sensiblement Frestignac, qui, tout en s'escrimant du rasoir et du peigne, jetait de temps en temps un sourire d'intelligence et d'encouragement à son public du dehors.

« J'aime à voir, disait-il à ses pratiques, l'enthousiasme éclater dans le jeune âge, dans l'âge de la franchise, de la simplicité, de la...

— Prenez donc garde, diable de Gascon ! vous m'écorchez !...

— Ce n'est rien, m'sieu Pierre, une éraillure.

— Holà ! eh ! dépêchons, Frestignac, je suis pressé.

— Une minute, une demi-minute, et je suis à vous.

— Hum ! v'là un gros quart d'heure que vous me chantez ça !

— Ce sera l'affaire d'un tour de main... Là, c'est fait ! A votre tour, m'sieu Barnabé.

Et successivement, Frestignac qui avait dû pour ce grand jour appeler à son aide un *frater* des

environs, dépouillait les mentons de cet excédant de poil que les gens de campagne laissent complaisamment croître durant toute la semaine. Il se surpassait pour la dextérité ; dressé sur la pointe de ses escarpins, penchant le corps, arrondissant le bras, roulant ses yeux noirs, lançant un mot à l'un, un mot à l'autre, empochant la monnaie et trouvant même moyen de débiter la chronique maligne.

Il n'y avait qu'un sujet sur lequel il eût bouche cousue : c'était la prochaine élection du Roi des Rosiers.

« Vous devez bien savoir quelque chose là-dessus, vous qui savez tout ! lui disaient ses pratiques.

— Eh ! eh !

— Voyons, Frestignac, confiez-nous ça.

— Eh ! eh !

— Avez-vous été aux informations ?

— Eh ! eh !

— Vous qui rasez la plupart des principaux jardiniers, vous n'aurez pas été sans les entendre causer avec leurs femmes.

— Sans doute.

— Alors vous êtes au courant ?

— Eh ! eh !

— Que le diable l'emporte avec ses eh ! eh ! comme si c'était une réponse.

Pressé de tous côtés, mais ne voulant pas divulguer le secret (s'il le connaissait), notre perruquier

fit un bond en arrière, prit une pose majestueuse et s'écria :

— Je serais enchanté de vous satisfaire, messieurs, car vous n'êtes pas seulement des pratiques pour moi, vous êtes des amis. Mais j'ai juré de me taire... Je l'ai juré sur l'âme de mes aïeux!...

Il était *grandiose* en articulant cette formule de serment. Les auditeurs, tout désappointés qu'ils étaient, ne purent s'empêcher de rire; et Frestignac lui-même, enchanté de s'en être tiré par une gasconnade, partagea leur hilarité.

Cependant, plus on approchait de l'heure de midi, plus le perruquier déployait d'activité. Il commençait à donner des marques d'inquiétude, de préoccupation, et il ne respira qu'en voyant les clients devenir moins nombreux.

— Bien, bien, dit-il, voilà ma besogne à peu près terminée. C'est qu'il faut que je procède à ma toilette pour assister aussi à la fête.

- — Tiens, tiens, le Gascon qui veut en être!... dit en le narguant un homme du pays; comme si nos usages le regardaient!

— Pourquoi pas? répliqua Frestignac. Je suis devenu citoyen de Provins. Provins ne vaut pas Toulouse; rien dans le monde ne vaut Toulouse... mais c'est égal, je suis citoyen de Provins.

En parlant ainsi, il jetait de temps en temps un coup d'œil furtif vers la porte de sa boutique.

Cette porte s'ouvrit lentement et laissa paraître Jeanne-Catherine et Grandin.

A leur vue, Frestignac poussa un cri de joie, et quittant la pratique qu'il était en train de raser, il s'élança vers ses deux visiteurs.

— Ah ! vous voilà !... Quelle allégresse !... Comment cela va-t-il, m'sieu Grandin ?... Bonjour, mam'zelle. Votre serviteur de tout cœur. Asseyez-vous donc, je vous en prie. Je suis à vous dans la minute.

Il retourna au patient, revint à ses amis, reprit sa barbe, la quitta et recommença dix fois ce manège. Heureusement sa tâche était achevée, et personne n'entra plus.

Alors Frestignac, mal à l'aise en manches de chemise, bondit vers son arrière boutique, s'y revêtit d'un habit de soie bleue passé de couleur qu'il avait acheté d'occasion à un marchand forain, donna un léger coup de peigne à sa chevelure, prit son tricorne et reparut en saluant avec grâce.

Grandin souriait et la jeune fille aussi.

— J'espère que vous êtes beau !... dit le vieillard. Un vrai gentilhomme, ma foi !...

— Oui, moins les écus et la noblesse, quoique j'aie bien dans l'idée que je dois être un peu noble par les arrière-parents d'une de mes cousines. Mais c'est vous deux qui êtes beaux !... Mam'zelle Jeanne-Catherine est un astre !...

— Vous avez raison, ma fillette n'est pas mal,

répondit le vieillard en regardant avec complaisance son enfant d'adoption.

Celle-ci rougit extrêmement et examina sa main pour se donner une contenance.

— Faut pas que ça vous fâche, mam'zelle, dit Frestignac, si l'on vous apprécie. Je n'avais pas besoin que m'sieu Grandin m'apprît la chose. J'ai des yeux, et qui sont fameux encore !... Je vous déclare que ce n'est pas étonnant si vous êtes si jolie : quand on a des vertus comme vous, toutes les vertus, quoi ! ça embellit fièrement.

— Il raisonne bien, ce garçon-là, dit Grandin. Oui, rien n'embellit plus que la bonne conscience. Elle donne aux traits une sorte de transparence ; il semble que l'âme, telle qu'une veilleuse, illumine le visage.

— De grâce, cher père, supplia Jeanne-Catherine, ne parlez pas de moi.

— C'est vrai, dit le vieillard ; elle n'aime pas qu'on parle d'elle, au rebours de toutes les femmes, qui ne sont jamais lasses d'entendre faire leur éloge. Et moi, j'ai toujours la démangeaison de parler de mon enfant. Autrement, je retombe dans ces longs silences qu'elle me reproche et qui l'affligent.

— Elle a bien raison ! s'écria Frestignac. Moi je serais malade si je ne trouvais pas avec qui causer, ou si je ne chantais pas quelque chanson de mon cher Goudoulé, ce troubadour incomparable !

Le vieillard poussa un éclat de rire court et sac-

cadé. Mais reprenant presque aussitôt sa gravité :

— Apprenez-moi donc pourquoi vous aviez tant recommandé à ma fille que nous vinssions vous trouver le jour de la saint Fiacre ?

— C'est tout simple, répondit le perruquier d'un air capable ; ne devinez-vous pas ?

— Nullement.

— Eh quoi ! vous êtes possesseur d'un champ qui donne, dit-on, des produits de premier ordre, vous passez maintenant tout votre temps à le cultiver...

L'ex-maître d'école soupira et Jeanne-Catherine, qui l'entendit, leva les yeux au ciel.

— Vous le cultivez avec amour, et vous seriez insensible à la fête des jardiniers, à cette fête admirable qui a lieu, à Provins, une fois par an, et où le prix de l'excellence est décerné au mérite triomphateur !...

Frestignac recula d'un pas pour juger de l'effet de sa phrase. Il remarqua avec plaisir que Grandin paraissait l'écouter d'un air d'intérêt, et Jeanne-Catherine l'invita du regard à continuer.

— Je poursuis mon dire. Vous serez bientôt témoin de la cérémonie. C'est ça qui est touchant !... J'y étais l'an dernier quand Jérôme Lhardy obtint la royauté. Il en était fier, et je conçois la chose. Cette royauté-là est si belle ! On devient comme qui dirait le premier du pays, sauf la noblesse, le clergé et les autorités. On a un tas de privilèges ; et

les privilèges, si ça ennuie ceux qui n'en ont pas, c'est tout de même agréable pour celui qui les possède. Vous allez donc voir ce spectacle... Et dépêchons-nous, midi commence à sonner. Heureusement l'église n'est qu'à deux pas.

— Venez, mon père, dit doucement Jeanne-Catherine.

Le vieillard obéit à cette voix aimée. Tous trois s'acheminèrent vers l'église. Frestignac était fier d'être vu en compagnie de la jeune fille, qui donnait son bras à Grandin.

— Ah ! disait ce dernier, si j'avais encore mon école, j'eusse pu la mener tout entière à cette cérémonie...

— Bon ! bon ! murmura Frestignac ; votre école avait fait son temps... vous êtes propriétaire.

— Ma pauvre école !... et quand je pense qu'elle est aux mains de ce Collineau !... Je crains que cet homme ne soit qu'un ignorant.

— Tant pis pour lui ! Qu'est-ce que ça vous fait ? Ses élèves sont encore plus ignorants que Collineau.

— Vous ne me comprenez pas !... dit le vieillard avec humeur.

Jeanne-Catherine poussa du coude l'imprudent perruquier.

Celui-ci était quelque peu entêté.

— Voyons ! voyons ! dit-il, est-ce qu'on ne peut pas se passer de faire la classe ?

— On peut s'en passer, mon ami, répondit Grandin avec son ton de douceur habituelle, qu'il avait immédiatement repris; on peut s'en passer, puisque je m'en passe... mais cela fait de la peine quand on y songe.

— Ma foi ! répartit Frestignac en faisant claquer ses doigts, celui qui a une Jeanne-Catherine peut se passer de tout au monde.

Le vieillard s'arrêta brusquement et fixa les yeux sur lui, tandis que la jeune fille, plus intimidée que jamais, eût voulu être bien loin de là.

— J'ai déjà remarqué que ce garçon a du sens, dit Grandin en se remettant à marcher. Il m'a donné une de ces leçons qu'il ne faut pas oublier.

D'où vient que ces simples paroles émurent délicieusement Jeanne-Catherine et Frestignac ? D'où vient que Frestignac se sentit plus avancé, dès ce moment, dans l'amitié de Jeanne-Catherine qu'il ne l'avait jamais été ? D'où vient que Jeanne-Catherine et Frestignac échangèrent sans trouble un long regard confiant, sincère, honnête et limpide ? Le secret de ces impressions et de cet accord intime reste entre les âmes.

XVI

A SAINT-QUIRIACE

L'ex-maître d'école, Joanne-Catherine et le beau perruquier atteignirent l'église. La porte principale de la façade et les deux autres petites portes à cintre surbaissé étaient encombrées de monde. La maréchaussée, composée de quatre hommes en grande tenue, formait la haie. Des branches bien vertes, entremêlées de touffes de roses, avaient été disposées le long de la nervure, dont elles suivaient le contour. Femmes, enfants, hommes mûrs, vieillards, se pressaient ainsi aux entrées, et le flot, bien autrement dense à l'intérieur, avait envahi l'église, où le maître-autel était également décoré de branchages et de fleurs sous le jour prismatique qui tombait du dôme.

Un double parfum d'encens et de roses montait le long des nefs et se répandait sur la multitude. L'orgue préludait à la messe et à la cérémonie par un andante solennel.

Grandin recula effrayé devant cette affluence extraordinaire. Mais Frestignac, qui n'était pas embarrassé pour si peu, sut faire ouvrir les rangs en

faveur de ses protégés ; si bien que ceux-ci se trouvèrent comme portés au premier banc, où certainement ils ne se fussent pas mis, n'était qu'ils y aperçurent le comte et la comtesse de Marville qui, en leur souriant le plus gracieusement du monde, lès invitèrent à s'approcher.

— Chère enfant ! dit à mi-voix la comtesse. Enfin c'est vous !... Pourquoi ne nous étiez-vous pas revenue ?... Mais nous causerons plus tard. Placez-vous dans notre banc avec votre père...

— Quoi ! madame la comtesse, vous daignez... murmura Grandin.

— Oui, oui, nous sommes tous ici pour prier.

Grandin et sa fille obéirent à cet ordre bienveillant. Une fois installés, ils purent à l'aise promener leurs regards autour d'eux, et c'est alors qu'ils furent frappés du spectacle imposant qui se déployait dans le chœur. Là, sous leur bannière, étaient groupées toutes les jeunes filles de Provins appartenant à la confrérie de la Sainte Vierge ; elles étaient également vêtues de blanc. En face d'elles se trouvaient ceux des cultivateurs et jardiniers, qui par rang d'âge, avaient le droit d'élire le Roi des Rosiers. Graves et recueillis, ils semblaient pénétrés de l'importance de leurs fonctions. Leur silence méditatif indiquait que ces hommes avaient un secret à garder.

Derrière les piliers, la foule agglomérée bourdonnait à demi-voix en se demandant ce qui allait

advenir. Frestignac, forcément séparé de ses compagnons, avait su s'adosser à un angle d'où il ne les perdait pas de vue, surtout la jeune fille, cela se concevait. Il suivait et semblait cueillir la prière sur les lèvres vermeilles de Jeanne-Catherine, et n'eût été la sainteté du lieu, il n'eût pu s'empêcher de faire partager son admiration à ses voisins.

— Attention ! attention ! dit-il. Voilà le roi de l'an dernier qui entre avec ses insignes, la couronne, le manteau, etc. Pauvre Majesté ! elle n'en a plus pour longtemps. Ah ! dame ! chacun son tour. Quand je dis « chacun, » pas tout à fait. Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Aujourd'hui, il y en aura un... élu. Je voudrais déjà savoir qui ce sera..... ajouta-t-il d'un air finaud, plutôt en homme bien informé qu'en quêteur de renseignements.

Et il se mit à rire d'une façon comique et mystérieuse.

Cependant Jérôme Lhardy s'était assis dans un fauteuil préparé pour lui au milieu même du chœur. A côté de son fauteuil, il y en avait un autre vide. C'est là que viendrait se placer le successeur : près de la royauté vieille et déchue, la royauté jeune et triomphante.

Ce fauteuil vide avait une singulière éloquence : il disait un avenir prochain, tout chargé d'ombres encore, mais qui allait se révéler avec éclat, tandis que Jérôme, sur son siège d'abdication forcée, pouvait donner l'idée d'un déclin de jour avec des

rayons obliques qui vont se noyant dans la mer.

Jérôme était grave et concentré : il ne regardait personne ; son œil restait fixé sur les dalles où les vitraux projetaient leurs teintes d'arc-en-ciel.

La messe fut dite au milieu d'un profond silence : ensuite on chanta l'hymne qui invoque les lumières du Saint-Esprit. Après cela, trois des notables de Provins et les délégués des cultivateurs du canton, ayant à leur tête le comte de Marville et le curé, s'approchèrent de Jérôme Lhardy.

— Roi des Rosiers, dit le prêtre, voici la fête de saint Fiacre et avec cette fête votre royauté d'un an se termine. Le savez-vous ?

— Je le sais, répondit Jérôme.

— Roi des Rosiers, ceux qui devaient élire votre successeur l'ont élu librement, sans brigue ni conteste et selon leur conscience. Le croyez-vous ?

— Je le crois, répondit Jérôme.

— Roi des Rosiers, on va désigner votre successeur, qui viendra occuper le fauteuil voisin du vôtre, pendant que nous chanterons le *Te Deum*. Êtes-vous prêt à déposer vos insignes et à l'en revêtir ?

— J'y suis prêt, répondit Jérôme, dont la voix parut émue à cette troisième question.

Alors le curé, se tournant vers le comte, le salua avec déférence et lui remit un parchemin en le priant de vouloir bien lire à haute voix ce qu'il contenait.

Le gentilhomme détacha le ruban auquel pendait un large scel, déroula le parchemin et lut ce qui suit :

« Nous, bourgeois de Provins, cultivateurs et « jardiniers du canton ;

« Après avoir conféré dans toute la liberté de « notre esprit et la plénitude de notre volonté, sur « les mérites des candidats qui nous paraissaient le « plus dignes d'être appelés au rang de Roi des « Rosiers ;

« Après avoir examiné lequel avait, par ses soins « les plus intelligents, avancé le plus utilement la « culture des roses ;

« Avons reconnu que l'avantage appartient à « Augustin-Pierre-Thomas Grandin, ancien maître « d'école ;

« Et en conséquence l'avons nommé et le pro-
: « clamons Roi des Rosiers, pour la présente an-
« née, en remplacement de Jérôme Lhardy.

« Fait et signé entre nous, etc. »

Au nom de Grandin, un frémissement avait eu lieu ; tous les yeux se portèrent avec attendrissement sur le vieillard et sa fille.

— Moi !... moi !... avait murmuré le vieillard en tombant à genoux sur son prie-Dieu et se cachant la tête entre les mains.

— Lui !... lui !... s'était écriée Jeanne-Catherine en tombant aussi à genoux et levant vers le ciel ses beaux yeux remplis de larmes.

Malgré la sainteté du lieu, la foule ne put réprimer cette exclamation :

— Vive Grandin !...

Ah ! le vieillard ne se doutait pas de cet hommage, de cette popularité. Il était comme accablé par l'honneur imprévu, inouï qu'on lui décernait. Lui, Grandin, lui le pauvre septuagénaire, lui l'humblé magister de village, on le nommait Roi des Rosiers !

Et alors une sorte d'intuition l'éclaira sur l'origine réelle du mérite qu'on lui attribuait. Par cette vision rapide, il fit passer devant les yeux de son esprit le champ de roses, et Jeanne-Catherine, cultivant le champ avec tant de soin, tant d'amour, tant d'habileté...

Le vieillard se releva et lui dit tendrement, n'osant l'embrasser :

— C'est toi, ma fille, c'est toi seule qui as fait cela !...

Cependant le comte intervint avec un sourire plein de grâce et de bonté.

— Allons, allons, ne vous attendrissez pas trop. Soyez homme, mon cher Grandin. Cet honneur vaudra bien, je pense, votre école qui, à ce qu'on m'a appris, vous trottait toujours par la tête.

— Quoi ? vous savez, monseigneur.....

— J'ai tout su, car je m'informe de ce qui concerne ceux que j'aime.

— Ah ! monseigneur !... vous me confondez, murmura Grandin.

— On vous attend ; venez.

Le vieillard suivit d'un pas chancelant le gentilhomme qui, le voyant si ému, le soutint jusqu'à son fauteuil.

Là, Grandin fut salué gravement par son prédécesseur et le salua de même.

Jérôme Lhardy détacha de ses épaules le manteau brodé que, avec le concours du comte, il étendit sur le dos incliné du vieillard.

Il lui présenta ensuite les gants de soie blanche également brodés de fleurs, lui mit le sceptre dans la main droite et lui posa sur la tête le feutre garni de rubans et d'une couronne de roses.

Il y avait un étrange contraste entre ces broderies coquettes et fraîches, cette soie, ces roses, tout ce printemps en un mot, et le visage altéré, les cheveux blancs, la taille voûtée de l'ancien maître d'école, mais ce contraste n'avait rien de choquant.

A la droite du chœur, un homme, accroché à un pilier, donnait à son admiration, à sa joie, des proportions illimitées. Il ne se cachait plus d'avoir eu connaissance de l'élection et d'y avoir contribué en courant à droite et à gauche. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cet homme était le galant perruquier.

— Chut ! chut ! Gascon, finit par grommeler la foule. Tu vas nous empêcher d'entendre.

Après avoir revêtu son successeur de ses insignes, Jérôme Lhardy lui avait donné l'accolade, puis s'était retiré, ainsi que le voulait l'usage.

Le nouveau roi demeura seul et il regarda furtivement de côté : c'était sa mignonne qu'appelait son œil paternel.

Le vénérable curé lui posa alors les questions voulues.

— Roi des Rosiers, vous engagez-vous à remplir tous les devoirs qui incombent à votre charge?

— Je m'y engage.

— Roi des Rosiers, jurez d'abord que vous n'avez par aucune brigue sollicité la faveur qui vous est échue.

Grandin étendit sa main gantée et dit d'une voix ferme, écho de sa conscience :

— Je le jure.

— Roi des Rosiers, promettez-vous de donner à tous l'exemple de la piété, de la douceur, de la résignation, de la patience et de la charité ?

— Je promets de donner cet exemple autant qu'il est possible à une créature faible de faire une telle promesse.

— Roi des Rosiers, promettez-vous, s'il éclate un différend entre vos confrères, de l'apaiser par tous les moyens de conciliation et d'autorité que vous donne votre titre ?

— Je le promets, répondit Grandin ; et pour commencer l'ère de la justice, je veux devant tous

rendre un témoignage éclatant à la bonne, pieuse et douce créature qui m'a soutenu dans mes travaux, consolé dans mes peines, qui a supporté avec moi le chaud du soleil et les rigueurs de la lutte; à cette enfant de mon élection et de ma tendresse qui là-bas pleure de joie, et qui a mérité mieux que moi le prix qu'on vient de me décerner !... Viens, viens, que je te bénisse !...

! Tout le monde pleurait; on n'entendait que des sanglots; les hommes les plus rudes avaient les yeux mouillés de larmes. Jeanne-Catherine s'approcha, conduite par la comtesse qui l'encourageait: Grandin lui montra du doigt le fauteuil vide. Elle s'y agenouilla et il la bénit, tandis que l'assistance tout entière s'inclinait pour profiter de la sainte bénédiction du vieillard.

Le *Te Deum* chanté, on partit en cortège, et il fallut que Grandin et sa fille prissent place à un banquet organisé par les soins des cultivateurs; il fallut accepter des toasts, il fallut en rendre, et le pauvre Roi des Rosiers avait bien de la peine, au milieu de cette effervescence, de ces libations, de ces cris et des chansons qui en furent la suite naturelle, à conserver intacte sa faible tête.

Frestignac, quoique n'appartenant pas à la corporation, avait trouvé moyen de se faire inviter, et, nous ne savons comment... il trouva moyen aussi d'être placé à côté de Jeanne-Catherine, et sans avoir l'air d'y toucher il trouva moyen de

multiplier les soins et les attentions pour sa voisine. Durant le festin, Jeanne-Catherine, toute à son père adoptif, adressa peu de paroles au fringant perruquier, que cette abstention n'encourageait guère. Mais fut-ce par un calcul habile ou par un élan spontané qu'elle lui dit, tout à fait à la fin, cette bonne phrase :

— Monsieur Frestignac, tout ce qui est arrivé est votre œuvre, j'en suis sûre.... Je ne l'oublierai pas. Vous êtes un bien honnête homme ?

— *Sabat dé Diou!*... murmura-t-il ivre de joie.

Elle avait fait un pas pour prendre le bras de Grandin ; mais se rapprochant :

— Si jamais nous avons d'autres peines, c'est à vous d'abord que j'irais les confier, monsieur Frestignac.

Qui le croirait ? Le plus bavard des Gascons, le plus vif des perruquiers, resta comme cloué sur place et incapable de prononcer un mot. Il resta ainsi jusqu'à ce que Grandin et sa fille fussent partis dans le chariot tout orné de fleurs et de rubans que la corporation avait fait préparer pour son nouveau roi.

On le secouait, mais il était hors d'état de répondre ; tout à coup, se débarrassant des mains qui l'étreignaient, il sortit brusquement de la salle et courut à perdre haleine, ne s'arrêtant que lorsqu'il fut arrivé chez lui.

Alors il tira la clef de sa poche pour la mettre

dans la serrure. Mais à cette opération fort simple en elle-même il y avait un obstacle, c'est que la serrure et même la porte entière était cachée par l'interposition d'un corps assez opaque.

Un fantôme parfaitement noir bloquait cette entrée, mais il était aisé de reconnaître que ce fantôme était de chair et d'os.

XVII

UNE RUPTURE

Frestignac, qui ne s'attendait point à la circonstance, recula d'un pas en sentant que dans l'obscurité ce qu'il avait pris pour une serrure était un bras couvert d'une manche. Le bras se mut et s'étendit vers lui; au bout de ce bras était une main qui saisit le perruquier au collet; le corps auquel tenait ce bras était muni d'un gosier — et même d'un gosier rauque — lequel exhala cette apostrophe violente :

— Ah! ah! c'est vous enfin, maudit Gascon!... J'ai cru que vous passeriez la nuit à boire avec ces imbéciles de paysans et ce vieil oison de roi de carnaval.

— Tiens, tiens, c'est mon associé!... s'écria le perruquier recouvrant sa sérénité. Corbleu! quand je ne l'aurais pas reconnu à son organe musical, je le reconnaîtrais à l'aménité de son discours.

— Pas de farce, s'il vous plaît! dit rudement Grugnot; je ne me sens pas en train de plaisanter.

— Vous n'y êtes pas souvent, que je sache, mon compère, répartit le perruquier.

— C'est possible. Ouvrez, car j'ai à vous parler, et je ne désire pas être entendu de tout le monde.

— Pour que j'ouvre, il faut d'abord que vous cessiez de boucher la porte avec votre dos.

— C'est vrai... dit Grugnot en s'écartant.

Ils entrèrent. Frestignac battit prestement le briquet et alluma une chandelle. Un seul coin du comptoir, sur lequel fut posé le chandelier, reçut quelque réverbération; le reste de la boutique demeura dans une ombre que ce faux jour sur un point unique rendait plus sinistre encore. De chaque côté du comptoir s'assirent les deux associés, plus associés qu'amis, à en juger par le double jeu de leur physionomie.

— Je ne vous attendais pas si tôt, mon brave, dit Frestignac.

— Cela vous fâche, que je sois revenu d'Allemagne?

— Du tout, du tout. Dieu merci! je suis en mesure de vous montrer mes chiffres et de vous étaler le tableau de notre prospérité fabuleuse.

L'œil de l'intendant parut avoir absorbé tout le rayon de la chandelle, tant il étincela à ces mots : *Prosperité fabuleuse*. Et Frestignac, qui ne s'était pas mépris à cette expression de convoitise, poursuivit ainsi :

— Il est évident pour moi que la bonne ville de Provins ne s'était jamais doutée de ce que c'est qu'un établissement capillaire bien tenu. Je crois le lui avoir révélé.

— Avec mes fonds, dit hargneusement l'associé, qui se sentait froissé dans son amour-propre.

— Avec vos fonds, cher ami, dit Frestignac en s'inclinant et les genoux appliqués à la barre du comptoir. Je ne le nie pas, vos fonds ont été très-utiles à l'entreprise. Mais ils ont fructifié, ils sont en voie excellente ; notre maison ne désemplit pas ; tout ce qu'il y a de têtes honorables dans la ville passe par mes mains ; la pommade de Jouvence que je fais pour presque rien et que je vends cher a un débit formidable : en un mot, notre affaire marche à pas de géant.

Grugnot, encore une fois, se trouva partagé entre son amour du lucre et sa mauvaise humeur.

— Oui, oui, dit-il ; je ne doute pas de votre habileté. Quand il n'y aurait plus qu'un louis d'or dans le monde, un enfant de la Garonne saurait le trouver, fût-ce au fond du puits le plus noir et le plus creux. Mais ce qui ne m'est pas aussi bien prouvé, c'est votre sincérité.

— Ah bah ! murmura Frestignac, qui devint rouge d'indignation. Qu'entendez-vous par là, mon homme ? Jour de Dieu ! depuis que Frestignac existe, personne ne s'est avisé de douter qu'il fût sincère.

— Il faut bien un commencement à toute chose, dit l'intendant d'un ton narquois.

— Expliquez-vous donc !... s'écria le jeune perruquier en frappant du poing sur la table.

— Ne m'en défiez pas.

— Si, je vous en défie !

— Pour peu que vous fussiez un ami sincère, un fidèle associé, vous ne feriez pas les mamours que vous faites à ce vieux drôle de Grandin, un hypocrite, s'il en fut jamais, et à cette petite fille qui a été trop heureuse de trouver un asile chez le maître d'école et qui, oubliant sa misère passée, se comporte en grande dame et prend des airs de suffisance. Quand pour eux et sans doute par suite de leurs propos envenimés j'ai été rudoyé, molesté, humilié par mon maître, quand j'ai même failli être chassé et le serai peut-être un jour, car Monseigneur m'en a menacé, pas plus tard que ce matin, j'ai lieu d'être choqué du dévouement dont vous faites étalage pour ces deux êtres-là. Il est impossible que cela dure davantage. Je ne suis pas homme à souffrir des choses pareilles. Je sais qu'ils sont venus aujourd'hui *chez moi*... Choisissez entre nous et choisissez vite, car ma patience est à bout !

Pendant ce discours véhément, Frestignac avait passé par les phases d'impression les plus diverses, les plus opposées : tour à tour son jeune sang avait éprouvé des bouillonnements généreux et fait palpiter fortement son cœur : tour à tour ses joues avaient pâli, et de ses dents blanches il s'était fortement mordu les lèvres ; tour à tour il avait caressé de la main un fer à friser qui se trouvait à sa portée et il avait été au moment de le saisir et de l'appliquer sur le crâne de son odieux interlocuteur. Mais peu à peu le calme lui revint, et il comprit que l'ironie serait une arme plus puissante que tous les fers à friser.

— Vous m'invitez à prendre un parti, n'est-ce pas ? dit-il froidement et presque en souriant.

— En effet, je vous y invite, répliqua l'autre, qui se flatta d'avoir intimidé son Gascon.

— Eh bien ! mon cher associé, ce parti est pris.

— A la bonne heure ! Vous n'iriez pas boudier contre votre ventre.

— Je n'irais pas boudier contre l'honneur, contre ma conscience... Voilà ce qu'il faut dire. Or, l'honneur et ma conscience sont du côté de ce vieillard et de cette enfant. Osez-vous bien l'appeler « hypocrite, » ce vieillard qui a autant de vertus que de cheveux blancs sur la tête ? Osez-vous bien prétendre que la jeune fille qui lui est si utile, et sans laquelle il serait si isolé, si dénué de secours, a été trop heureuse de le trouver, elle qui lui a rendu

au centuple ce qu'il lui a donné!... ce que vous eussiez dû lui donner, vous, ajouta le perruquier en s'échauffant, oui, ce que vous eussiez dû lui donner, si vous n'aviez été tel qu'un chien vorace, jaloux, égoïste, qui, ayant un os entre les pattes, grogne pour empêcher ainsi qui que ce soit d'approcher de lui!... Ah! je vous conseille, mon homme, de dire du mal de ces gens-là!... Saluez quand ils passent, saluez bien bas... et estimez-vous heureux, s'ils daignent vous le rendre!...

En achevant sa philippique, Frestignac, incapable de rester plus longtemps en place, sauta par-dessus le comptoir par un bond qui fit reculer l'intendant.

Frestignac était tellement agile, qu'il resta en équilibre avec une pose digne de la statuaire grecque.

Grugnot, possédé de fureur, ne se laissa pas dominer par cette attitude aussi ferme que gracieuse; il s'avança vers Frestignac, le poing tendu.

Mais déjà celui-ci, prompt comme la pensée, avait changé de maintien, et, se mettant en défense, il cria :

— Ne me touchez pas ; sinon, je vous corrige ni plus ni moins qu'un marmouset!

— Perruquier de malheur, prends garde à toi!

— Voleur d'intendant, je t'arracherai le toupet!

— Commence!

— Viens-y donc!

— Tu as quatre mille livres à moi : je romps le contrat, je te mets sur la paille.

— Ça m'est bien égal. J'en ai assez de toi, vieux gredin !

— Tu me rendras mon argent, et ta boutique, dont tu es si fier, sera fermée.

— Ce n'est pas sûr !... dit Frestignac.

Une voix répéta :

— Ce n'est pas sûr.

Grugnot et Frestignac se retournèrent : ils virent que la porte avait été ouverte et que la boutique était en partie pleine des cultivateurs et jardiniers qui, en revenant du banquet et passant par là, avaient entendu la querelle. Frestignac battit des mains en riant, tandis que Grugnot, comprenant tout de suite le désavantage de sa position, était atterré.

Celui qui avait répété les paroles de Frestignac, c'était Jérôme Lhardy.

Il ajouta, sans s'inquiéter du trouble de l'intendant :

— Nous sommes arrivés à temps pour comprendre la cause de votre querelle. Ça ne vous fait pas honneur, maître Grugnot. Vous accusiez les faibles, les gens de bien, et ce garçon-là les défendait. Tout le mérite est à lui. Quant à vous, maître Grugnot, c'est pas pour dire, mais vous êtes un fier gredin !

— Mon cher Jérôme... balbutia Grugnot.

— Silence, vieux grippe-sous ! Non content d'avoir repoussé votre nièce lorsqu'elle avait faim, lorsqu'elle avait soif, vous venez aujourd'hui dire des sottises sur elle ! vous invectivez aussi ce pauvre vieux qui n'a d'autre défaut que d'être trop bon !... Ah ! si Monseigneur savait la chose !...

— C'est cela, dit l'intendant avec une fureur concentrée, vous voulez me dénoncer !

— Nous?... Ah ça ! pas de gros mots... Nous voulons seulement mettre ce digne garçon à l'abri de vos pattes. En nous cotisant, il y aurait bien du malheur, si nous ne réunissions pas vos quatre mille livres. Venez demain chez moi, vous les y trouverez. N'est-ce pas, compères ?

— Oûi ! oui ! crièrent tous les assistants.

— Là-dessus, filez, vieux coquin ! Le contrat est rompu, vous serez remboursé demain... Ce garçon reste *chez lui*.

— Oh ! mes bons messieurs, dit Frestignac avec émotion en riant et pleurant à la fois, comment vous témoigner ma reconnaissance ?

— En gardant le secret sur ce que nous faisons, répondit Jérôme, et en continuant de te conduire honnêtement.

— Soyez tranquilles, dit Frestignac ; j'ai mon modèle que j'appelle Jeanne-Catherine. Au plaisir de ne plus vous voir, m'sieu Grugnot.

Les rangs s'ouvrirent ; l'intendant fit un geste de désespoir et s'élança dans la rue en homme qui,

courbé sous le poids de l'opprobre universel, ne sait pas où il va.

XVIII

LA MORT DU MÉCHANT

A la tiédeur d'une belle journée toute pleine de soleil et de brises caressantes a succédé la fraîcheur aigre d'une soirée semblable à celles de la fin de l'automne. Ce souffle léger, qui le matin allait frôlant la prairie et faisant trembloter la feuille du peuplier et la pointe de l'herbe, est devenu tout à coup une sorte d'aquilon impétueux, qui gronde et menace comme s'il amenait des obstacles pour les renverser sur son passage. Des nuées, d'un gris d'ardoise, se pressent et s'escaladent mutuellement avec des formes bizarres, qui se décomposent à tout moment ; parfois ce rideau sombre se déchire et laisse apercevoir la lune pâle, lampe presque éteinte ; puis le rideau noir se referme, l'astre disparaît, la terre rentre dans le deuil morne de ténèbres qui paraissent devoir ne jamais finir.

Dans ce paysage attristé par la tourmente, vous ne serez pas tenté de placer des êtres doux et poétiques ; vous n'évoquerez pas l'idylle côtoyant les

charmilles, qui ne sont plus que des murailles sinistres, et s'asseyant au pied de ces arbres que tord la rafale. Mais, au contraire, imaginez une figure troublée, pâle, hâve, furtive, qui tantôt se traîne par les sentiers étroits et tortueux, tantôt bondit par-dessus les fossés, tantôt franchit les escarpements, tantôt descend dans les fondrières, un être tourmenté que vous diriez lancé comme une flèche à travers l'espace.

Voyez-le, suivez-le, cet homme qui peuple à lui seul votre paysage automnal ; cet homme qui épouse l'ouragan avec ses gestes désespérés, ses traits contractés, ses yeux dilatés affreusement et ses cheveux épars. J'ai dit qu'il remplit la scène : oui, mais il y porte son caractère fatal. Sur son passage toute chose se lamente, les arbres poussent des gémissements, les feuilles se tordent sur la branche et les fleurs se hâtent de fermer leur calice.

Où s'arrêtera le malheureux que sa conscience pousse sans relâche ? — Il l'ignore. Que va-t-il faire ? — Il ne le sait pas davantage. Il va parce qu'il ne peut ni s'arrêter dans la route qui se déroule incessamment, ni surtout écouter un seul instant la voix intérieure qui lui articule sa condamnation, toujours avec la même formule implacable, car elle ne varie pas.

Et loin de se resserrer pour l'étouffer, les arbres, les murs, les haies, tout semble s'écarter de lui avec un instinct d'horreur.

C'est le méchant !

C'est l'être qui va tout seul et qui comptera un jour avec la réprobation universelle amassée lentement contre lui.

Ce jour-là, on ne le prévoit jamais : il éclate tout à coup. Et savez-vous ce qui se produit alors pour le méchant ? C'est le phénomène que l'Apocalypse promet pour la fin des temps. D'une part, les cieux sont déchirés par les éclats de la foudre qui les sillonne en traits de pourpre ; de l'autre, la terre bouleversée tremble jusque dans le fond de ses entrailles, s'entr'ouvre et vomit tous les feux, toutes les laves de ses volcans cachés. Où poser le pied ? où abriter sa tête ? L'abîme est en haut aussi bien qu'en bas ; en haut, il est suspendu ; en bas, il est béant.

On peut durant longues années tenir bon contre l'opinion, la braver en face, ne consulter que ses propres désirs, ses propres intérêts, et ne pas s'inquiéter de cette pudeur publique qui devrait sinon diriger toujours nos actions, du moins nous inspirer des réflexions salutaires. Cependant on n'a jamais assez de force pour rester perpétuellement seul avec une mauvaise conscience. Les Thébaidès ne conviennent qu'aux saints.

Grugnot a commencé par courir, le visage sombre, le front incliné et menaçant, comme le taureau qui traverse l'arène en faisant voler la poussière. Il s'arrête ensuite pour respirer un peu et lâcher

quelques imprécations. Son chemin, il ne le regarde pas : peu lui importe ; il reviendra bien assez tôt pour recevoir les reproches de son maître qui aime tant ses ennemis à lui, et, qui sait ? peut-être pour s'entendre donner son congé définitif.

Chassé ! être chassé ! et pourquoi ? parce qu'un stupide maître d'école, une petite fille, un perruquier de village, ont entrepris de le perdre dans l'opinion du comte et y ont réussi !... Après un pareil affront l'on ne saurait plus vivre !

L'intendant n'en était plus à se demander si la partie était égale, s'il pouvait désormais soutenir la lutte contre tous. Le moment où le méchant comprend qu'il est plus faible avec sa rage que tout le monde avec le calme et le dédain, ce moment-là était venu pour Grugnot.

Et quand cet homme eut, tête baissée, couru droit devant lui, il sentit que le vertige qui l'emportait et faisait son énergie suprême venait de lui manquer en se dissipant ; il frissonna, comme s'il avait éprouvé le froid de l'aile noire de la réalité ; il s'arrêta, comme si un gouffre s'était ouvert sous ses pas. Il avait d'abord dévoré l'espace : maintenant, il en avait peur.

Un tertre s'offrit à lui ; Grugnot se laissa aller à terre et glissa plutôt qu'il ne s'assit sur l'herbe. Il était essoufflé et tenait la tête raide ; ses yeux n'osaient se détourner et regardaient fixement devant eux sans rien voir.

Alors l'homme qui avait couru en fou voulut penser et se recueillir. Il ne vint dans son cerveau bouillonnant que des idées confuses, incohérentes, qui se heurtaient sans relâche et se succédaient rapidement sans s'être appelées. Cependant il y en avait deux qui dominaient toutes les autres : c'était le sentiment du mépris général — et par suite la certitude d'être montré au doigt, repoussé partout et pourchassé; l'autre idée, c'était un vague ennui de la vie. Grugnot s'interrogeait assez clairement à cet égard pour se répondre à lui-même que, lorsqu'on n'a autour de soi aucune affection, aucun lien, il y a des circonstances où il n'est pas désagréable de s'affranchir de l'existence...

Pas d'affection, misérable! eût pu lui répondre sa conscience. Eh! ne pouvais-tu lier à ton sort cette guirlande de fleurs qui s'appelait Jeanne-Catherine? Ne pouvais-tu, comme le bon Grandin, vivifier ton automne par le voisinage de ce charmant printemps? Que t'en eût-il donc tant coûté d'être affectueux, de te laisser aimer, si tu ne voulais pas aimer toi-même? Oh! que ce morceau de pain eût fructifié pour toi!... Non, tu as préféré garder ton pain et fermer ton cœur à toute émotion pure. A présent, ce pain est devenu la pierre qui t'écrase; à présent ce n'est pas de l'émotion qui pénètre dans ton cœur : c'est de l'horreur et de l'épouvante.

Il restait assis, et il avait commencé à pouvoir enfin remuer sa tête. Ce mouvement, qui lui était

personnel, se communiqua pour lui aux objets extérieurs et leur prêta une espèce de vie... Un énorme châtaignier qui, en face et tout près de Grugnot, étendait ses rameaux gigantesques couverts de feuilles abondantes, sembla se pencher vers l'intendant et lui présenter l'extrémité d'une de ses branches. Malgré lui, Grugnot se mit à contempler cette branche qui répondait en quelque sorte à son regard et se mouvait vers le sol par une inclination lente et prolongée.

La branche et l'homme se parlèrent un langage muet, un langage d'attraction ; l'homme jeta une sorte de cri rauque et la branche s'abaissa plus que jamais. L'homme fit un bond et se trouva debout sans s'être aidé de ses mains... Il passa entre ses lèvres de ces mots désordonnés qui ne traduisent plus la pensée, mais la violence et l'égarement : « Pourquoi pas?... C'est commode ici... Bah ! ce sera bien vite fait... J'en ai assez de la vie... »

Et pas un remords, pas un souvenir de Dieu qui l'arrête, pas un de ces retours puissants et terribles qui font qu'on se cramponne à l'existence par la crainte de ce qu'il y a au delà des portes du tombeau !

Cet homme n'a vécu qu'en être matériel, pour des satisfactions suffisantes au plus quand l'harmonie des événements n'est point dérangée, mais qui n'offrent pas de ressources pour combattre un désordre et surtout pour faire face au désespoir,

Ainsi, ni la force qui était en lui, ni les beautés de ce monde qu'il n'a pas senties, il est vrai, ni les jouissances de l'or, — les seules qui jamais aient fait battre son cœur, — rien ne le retient. Il s'ennuie, il est sombre, il est dégoûté de tout, — de lui-même comme des autres.

Et puis, cette branche se tord vers lui et l'appelle; il la saisit de ses mains crispées, il la tâte, il s'assure de sa solidité, il l'abaisse avec effort, car elle est dure et peu flexible. « Tant mieux, pense-t-il, elle ne cassera point. Ah! que dira-t-on demain?... Ah! ah! ils verront qu'on n'avait pas peur d'eux. Et si Frestignac s'imagine que l'argent prêté par moi lui a porté bonheur, il se trompe bien!... Puisse le feu se mettre à sa boutique! puisse-t-il, ce maudit perruquier, être brûlé vif!... Et cette petite mijaurée, et ce vieil oison de maître d'école qui fait la leçon même aux hommes!... Malheur sur tous! malheur! malheur! »

Les mains fiévreuses attachent un mouchoir à la branche. Le mouchoir est long, et Grugnot y pratique un nœud coulant. Mais la branche est maintenant trop haute. Grugnot la baisse fortement, passe son cou dans le nœud, puis laisse aller ses mains...

La branche se relève brusquement et emporte en l'air le poids qui s'est confié à sa vigueur. L'homme est suspendu; ses jambes s'agitent, sa respiration est coupée, ses mains se tordent, ses

yeux s'injectent de sang ; il se débat, il veut se dégager... Bientôt avec le souffle la vie se détache de lui ; plus de mouvement convulsif, plus de contraction ; rien qu'une masse inerte là où tout à l'heure il y avait un homme.

Il est vrai que cet homme était un méchant qui s'est fait justice lui-même.

Le rideau de nuages noirs ne s'écarte plus, il s'épaissit, au contraire. La lune reste cachée jusqu'au matin. Le vent siffle plus tristement, et dans les fermes environnantes les chiens hurlent, comme s'ils devinaient le crime volontaire qui a été commis sous le châtaignier du chemin creux.

XIX

LE POINT D'HONNEUR

Le hasard — de quelque nom qu'on veuille l'appeler, et quel que soit réellement son jeu dans les choses humaines — produit parfois d'étranges rencontres ; et c'est ce qu'on cherchait le moins qui l'amène souvent, à un moment inattendu.

Le lendemain même des événements que nous venons de retracer, un jeune homme alerte, dégagé,

marchant d'un bon pas et accompagnant sa course d'une ariette interminable dont les accents méridionaux retentissaient sous le climat de l'ancienne Brie, de façon à étonner tout ce qui pouvait l'entendre, cheminait par le pays en faisant sa tournée accoutumée.

On a nommé Frestignac. Il avait, comme on sait, chaque matin à accomplir un circuit considérable, et ce n'était pas la fonction la moins importante de sa profession. La barbe à faire à domicile, moyennant un prix mensuel, exigeait toute sa diligence. Chacun voulait être servi de bonne heure. Les mentons campagnards sont impatients ; à peine le coq a-t-il chanté qu'on se lève et qu'on s'écrie en bâillant encore : « Ce diable de Frestignac n'arrive pas !... »

D'un menton à l'autre, il y a plus d'une fois une demi-lieue de distance. Que de zigzags pour aller trouver la pratique ! et combien il faut au perruquier de constance pour avoir toujours un visage riant et défiler son chapelet d'historiettes tout en faisant manœuvrer le rasoir et se gardant bien d'écorcher son monde !

Or, ce matin-là, les mentons durent se résigner à rester incultes, et Dieu sait quel mécontentement régna parmi tant de gens dérangés dans leurs habitudes d'oisiveté. « Maudit Frestignac ! Gascon de malheur !... — Julienne, allez donc voir !... — Brigitte, courez donc !... — Il lui sera arrivé quel-

que chose... Lui qui n'a jamais manqué au poste, il faut qu'il soit mort pour n'être pas venu !... » Et autres commentaires accompagnés d'une sourdine de colère et d'imprécations. Rien n'est moins tolérant qu'un homme qui s'impatiente de n'être point rasé.

Comment Frestignac, si ponctuel d'ordinaire, avait-il pu faire défaut à ses clients ?

C'est que le gentil Gascon était, dès l'aube, arrivé au chemin creux, et que, comme il marchait toujours le nez au vent, il avait aperçu le hideux fardeau de la branche de châtaignier.

Il s'arrêta brusquement sans avoir la force de crier ; ses cheveux se hérissèrent d'horreur, ses mains laissèrent échapper la trousse, ses jambes fléchirent, une sorte de vertige le prit. Mais par bonheur il put enfin jeter un cri d'alarme qui réveilla des bergers couchés avec leur sayon de peau dans une hutte peu éloignée, au milieu d'un vaste pacage. Les bergers accoururent et trouvèrent Frestignac en proie à un tremblement nerveux. A leurs questions, il répondit en montrant le corps de Grugnot.

Ces hommes restèrent consternés ; jamais depuis qu'ils existaient ils n'avaient entendu parler d'un suicide. Dans ce pays, et dans ce temps-là, on croyait fermement en Dieu. Il n'y avait qu'un égoïste concentré dans son foyer de passions malsaines et dénué de toute foi qui eût pu avoir le lâche courage d'attenter à ses jours.

D'où vient que ce brave Frestignac poussa un sanglot et s'enfuit en levant les mains au ciel ? C'est qu'il s'adressait des reproches et s'attribuait en partie la mort de l'intendant.

« Ah ! se disait-il, si je ne lui avais pas fait entendre de dures vérités, si j'avais été plus patient, il n'eût peut-être pas pris le chagrin qui l'a poussé à se tuer. Je suis bien coupable... Oui, oui, bien coupable ! »

Il se répétait cela sans cesse ; et quand il rentra à Provins, il était dans un état de désordre et de prostration qui frappa d'étonnement tous les gens de la petite ville. Aussitôt les voisins d'accourir.

La boutique, où Frestignac s'était jeté sur une chaise, se remplit d'avidés amateurs de la nouvelle. Ceux-ci sortaient pour aller la répandre avec des commentaires de leur façon : d'autres entraient, et les flots de curieux se succédaient en se pressant à à qui mieux mieux. Jusqu'à une vieille aveugle, qui s'était traînée là sur un bâton et disait, en branlant sa tête couverte d'un vaste bonnet :

— Est-ce possible, m'sieu Frestignac, que l'intendant se soit fait ce mauvais coup ?... Tous les voisins viennent de me raconter la chose ; il m'a bien fallu me décider à y croire.

— Et vous avez eu raison, mame Froment ; je puis vous l'attester, foi de Frestignac ! Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que c'est moi qui l'ai vu le premier, moi qu'il avait quitté hier avec tant de

rage. Ah ! ça m'afflige que nous nous soyons disputés ainsi, maintenant qu'il est mort... Je ne me consolerais jamais de cet événement.

— Laissez donc, mon enfant, reprit la vieille qui avait l'autorité de son âge et de son infirmité. Laissez donc !... Est-ce qu'il y a de votre faute là-dedans ? J'ai connu m'sieu Grugnot dans le temps où j'y voyais clair et où feu mon pauvre homme allait vendre sa viande au château. L'intendant n'était pas bon pour sûr, et il nous a fait bien des peines.

— Oui, mère Froment, mais à présent qu'il s'est pendu il faut lui pardonner. Il a trop de comptes à rendre là-haut.

Ces dernières paroles produisirent un effet puissant sur la foule, et comme, après tout, on ne pouvait passer la journée entière dans la boutique du Gascon, chacun finit par s'éloigner ; si bien que Frestignac resta seul.

Il voulut travailler à la perruque neuve de monsieur le sénéchal, mais ses mains continuaient de trembler, et le voile qui avait couvert ses yeux ne s'était pas dissipé. Incapable de poursuivre une besogne qui demandait du soin et de l'application, il alla se blottir dans la pénombre de son arrière-boutique et s'y abandonna à ses réflexions. Ses réflexions lui ouvrirent tout un monde de faits : l'avenir, ce nuage de l'imagination des hommes, prit une forme, se condensa et lui apparut.

Frestignac avait pensé à Jeanne-Catherine, à l'image charmante, qui jusqu'alors l'avait soutenu.

« A l'heure qu'il est, se dit-il, les choses sont entièrement changées... »

Cette simple vérité suffit pour que le pauvre garçon s'appuyât sur le dossier de sa chaise en versant des larmes abondantes.

Et quel était-il donc, ce changement? Suivons le cours des idées de Frestignac. Interprétons ces idées, qui parlent si haut sans paroles et se succèdent dans un cours rapide et impétueux :

« Du premier jour où je l'ai vue, j'avais senti que je voulais vivre pour elle, me consacrer à elle. Elle était pauvre, j'étais pauvre aussi : mais sa pauvreté avait fait ma force en me donnant du courage et de l'ardeur. Je me disais qu'il y avait quelque chose de louable à me vouer à l'orpheline presque abandonnée ; car pour elle c'était presque être seule qu'être avec un vieillard qui a plus besoin de ses soins qu'il ne pouvait lui prêter d'appui et de protection.

« D'ailleurs, cette branche faible qui l'avait soutenue lui manquerait au premier moment, tandis que moi je suis jeune comme elle, je suis robuste et j'ai un état. Cependant je ne disais rien ; je la laissais toute au vieillard, car enlever à son père adoptif une parcelle de son cœur c'eût été une mauvaise action. J'attendais qu'il lui fallût un ami, un ami sincère. Et alors cet ami fût accouru en s'écriant :

« Me voici ! me voici, petit ange qui as vécu pour un autre ! me voici, moi qui veux vivre pour toi ! »

« Et j'eusse été si heureux, si fier de lui offrir mes modestes économies, de lui présenter cette main qui aurait travaillé pour elle !... Tout est fini ; Jeanne-Catherine hérite ! Jeanne-Catherine est riche ! Je ne puis plus parler. J'aurais l'air d'avoir visé à son argent. Il y en aurait plus d'un qui le dirait. Oh ! j'en rougis de honte... Non, Frestignac, mon garçon, il ne sera pas dit que tu auras caché ton amour pour le montrer au jour où Jeanne-Catherine devient une héritière !... »

De nouvelles larmes coulèrent des yeux du jeune homme. Mais une autre pensée, plus forte et plus amère, fit bondir Frestignac, qui se mit à parcourir sa boutique à grands pas et les bras croisés :

« Oui, mais elle sera recherchée par les fils des plus riches cultivateurs. Ce ne sera pas long. Sitôt qu'elle aura atteint l'âge de se marier, tous se mettront sur les rangs. Et je verrais cela !... Oh ! voir ce spectacle ça me serait impossible ! — Impossible ! répéta-t-il sourdement.

« Impossible ! dit-il une troisième fois en secouant convulsivement une tête à perruque. Il faut prendre un parti. Je suis fâché que Lhardy et les autres m'aient offert cet argent. Mais le remède est facile. Je fermerai la boutique ; et avec mes rasoirs, mes brosses, mes peignes et ma houppe, je recommencerai mon tour de France... »

Cette résolution parut l'avoir calmé, quelque désespérée qu'elle fût. Il s'y attacha avec énergie comme à son unique moyen de salut. Et il semblait par avance savourer l'absence sans se dire — car il ne l'avait pas appris dans l'immortelle fable de La Fontaine — que « l'absence est le plus grand des maux. »

Les partis violents sont faciles à prendre : mais est-il aisé de les soutenir quand l'effervescence de la tête s'est calmée, quand le sang-froid est revenu montrer toute la profondeur du vide, toute la tristesse de l'isolement ? On dit : « Je m'en irai ! » et l'on s'enfuit. Mais lorsqu'on est parti, l'on voudrait tout de suite revenir, et l'on n'ose plus, — ou bien, ce n'est plus possible.

Quel est l'homme qui ne s'est pas jeté témérairement dans des voies nouvelles, laissant derrière lui ce qu'il avait aimé, et espérant assez comprimer son cœur, soit pour n'aimer plus, soit pour aimer moins ?

L'absence accroit l'affection, elle efface les défauts, elle adoucit les teintes. Et alors, si l'on se retourne vers le passé, l'on aperçoit dans une teinte vaporeuse une image devenue idéale, qu'on appelle de tous ses vœux, de tous ses cris, et qui, froide statue, ne répond pas.

XX

LE MAUVAIS OR

Une partie de la journée s'était écoulée, pour Frestignac, dans une espèce d'absorption morale qui lui enlevait toutes ses pensées, hors la pensée du départ. Plus il y songeait, plus ce dessein lui paraissait noble et nécessaire. Il voulait plutôt se fuir lui-même que fuir Jeanne-Catherine. Surtout il se promettait bien de ne jamais révéler le secret qui s'était amassé dans son cœur. Autrefois il se fût dit : « Il est trop tôt ! » Maintenant il se disait : « Il est trop tard ! »

Trop tard !... Et le pauvre Frestignac se cognait la tête ou se la saisissait des deux mains, et dans cette attitude il ne voyait ni n'entendait plus. Il n'y eut donc rien de surprenant à ce qu'il n'aperçût pas Jérôme Lhardy, qui, d'abord, avait regardé à travers la vitrine, puis, ayant inutilement frappé aux carreaux, s'était déterminé à entrer dans la boutique.

— Holà ! fit d'une voix de tonnerre l'ex-roi des Rosiers, tu me parais en train d'avalier le plancher. Corbleu ! l'ami, comme tu considère tes pieds !

Frestignac avait tressailli d'abord. Il leva la tête et dit d'un accent plein de découragement :

— Entrez, maître Lhardy ; vous êtes le bien-venu.

— Je l'espère bien ! s'écria ce dernier. Pour entrer je n'ai pas attendu ta permission ; et je l'eusse attendu longtemps, car tu n'étais plus de ce monde ; vrai, je me demandais si tu n'avais pas suivi ton associé.

Le perruquier frissonna.

— N'en parlez pas ! n'en parlez pas !

— Bon ! bon ! il s'est fait justice, après tout, et ça a épargné aux baillis, aux juges, à la maréchaussée, le soin de s'occuper de ce voleur.

— Tenez, Jérôme, je ne suis ni plus sensible ni plus délicat qu'un autre, mais je n'aime pas à entendre rire de la mort, même de celle d'un mauvais homme. Et puis, je n'ai pas été étranger à cette résolution... Peut-être Grugnot avait-il pris du chagrin de notre querelle.

— Tant pis, jarnigué ! Tu es bon enfant de te faire de la bile. Ah ça ! depuis ce matin je cours à ton intention, et v'là les fonds que les compères avaient promis. Il ne manque pas un sou à la somme.

Ce disant, Lhardy écarta son manteau rond et exhiba une lourde sacoche toute rembourrée de beaux écus de six livres. D'une main, il la suspendit en l'air ; de l'autre, il frappa sur le ventre du

sac, qui rendit ce son métallique si cher à toute oreille humaine. En même temps son sourire confiant et son œil clignotant guettaient la satisfaction sur le visage de Frestignac. Mais, contre l'attente du visiteur, Frestignac resta froid et triste.

— Je vous remercie bien, murmura-t-il ; c'est généreux, ce que vous avez fait là, et je m'en souviendrai toute ma vie.

— Après ?... Pas besoin de façons ; v'là la somme, il n'est plus rien dû à la succession Grugnot. Je sais bien que l'héritière ne t'aurait pas tourmenté pour lui restituer les fonds, mais c'est égal, mon garçon, c'est égal : il vaut mieux, vois-tu, que tu sois chez toi sans rien devoir à personne, pas plus à la nièce qu'à l'oncle ; il vaut mieux que tu sois ton maître, que tu tailles, que tu rognés comme tu l'entendras. Et puis je te le dis, si autrefois c'était dur pour toi d'être l'obligé de l'intendant, ça ne le serait peut-être pas moins de dépendre d'une *jeunesse*.

Leregard de Frestignacs s'éclaira d'un feusombre.

— Vous avez raison, dit vivement le perruquier, et aussi vous me donnez raison dans ce que je veux faire. Non, un homme de cœur ne saurait attendre d'une femme son aisance et ses moyens de travail. Pour m'acquitter, je n'ai pas besoin de votre argent : je retrouverai dans ce qui est ici et dans la vente de la clientèle ce que Grugnot m'avait prêté.

— Comment?... balbutia Jérôme stupéfait.

— C'est clair : je vais tout vendre au plus tôt, et je partirai.

— Toi partir?... Ah ça ! tu deviens fou !... Tu veux donc te tuer aussi à ta manière ?

— Je veux...

Frestignac ne put achever. L'émotion lui coupa la voix. Il se promena à grands pas ; puis, s'arrêtant soudain, il reprit avec force :

— Je veux être un homme de cœur.

— Tu l'es, morbleu ! Qui est-ce qui en doute ?

— On en douterait, si j'agissais autrement. Pour bien des raisons il faut que je parte, que je gagne de l'espace, que je rentre dans la vie grandiose du voyageur. Par ainsi, m'sieu Lhardy, ne m'interrogez pas et laissez-moi seulement vous remercier encore en vous disant que vos bienfaits, qui m'auraient été utiles, si l'intendant ne s'était pas accroché au châtaignier, me seraient pénibles aujourd'hui. La jeune fille hérite, c'est bon : c'est envers elle que je m'acquitterai, mais je dois m'acquitter.

— Imbécile ! dit Jérôme avec humeur, tu n'as qu'à prendre ce sac, et tu t'acquitteras tout de suite.

— C'est impossible. Je ne tiens pas à rester dans le pays.

— Ah ! v'là ben ces Gascons ! s'écria le cultivateur avec une véhémence qui s'irritait des obstacles.

Jamais vous ne les contentez : il faut qu'ils courent le monde comme des chiens sans maître !... Au diable, puisque tu refuses ton bonheur !

Là-dessus, il partit en secouant la tête et allongeant les jambes. Frestignac se sentit affligé d'avoir pu involontairement répondre au bienfait par l'offense. Il sortit, donna un tour de clef à la porte de sa boutique et rejoignit Jérôme Lhardy à une distance de deux cents pas. Ce dernier se retourna en l'entendant courir.

— Que me veux-tu encore ? demanda-t-il avec un reste de courroux.

— J'ai besoin de vous supplier d'une chose.

— Laquelle ?... Parle vite, je suis pressé. Depuis ce matin je trotte pour toi comme une bête.

— Pardon... Si vous retournez à Ligny, permettez-moi de vous y accompagner.

— Non, dit brusquement Jérôme, ça ne m'est pas agréable, car je t'en veux.

— Ah ! m'sieu Lhardy, si vous connaissiez mes motifs, vous ne m'en voudriez pas, mais au contraire vous m'estimeriez.

Jérôme s'arrêta en le considérant des pieds à la tête :

— C'est étonnant, dit-il ensuite, ce garçon-là fait de moi tout ce qu'il lui plaît. Viens donc. Mais quel est réellement ton but ?

— C'est bien simple : je vais chez m'sieu Grandin.

— Ah ! ah !... Tu désires t'arranger avec la petite héritière, ou plutôt avec son tuteur naturel, l'ancien maître d'école. Eh ! bien, tu as raison, un bon arrangement vaut mieux que la violence et le chagrin. Tu vas trouver sans doute le père Grandin bien fier...

— Vous croyez?... Ça m'étonnerait de sa part, il n'a pas l'habitude de l'orgueil.

— Dame ! il n'avait pas non plus l'habitude d'être roi des Rosiers. C'est une fameuse dignité que celle-là. J'en sais quelque chose, ajouta Lhardy en étouffant un soupir. Il est dommage qu'on ne puisse la conserver qu'un an.

— Chacun son tour, dit Frestignac avec un sourire qu'il se reprocha aussitôt, en face de sa propre peine. Vous serez encore roi des Rosiers, m'sieu Lhardy, vous le serez plus d'une fois, et sa nomination aura fait plaisir au pauvre vieux sans vous faire du tort à vous.

Après cet échange de paroles, ils continuèrent leur route sans poursuivre une conversation en règle. Chacun d'eux avait sa préoccupation. Lhardy évoquait le temps où le manteau brodé couvrait ses épaules, où le chapeau fleuri couronnait sa tête, où surtout lui — le roi d'un an — il jugeait souverainement les différents entre les gens du métier.

Quant à Frestignac, on sait ce qu'il pensait, et plus il approchait de l'ancienne maison d'école, plus le cœur lui battait. Mais que devint-il, grand

Dieu ! lorsqu'il aperçut à la fenêtre du rez-de-chaussée la jolie tête de Jeanne-Catherine, et remarqua que Jeanne-Catherine l'avait vu et lui adressait de la main un signe amical, puis qu'elle disparaissait, sans doute pour aller prévenir le vieillard.

— Adieu, au revoir ! avait dit Jérôme, poursuivant sa route jusqu'à l'extrémité du village.

— Bonjour, Frestignac ! s'étaient écriées déjà plusieurs voix.

Mais le perruquier ne voyait rien que cette fenêtre où le fin visage lui était apparu. La porte s'ouvrit cependant, et Jeanne-Catherine se montra sur le seuil. Elle avait une robe grise, et par-dessus son bonnet une bande de crêpe noir serrée aux tempes.

Ce costume grave contrastait avec ses formes jeunes, délicates et gracieuses. Frestignac demeura ébloui dans la contemplation de la charmante orpheline. Il oubliait de saluer, de s'avancer : c'était un automate pensant.

Il fallut que Jeanne-Catherine lui dit bien doucement :

— Bonjour, monsieur Frestignac. Est-ce que vous venez tout exprès pour nous voir ?

Cette question le rendit à lui-même. Il inclina la tête en répondant :

— Sûrement oui, je viens pour vous voir.

— Alors veuillez entrer. Mon père vous attend ; je l'ai prévenu.

— Déjà !

— Vous savez bien que je vous avais aperçu.

Le jeune homme suivit Jeanne-Catherine, qui l'introduisit dans la salle à manger d'autrefois. Il resta stupéfait : cette petite pièce avait été, la veille, décorée de bouquets et de guirlandes par les habitants du village, en l'honneur du roi des Rosiers. Grandin, assis commodément dans son grand fauteuil, posa un livre qu'il était en train de lire, détacha ses lunettes de dessus son nez et tendit sa main au beau perruquier.

— Ah ! te voilà, dit-il ; je suis satisfait de te voir, mon cher garçon. Aussi bien ai-je à te remercier, car, si je ne me trompe, je crois fort que je te dois mon titre de roi des Rosiers. Tu auras pris bien des peines pour me faire nommer.

— M'sieu Grandin, vous ne me devez rien du tout. Si l'on vous a nommé, c'est que vous le méritiez.

Grandin hocha la tête en souriant avec une certaine amertume.

— Vraiment?... dit-il.

— Oui, dit chaudement Jeanne-Catherine, vous le méritiez, mon bon père.

Et elle l'embrassa.

Frestignac envia les soixante-dix ans du vieillard.

— Je le méritais, c'est cela. Ah ! mes chers enfants, quand on a vécu autant que moi, l'on est armé par l'expérience contre les illusions de l'amour-propre, et l'on sait que les faveurs de ce monde n'ont rien de commun avec la justice. Dans tout ce qui se donne, il entre des considérations que vous ne pouvez connaître, et que souvent les gens ne s'avouent pas à eux-mêmes. Il arrive parfois qu'on vous protège en raison du service que vous pouvez rendre à votre tour. Ce dont je suis persuadé, c'est qu'on a voulu honorer mes cheveux blancs, c'est qu'on a voulu offrir un joujou à un vieil enfant.

— Ah ! m'sieu Grandin !...

— Ne m'interromps pas, mon garçon ; j'ai trop de peine ensuite à reprendre le fil de mes idées. Je disais donc qu'on a voulu m'être agréable à moi qui m'en vais de la vie.

— Ah ! mon père !...

— Ne m'interromps donc pas, toi non plus !... En m'obligeant, on a eu surtout l'idée de faire plaisir à M. le comte de Marville, car on n'ignorait pas que M. le comte a été un peu mon élève, qu'il a la bonté de m'aimer, de s'intéresser à moi. En me nommant, c'est lui qu'on nommait. Je ne t'en suis pas moins obligé d'avoir tant trotté pour moi.

— Oui, dit Jeanne-Catherine tout en apportant des gobelets et une bouteille de vin, nous vous en sommes obligés.

Il y avait sur sa physionomie un mélange de candeur enfantine et de finesse gracieuse qui frappa singulièrement Frestignac. Le Gascon perdit son aplomb habituel, et, lorsqu'il tendit son gobelet, sa main tremblait. Cette circonstance n'échappa point à l'attention de la jeune fille.

— Mon Dieu ! dit-elle avec commisération, seriez-vous malade, monsieur Frestignac ? Vous êtes tout agité.

— Je n'ai rien... je n'ai rien... Si fait, j'ai quelque chose. L'événement de la nuit dernière m'a fièrement troublé.

— Il ne saurait t'avoir affligé plus que nous, dit le vieillard en joignant les mains et levant les yeux au ciel. Si l'on m'eût prédit que ce malheureux homme tiendrait assez peu à la vie pour s'abandonner ainsi à un accès de désespoir sauvage, jamais je n'eusse voulu le croire. Il n'aimait que l'argent ; et puisqu'il en avait, que lui importait le reste ? L'estime, la considération publique, ne lui étaient pas nécessaires. Depuis ce matin, cette nouvelle m'a pesé, accablé. Je n'en dormirai pas de longtemps. Il me semble voir celui qui n'est plus...

— Ah ! si vous l'aviez vu comme moi ! interrompit Frestignac.

— C'est une grande leçon pour les êtres égoïstes, reprit Grandin. Cet homme avait toujours été dur pour autrui, il a fini par l'être pour lui-même. Et à

présent, que lui reste-t-il du bien qu'il avait si soigneusement amassé? Sa vieillesse devait en jouir : il a supprimé sa vieillesse.

— Mon père, murmura la jeune fille, écarter ces idées qui vous font mal. Parlons plutôt de vous, de cette belle dignité de roi des Rosiers.

Le silence seul répondit à Jeanne-Catherine. Chacun des deux interlocuteurs était livré à sa pensée absorbante. Jeanne-Catherine se leva, alla chercher son rouet et se mit un peu à l'écart. Frestignac se sentait mal à l'aise; involontairement il dirigeait parfois un regard sur la jolie fileuse, mais il détournait vite ses yeux, de peur d'être surpris et aussi de peur de se laisser aller à une dangereuse contemplation.

« Je ne dois plus la voir, se disait-il : il faut donc commencer dès à présent mon apprentissage de prudence. »

Et malgré lui il regardait Jeanne-Catherine, qui tantôt était très-grave sous son bonnet de deuil, tantôt souriait amicalement au jeune homme.

Cependant le moment était venu de s'expliquer. Frestignac absorba coup sur coup trois gobelets, toussa, s'érailla la gorge et dit enfin, mais en fixant ses yeux sur le vieillard :

— Il y en a d'*aucuns* qui prétendent que mam'zelle Jeanne-Catherine est l'héritière unique de son oncle.

Jeanne-Catherine frémit et laissa le fil s'échapper de ses doigts.

— Pardon ! ajouta précipitamment le perruquier ; je dis cela, ce n'est pas par curiosité : je n'y ai d'autre intérêt que l'amitié.

— Et nous l'acceptons ainsi, répondit l'ex-maître d'école. Pourtant, mon garçon, tu as touché une corde qui m'est pénible. Oui, ma fillette devient de droit et de fait l'héritière de cet homme, mais, je le répète, cela m'est pénible. D'abord, nous nous trouvions bien de notre médiocrité ; nous avions appris ensemble à nous passer de beaucoup de choses et à les juger inutiles, parce que nous ne les avions pas ; ensuite, je n'aime pas que l'argent de cet oncle injuste entre dans notre pauvre maison. Il me semble qu'il n'y apportera pas le bonheur, il me semble qu'il nous brûlera les doigts. On dit que le bien mal acquis ne profite jamais. Evidemment ce bien n'a pas été acquis par des voies légitimes, et il est cruel de recevoir la fortune de mains qui ont été souillées.

— Sans doute, sans doute... dit Frestignac. Je pense comme vous, m'sieu Grandin. Cependant...

— Ah ! ah ! si tu ressembles à tous les autres, tais-toi ! s'écria le vieillard en fronçant le sourcil. Je t'estimais tant !...

— Oh ! m'sieu Grandin, je crois que vous pouvez m'estimer encore. J'ai été de ceux qui ont bien des fois songé à votre chère orpheline ; bien des fois je

me suis dit que, si vous veniez à lui manquer, elle se trouverait seule et sans appui ; et, faut-il l'avouer ? je me flattais de l'idée que peut-être alors mon humble travail pourrait lui être utile...

— Tu pensais cela, mon garçon ? murmura le vieillard en lui tendant la main.

— Ah ! que n'ai-je pas pensé !... dit Frestignac sans oser regarder Jeanne-Catherine, qui baissa les yeux et devint rouge, et prit son mouchoir et l'appliqua sur son visage sans en avoir besoin. Mais maintenant, poursuivit-il, voici ce que je me suis dit : « Mam'zelle Jeanne-Catherine va être riche, elle n'a plus besoin de personne. L'argent que son oncle m'avait prêté pour fonder mon établissement à Provins, je le lui rendrai en vendant tout le plus tôt possible : et comme je m'ennuie de ne plus voir mon pays, j'y retournerai avec mon petit bagage. »

Jeanne-Catherine réprima un cri et se détourna pour essuyer de grosses larmes qui jaillirent de ses yeux. Cette fois, le mouchoir lui fut nécessaire.

Frestignac, s'étant hasardé à la regarder, s'aperçut de son trouble. Une émotion indicible s'empara de lui. Pour un rien il se fût élancé vers elle, il fût tombé à ses genoux, il lui eût crié : « Est-ce que vous m'aimez, mon cher petit ange ? » Mais sa fatale idée de l'héritage lui revint à la mémoire : « On croirait que je l'ai aimée pour son argent ! »

Quant au vieillard, il était demeuré sans voix.

Il savait tout ce qui devait se passer dans l'âme de son enfant ; il accusait Frestignac de légèreté, d'oubli, d'ingratitude.

Le jeune homme, que nul n'interrompait, put donc continuer ainsi :

— Il m'en coûte de prendre ce parti, mais, comme je suis certain que mam'zelle Jeanne sera heureuse, je partirai consolé. Et bientôt, croyez-le, vous m'aurez oublié.

— Nous n'oublions pas, dit solennellement Grandin, qui s'était remis de sa surprise. Peut-être penserons-nous avoir à nous plaindre de ton caprice, mais nous ne voudrions pas oublier que tu nous as témoigné de l'affection.

Frestignac comprit, après ces paroles, qu'il était temps de mettre fin à une scène embarrassante pour tous. Il se leva, et il cherchait dans sa tête une formule d'adieu, quand le bruit du trot d'un cheval vint à retentir sur le caillou de la rue voisine. Le bruit se rapprocha ; *Bijou* parut, monté par son maître.

Oui, c'était le comte de Marville lui-même. Il mit pied à terre, donna son cheval à garder à de petits paysans qui étaient accourus autour de leur seigneur, et entra tout droit chez l'ex-maître d'école.

— Eh quoi ! murmura celui-ci, monseigneur chez moi !... tant d'honneur !

— Chut ! dit le comte d'un air affectueux ;

laissons les titres de côté. Je suis et veux être toujours pour vous votre ancien élève et de plus votre ami. Bonjour, ma mignonne ; la comtesse vous fait ses amitiés. Ah ! te voilà, Frestignac. Un intérêt pressant m'amène ; j'ai à vous instruire d'une assez fâcheuse nouvelle, et j'ai voulu vous l'apporter moi-même pour vous en adoucir le plus possible l'amertume.

Jeanne-Catherine se rapprocha instinctivement de son père ; Frestignac était cloué à sa place par la curiosité et l'anxiété.

— Je ne vous ferai pas attendre cette nouvelle, reprit Maurice. Il faut toujours aller droit au but. En apprenant la fin déplorable de votre oncle, mon enfant, nous pensâmes tout de suite que vous deveniez héritière de toutes ses épargnes, puisqu'il n'avait au monde d'autre parent que vous. Nous fîmes cependant appeler de Provins le notaire Picard. On procéda à l'inventaire des papiers du mort. Tout fut examiné soigneusement, feuille par feuille. Enfin, dans un tiroir secret de son armoire au linge on a trouvé un testament. Cet homme que j'ai trop patiemment gardé chez moi avait eu l'idée infernale de faire un testament en règle contre sa nièce !

— Est-il possible !... s'écrièrent à la fois le vieillard et Frestignac, chacun avec un sentiment différent.

La jeune fille ne paraissait pas émue.

— Oui, contre sa nièce. Il la déshérite comme ne lui ayant témoigné aucune affection, et, pour étaler une charité qui ne fut jamais dans son cœur, il lègue en toute propriété son bien aux hospices de cette province. Voilà notre découverte, et je ne puis vous dire à quel point j'en suis peiné.

— Et moi, monsieur le comte, répartit la jeune fille, je ne puis vous dire à quel point j'en suis heureuse.

Ce fut au tour de M. de Marville de s'écrier :

— Est-il possible !

— Heureuse au-delà de tout.

— Mais enfin, expliquez-moi...

— Oh ! c'est très-simple. Je redoutais cet héritage. J'aime mieux gagner quelques sous avec mon rouet et ma quenouille que de recevoir une grosse somme d'argent impur. Voilà pourquoi, au lieu d'être affligée de cette perte, j'en suis contente. Nous sommes par là délivrés d'un fardeau. Nous restons pauvres, mais nous restons avec un cœur sans remords. Et d'ailleurs, nous ne sommes pas pauvres, monseigneur : n'avons-nous pas le champ de roses, grâce à votre bonté ?

— Chère enfant ! murmura le comte. Je n'avais pas envisagé ainsi ce brusque changement ; mais à présent je vous approuve en vous admirant. L'homme qui n'est plus vous a dispensée du poids de la reconnaissance envers lui.

— Et moi, plus que jamais je demeure le père

de mon enfant ! dit le vieillard avec exaltation.

— Et moi, dit Frestignac avec non moins de feu, je ne quitterai pas Provins.

— En vérité?... dit Jeanne-Catherine.

Elle parut réfléchir.

Frestignac inclina la tête. Il craignait que son secret n'eût été compris.

— Non, non, mam'zelle, balbutia-t-il, car je crois qu'il me reste encore quelque chose à faire...

Et il s'échappa de toute la vitesse de ses jambes, de peur d'en dire davantage. C'était toujours son préservatif contre la démangeaison de parler.

— Ce garçon est bizarre, remarqua le comte, tandis que Jeanne-Catherine, qui avait suivi Frestignac du regard à travers la croisée, s'écartait un peu par discrétion.

Grandin profita du moment pour glisser ces mots à l'oreille de M. de Marville :

— Il est bon et généreux ; je l'estime autant que je l'aime... Et quand je ne serai plus, rappelez-vous que je le considérais comme un fils.

Jeanne-Catherine avait-elle entendu ? Pour la seconde fois, en une heure, ses joues se couvrirent d'une teinte de pourpre.

XXI

LA FIN DU JUSTE

La royauté des Rosiers durait un an, d'une saint Fiacre à l'autre. Un an de royauté, c'est peu et c'est beaucoup. Songez-y donc ! une année de royauté douce qui n'a pas à se préoccuper de lever des impôts, de se prémunir contre la guerre, de solder une armée, d'entretenir des routes, une royauté de fleurs digne de Boucher et de Watteau, avec des guirlandes et une houlette rubantée, une royauté dont tous les sujets s'appellent de droit *Némorins*, toutes les sujettes *Estelles*, quoi de plus joli et de moins exposé aux révolutions ? Jamais on n'a ouï dire qu'un roi des Rosiers ait été détrôné, ou simplement qu'une conjuration ait été tramée contre un de ces monarques au sceptre fleuri. C'était l'idéal du gouvernement des patriarches, et peut-être était-ce encore un régime plus bénin, car les patriarches eux-mêmes possédaient des esclaves, tandis que le roi des Rosiers ne comptait que des amis.

Un an... et voilà que trois mois seulement s'étaient écoulés depuis le jour où le vieux maître d'é-

cole avait été transformé en Majesté, de par le vote unanime des jardiniers, cultivateurs et fermiers du pays, quand Novembre, ce sombre fils du Nord, à la barbe chargée de frimas, à la chevelure de glaçons, vint souffler sa bise mortelle, après avoir sur son passage dépouillé les arbres de leurs dernières feuilles et roulé devant lui ces pauvres desséchées qui font un tapis jaunâtre sous les pieds du passant.

Depuis le moment où les vignes avaient laissé prendre leurs dernières grappes et les rosiers leurs dernières fleurs, Grandin avait senti le souffle de novembre lui traverser de part en part la poitrine et y mugir comme le longs d'arcades dévastées. Une main invisible avait pour ainsi dire imprimé sur son front dénudé des doigts glacés et crispés. Et puis, il semblait qu'une voix mystérieuse lui eût articulé ces mots significatifs : « Viens ! Tu aimes ton enfant, je le sais, mais viens !... Tu voudrais la voir complètement heureuse, être tout à fait rassuré sur son sort... Je le sais, mais viens !... Tu aimerais à attendre le retour du printemps, à assister à la germination des bois, des blés, des prairies... Je le sais, mais viens !... » Cette voix, elle est dans tout : le pied qui chancelle, la vue qui s'éteint, la main sans vigueur, le dos sans souplesse, tout dit : « Viens ! »

Pauvre Grandin ! — Il avait traversé bien des années, essuyé bien des peines, subi bien des fati-

gues, passé par bien des injustices, sans que les années lui eussent paru longues, sans que les peines, les fatigues, les injustices l'eussent découragé, aigri ni rebuté. — Et maintenant qu'il était plus heureux que dans sa jeunesse, maintenant qu'il avait cette joie continuelle de n'être plus seul en face de sa pensée et de son travail ; maintenant qu'un intérêt puissant et tendre était entré, s'était implanté dans sa vie, est-ce que c'était possible, mon Dieu ! qu'il mourût ? Et pourquoi, lorsqu'on aime tant, faut-il se détacher de ce monde en laissant derrière soi les plus chers restes de soi-même ? On voudrait se cramponner à des appuis qu'on croit réels, mais qui ne sont qu'imaginaires et s'affaissent quand on va les saisir. Ah ! pour mourir sans regrets il faudrait ne rien aimer. Mais Dieu peut-être a voulu que l'homme se séparât de l'amour borné pour lui faire apprécier mieux l'amour infini qu'il doit trouver dans la vie sans limites.

Grandin avait donc senti l'avertissement mystérieux et infaillible que donne la mort, lorsqu'elle touche du simple bout de son doigt osseux les victimes qu'elle s'est choisies. — Touché, tué. — Il fut triste, bien triste d'abord, mais il eut la prudence délicate et la force d'âme de ne rien dire de ses pressentiments jusqu'à l'heure où les accès de toux, puis les fièvres le trahirent. En homme qui compte désormais les minutes, il ne songeait plus

qu'à se procurer des voluptés de regard en contemplant sa douce mignonne.

« Père, n'allons-nous pas au champ de roses ? » demandait Jeanne-Catherine, qui peut-être avait besoin d'air et de mouvement. Mais lui, pensant bien que plus tard, — bientôt, — elle aurait autant de mouvement et d'air qu'il lui plairait, il ne voulait plus aller au champ de roses. « Quoi ! nous négligeons ainsi notre pauvre petit domaine ? » Qu'est-ce que cela lui faisait, à lui, qui sans doute ne verrait pas les roses du printemps prochain ? Il avait au logis, sans bouger de son fauteuil, un frais bouquet de roses à admirer, et il ne s'en faisait faute ; il ne se faisait faute non plus d'interroger son enfant, rien que pour l'entendre gazouiller, car pour les paroles il ne les écoutait guère, ou il ne les entendait pas du tout. C'était un regard qu'il cherchait, c'était un son qu'il savourait.

Immobile en apparence, et comme cloué sur son siège par une léthargie constante qui épouvantait Jeanne-Catherine, il vivait d'une vie intérieure, pleine d'activité, de souvenirs et d'attendrissement. Souvent, quand son visage paraissait le plus calme, des larmes silencieuses mouillaient ses paupières : il pleurait d'avance sur la séparation, mais il pleurait en homme courageux et armé qui ne veut pas la rendre déchirante.

Ce qu'il savait bien, lui, c'est qu'à un moment rapproché elle aurait lieu avec toutes ses angoisses,

toutes ses affres, et il pensait que, pour son enfant, il serait temps alors de s'affliger. Il ignorait que Jeanne-Catherine l'étudiait et le suivait dans les phases de l'affaiblissement; que l'œil de la jeune fille allait sondant le fond de son âme et y épiait ces nuances secrètes qui s'enveloppaient des plis de l'affection.

Il ignorait que, moins son cœur épuisé battait, plus le cœur de Jeanne-Catherine avait de pulsations précipitées. Il ignorait qu'aux larmes furtives et involontaires qu'il versait elle répondait, la nuit, dans l'ombre, par des larmes abondantes et désespérées. C'était entre ces deux êtres dévoués une lutte deréservedans la tendresse, de mystère dans l'expansion. Chacun avait son mot qu'il ne disait pas, comme si ce mot eût été un arrêt de mort.

C'est qu'en effet c'était l'arrêt capital.

« Je mourrai bientôt, se disait le vieillard; la toux me suffoque, l'air me manque: il n'y a plus d'air respirable: il n'y a que de la bise, je ne reverrai pas refleurir ce champ de roses qui m'a fait roi! Et toi, chère petite, tu le reverras, mais sans ton vieil ami! »

Il n'eût point dit cela à sa fille adoptive, de peur de lui briser le cœur, et il souffrait peut-être davantage, faute de pouvoir dilater son chagrin.

« Hélas! il mourra bientôt, se disait Jeanne-Catherine. C'est fini, c'est fini! Adieu nos bonnes causeries, notre intimité de père à fille, nos pen-

sées, que nous suivions ensemble, nos travaux en commun, et jusqu'à nos chères peines que nous nous aidions si bien à supporter ! C'est fini ! Mon Dieu ! ramenez-moi à l'enfance pour que le passé redevienne l'avenir. Il me semble que je suis entrée hier dans cette maison, et c'est *lui* qui en sortirait ainsi ! Oh ! c'est impossible ! »

Oui, l'on est toujours disposé à croire impossible un grand malheur. Et pourtant il ne manque jamais d'arriver à son heure : l'infortune est d'une ponctualité rigoureuse.

Quelquefois le vieillard se plaignait avec amertume — par bonté — de l'air de compassion qu'il lisait sur les traits de son enfant ; il lui demandait pourquoi elle le regardait ainsi, et ce qu'il y avait d'extraordinaire en lui. Jeanne-Catherine ne pouvait répondre ; elle ne pouvait que réprimer ses larmes, par un effort surhumain, pour courir les répandre dans la salle de classe, où du moins nul ne l'entendait.

Oh ! que ce lieu était plus que jamais triste et désert !... Peu à peu la vie s'en était tout à fait retirée : les araignées avaient ourdi leurs toiles entre les solives du plafond ; les vitres s'étaient couvertes d'une couche de poussière ; de petits champignons tachaient la muraille de leur moisissure. Ou étaient les voix animées, les cris, le mouvement, la vie enfin, qui jadis remplissaient cette salle !

Aujourd'hui, l'on eût dit un sépulcre précurseur

de l'autre tombe plus étroite et plus noire encore qui attendait le vieillard. C'était, à deux pas de la chambre de Grandin, une image frappante de sa dernière demeure. Il suffisait d'ouvrir une porte pour entrevoir cette pièce mortuaire, de même qu'il allait suffire d'une dernière crise pour faire franchir au vieillard le redoutable passage.

L'état de maladie n'était pas déclaré ; Grandin résistait vaillamment, de façon à conserver jusqu'au dernier moment l'apparence de la santé ordinaire. Il paraît sa mort prochaine des dehors de la vie. Ainsi il refusait de voir d'autre médecin que le médecin de l'âme, le bon curé du canton, à qui certes il n'avait pas eu à rendre un compte trop long ni très-chargé. Le curé et le maître d'école avaient causé de l'éternité en hommes qui ont médité avec calme sur le grand voyage. Grandin était prêt du côté de Dieu. Il se dit qu'il lui restait encore quelque chose à faire.

Il interrogea Jeanne-Catherine sur la conduite qu'elle saurait mener au jour où il lui arriverait de se trouver seule.

— Je ne pourrais vivre seule, dit-elle, car ce serait vivre sans vous.

— Mon enfant, ne t'abandonne pas à la violence du chagrin : cela fait dire des choses déraisonnables. Je ne t'ai pas quittée encore, je ne veux pas te quitter, Dieu merci ! Mais en supposant que cela survînt, songe donc à la disproportion de nos âges :

nous n'étions pas destinés à rester ensemble jusqu'à un terme très-éloigné.

— Il se peut, mais il est toujours trop tôt pour se séparer. Essayez de reprendre des forces, marchez un peu, vous vous appuierez sur mon bras. Et puis je vous distrairai, je recommencerai nos bonnes lectures d'autrefois.

Le vieillard sourit avec mélancolie. Il chercha du regard le ciel, sa patrie future, et il n'eut pas le courage de répondre aux sollicitations de la jeune fille. Ce silence acheva de troubler Jeanne-Catherine. Elle recula avec effroi.

— Non, non, mignonne, rassure-toi, dit Grandin avec un autre sourire qui n'était que bienveillant. Le moment de la séparation n'est pas arrivé. Tiens, je vais suivre ton conseil ; je vais essayer de marcher. Donne-moi ta main.

Il tenta de se lever de son fauteuil, mais ses forces le trahirent : il retomba sur le siège avec une sorte de gémissement sourd. Pendant deux ou trois minutes, la respiration lui manqua. Sa fille l'inonda de vinaigre.

— Là ! là ! reprit-il ; doucement, doucement, petite, écoute-moi et ne te trouble pas. Tu n'as pas répondu à ma question. Que ferais-tu, si tu étais seule ?

— Je l'ignore. Dieu me prêterait ses conseils, et je n'oublierais jamais les leçons de mon bon père d'adoption.

— Mais tu es pauvre, ton oncle t'a déshéritée.

— Je suis heureuse, vous le savez, de n'avoir pas cette succession. Quant à être pauvre, non, je ne le serai pas tant que je pourrai travailler.

— Je vous remercie, ô mon Dieu ! dit le vieillard en forme de prière : vous avez fait fructifier ce faible grain. Je puis mourir tranquille.

— Vous ne mourrez pas !... s'écria Jeanne-Catherine.

Et se jetant à genoux devant Grandin :

— N'est-ce pas, mon père, vous ne mourrez pas !

Il étendit sa main défaillante et la posa sur la tête de la jeune fille.

On eût pu entendre qu'il la bénissait.

Un léger bruit de pas fit tressaillir l'orpheline. Quelqu'un entraît sur la pointe du pied. C'était Frestignac.

Depuis un mois, il était venu tous les jours, et il s'était trouvé que, sans avoir offert ses services à Jeanne-Catherine, il lui en avait rendu de nombreux ; qu'il ranimait le feu avec des sarments, qu'il allait puiser de l'eau, qu'il veillait sur le bouillon du malade ; et tant d'autres choses, vulgaires peut-être, mais qui ont un nom dans le langage du cœur. Il avait trop de bon sens pour demander au vieillard de ses nouvelles : il se contenta d'échanger un regard significatif avec la jeune fille.

— Je suis content de te voir, mon cher Fresti-

gnac, dit Grandin ; j'ai à te confier une commission importante.

— Laquelle, mattre ?... Commandez, je suis prêt.

— Brave garçon !... D'abord, promets-moi de garder ton amitié à ma fille.

— Si je le promets !... mon dévouement éternel... mon... tout, quoi !

— Et toi, mignonne ?

— Après vous, M. Frestignac est mon meilleur ami.

— Donnez-vous la main.

Jeanne-Catherine hésita. Le jeune homme prit avec discrétion le bout des petits doigts rosés.

— Jurez-vous de vous continuer mutuellement cette sainte amitié ?

— Je le jure ! dit Frestignac avec chaleur.

— Je... le jure, répéta à demi-voix la jeune fille.

— Maintenant... Ah ! parler m'épuise, mais il le faut... Maintenant, mon garçon, voici ma commission. Rends-toi vite à l'école : demande à M. Collineau s'il voudrait bien amener les enfants ici. Presque tous ont été mes élèves ; ils me connaissent, ils m'ont beaucoup aimé... moi, du moins, je les aimais beaucoup. Je veux leur faire mes adieux...

— Mais, interrompit Frestignac, vous n'avez pas d'adieux à faire.

Le vieillard n'eut pas même la force de hocher

la tête, comme il en avait l'habitude. Mais il pouvait parler encore, et, chose merveilleuse, sa voix était claire en même temps que son intelligence semblait avoir repris toute sa netteté.

— Je suis, dit-il, ennemi de ces illusions qu'on veut absolument créer aux mourants : sans leur donner une heure de plus, on les empêche de se séparer comme il faut de ceux qu'ils ont aimés. Leur départ, qui de toute manière devait avoir lieu, est plus brusque et manque de douceur. Va, Frestignac, et hâte-toi.

Le jeune homme ne se le fit pas répéter. Un geste de Jeanne-Catherine avait accompagné l'injonction du vieillard.

Sitôt que Frestignac fut parti, l'orpheline, qui avait pu jusque là comprimer sa douleur, ne fut plus maîtresse d'en modérer l'expression. Elle vint en sanglotant tomber aux pieds de Grandin.

Celui-ci la gronda paternellement de s'abandonner à cet excès de chagrin. Il lui dit que, nourrie comme elle l'était d'idées religieuses, elle ne pouvait admettre la perspective d'une séparation éternelle ; qu'il y avait un terme où se revoyaient ceux qui s'étaient bien aimés ; que ce terme n'était jamais éloigné, la vie étant si courte ; que ce devait donc être seulement, de la part de ceux qui demeurent sur terre, une affaire de patience et de confiance, surtout quand par sa conduite on n'élevait pas une barrière infranchissable entre la tombe

d'hier et celle de demain ; que pour lui qui parlait elle resterait sa fille chérie, de même qu'il espérait bien rester son père... Oh ! comme elle le promit ! — qu'il parlerait d'elle aux anges et la leur recommanderait... — Oh ! comme elle le remercia !

Il l'exhorta à marcher droit et avec courage, à travailler pour elle et aussi pour les pauvres ; à songer en outre qu'elle pourrait faire un jour le bonheur d'un honnête garçon et l'ornement de son ménage... — Elle repoussa vivement cette idée.

Il l'engagea à ne rien jurer à cet égard, mais plutôt à se dire que le père adoptif serait heureux quand, du sein de sa paisible demeure, il verrait sa fille honorée dans sa maison, auprès d'un mari dévoué et de gentils enfants aux cheveux bouclés.

Mais, comme Jeanne-Catherine détournait le visage, Grandin revint de l'avenir au passé et s'étendit avec un plaisir mélancolique sur leurs souvenirs communs. Sa mémoire était le dernier feu qui éclairât son âme : elle jetait une lueur surprenante.

Le vieillard revit ces jours d'émotions paternelles ; il les revécut en quelque sorte au moment où ils lui échappaient complètement. Il montra Jeanne-Catherine à elle-même, courant toute petite et folâtrant, puis grandissant et devenant plus sérieuse, puis ménagère attentive et tendre. Il revit le bon temps où l'on était à toute heure dans la maison d'école. Il revit — et il soupirait — les soins qu'il avait donnés à la classe.

Puis, redevenant équitable envers les pieuses intentions de son enfant et la générosité des maîtres du château, il rappela le champ de roses, le beau champ parfumé, si bien bordé d'arbres, le champ qu'il ne reverrait plus ! et il pria sa fille de garder toujours ce petit bien pour l'amour de lui, dût-elle être appelée hors du pays par les événements, et dût le pauvre champ devenir stérile, faute de culture, et être dépouillé de son riche ornement. Il finit en disant que tel était son testament. Oh ! oui, c'était le testament de l'amour le plus pur, le plus noble, le plus ardent qui ait jamais échauffé un cœur humain.

Et comme il achevait ses exhortations mêlées de prières, un bruit de voix et de pieds fit soudain retentir la chambre : au même instant, la porte s'ouvrit et laissa paraître Collineau, qui marchait en tête de sa troupe turbulente. Il n'avait pas de peine à la modérer : car les gamins, les polissons, les vauriens, quelle que soit l'épithète qu'ils méritaient d'ordinaire, n'entraient qu'en hésitant, serrés les uns contre les autres, et la plupart d'entre eux avaient les yeux pleins de larmes.

Leur ancien maître les laissa se ranger comme ils purent dans la chambre, et, ayant remercié Frestignac d'un regard, il se mit à contempler successivement tous ces enfants qui lui avaient été si chers et dont les noms erraient sur ses lèvres. Il n'y en avait pas un qu'il ne se rappelât et n'aimât

comme autrefois. Ce silence morne produisit sur la troupe un puissant effet, bientôt l'on n'entendit plus qu'un sanglot général.

— Calmez-vous, calmez-vous, dit Grandin lorsqu'il put surmonter l'émotion de tous et la sienne. Votre vieux maître n'a pas voulu mourir sans vous faire ses adieux. Jamais vous n'étiez sortis de son cœur. Mes enfants, souvenez-vous de moi qui vous ai connus depuis que vous êtes nés ; aimez toujours le bon Dieu et obéissez docilement à votre nouveau maître qui, je le sais, a grand soin de vous.

Collineau s'inclina ; sa nature épaisse était traversée.

— Vous deviendrez des hommes, des cultivateurs ; rappelez-vous de rester honnêtes et attachés à vos devoirs. Je vous bénis, mes enfants, et puisse la bénédiction du vieillard vous porter bonheur ! Toi, ma fille, je t'ai bénie chaque jour ; approche ton front, que je le touche en te bénissant encore. Adieu, Frestignac ; adieu, vous tous !

— Et nous?... dit une voix mâle sur le seuil de la porte.

Les enfants se rangèrent et sortirent peu à peu pour laisser entrer Jérôme Lhardy, qui était accompagné de la plupart des jardiniers du village.

Lhardy alla au vieillard et mit un genou en terre. Grandin parut suffoqué par l'émotion. Ah ! des adieux à Jeanne-Catherine, à Frestignac, aux en-

fants de l'école, c'était naturel. Mais à ces hommes rudes et bronzés, à ces fortes natures qui se courbaient religieusement, c'était trop !...

— Mon brave Jérôme !... murmura le vieillard, vous êtes un digne homme. Je vous bénis, mon ami, ainsi que votre femme, ainsi que tous ceux qui sont ici.

— Eh bien ! dit Jérôme, j'emporte votre bénédiction, mon pauvre roi !

— Ah ! oui, ma royauté n'aura pas duré longtemps. Je... je... n'y vois plus. Je... Adieu ma fille... Dis au comte que... Adieu... Aimez-moi toujours.

Ce furent là les dernières paroles de celui qui avait trouvé dans son âme de célibataire l'amour le plus grand et le plus sublime, — c'est-à-dire un amour maternel.

XXII

SOUS LA NEIGE

Jusqu'au moment où l'on avait conduit le vieillard à sa demeure suprême, Jeanne-Catherine avait voulu rester dans la triste maison où Jacqueline, Blaisette et d'autres, lui avaient tenu fidèle

compagnie. Pauvre enfant ! elle eût mieux aimé verser solitairement ses larmes, et c'était pour elle un redoublement de douleur que d'entendre discourir sur le mort et ses vertus, puis sur la nécessité d'avoir du courage, de se *faire une raison*, banalités que débitent perpétuellement les consolateurs. Se faire une raison !... Et en attendant, le mal ne change pas, il s'aggrave au contraire de toute la durée de l'absence ; chaque jour creuse plus profond l'abîme entre les êtres qui ne se verront plus. Ce qui devrait diminuer la douleur l'accroît en l'irritant.

Jeanne-Catherine, tant qu'elle sentit près d'elle celui qui avait été son père adoptif, eut l'énergie de sa peine et appela de ses vœux la solitude et la liberté de pleurer. Mais, quand il fut parti, elle comprit avec épouvante combien elle était seule...

Ce fut l'instant que choisirent les amis du défunt pour proposer plus amplement leur assistance à celle qui se trouvait une seconde fois orpheline.

— Allons, dit Jacqueline, tu vas venir chez nous.

— Allons, dit Blaisette, notre chaume t'attend.

— Chez nous ! chez nous ! dirent vingt voix à l'unisson.

La jeune fille jeta un regard de regret sur la maison où elle avait été élevée, sur les meubles que le vieillard avait possédés et touchés, sur tout ce qui avait été *lui* étant à *lui*, — et elle s'ac-

cusa d'ingratitude, et elle déclara qu'elle manquait à son devoir, si elle quittait tout cela, si elle ne se constituait pas gardienne du petit ménage.

— Comment ! s'écria Jacqueline, brusque dans le bien, en v'là une idée ! Est-ce que tu peux rester seule ? Une *jeunesse* comme toi ? C'est pas possible. Ah ben ! c'est pour le coup qu'on ne tarderait pas à jaser. Et puis, qu'est-ce que tu as à garder, maintenant, que le pauvre vieux n'est plus là ? C'était bon d'habiter la maison d'école quand le maître y restait. A c't'heure, c'est inutile. Par ainsi, Jeanne-Catherine, fais ton paquet et suis-moi. On aura bien soin de toi chez nous, va !

Une autre raison contribuait à l'hésitation que la jeune fille ne put encore dissimuler. Elevée par un homme instruit et au-dessus de tout ce qui l'entourait, elle avait puisé dans ses leçons et dans sa société constante le goût d'un langage distingué et de manières douces qu'elle ne devait certainement pas rencontrer chez les pauvres gens du village. A cet égard, elle savait ce qu'elle aurait à souffrir ; et qu'on lui pardonne, si elle hésitait : c'était comme un dernier hommage rendu au vieillard.

Cependant la situation se tendait, et il fallut pour la dénouer une circonstance aussi imprévue qu'heureuse. — Imprévue, non ; elle ne l'eût pas été pour quiconque connaissait la bonté charitable de la comtesse de Marville.

Un bruit de roues a retenti ; un carrosse s'arrête

devant le grillage de la petite cour. La comtesse en descend et entre vivement dans la maison. A son aspect les commères s'écartent respectueusement : Jeanne-Catherine jette un cri ; la comtesse lui ouvre ses bras et la reçoit contre son cœur.

— Chère enfant ! dit la grande dame, comme elle a souffert ! comme elle a pleuré ! Mon Dieu ! quelle triste nouvelle !... Nous étions absents, sinon, vous seriez déjà avec nous. Ma pauvre Jeanne, que d'épreuves ! votre second père, votre vrai père n'est plus... c'est affreux !

Jeanne-Catherine ne pouvait répondre ; ses larmes la suffoquaient.

— Remettez-vous, ma toute belle. Vous avez dignement rempli vos devoirs ; il est mort consolé ; il vous a bénie, je le sais. Sa fin a été pleine de douceur. C'est un soir paisible après une journée pure. Nous honorerons sa mémoire ; du haut du ciel, il vous suivra du regard et de la prière. Oh ! jamais nous ne vous dirons que vous pouvez trop l'aimer. Maintenant, écoutez-moi. Il y a quinze jours de cela, se sentant bien affaibli, il parla en secret au comte et lui demanda de vous recueillir au château dès qu'il aurait cessé de vivre. Le comte s'y engagea, et je viens tenir cette promesse en vous emmenant.

— Eh quoi, madame !... tant de bonté !...

— C'est une promesse faite à votre bienfaiteur. Vous resterez avec nous tant qu'il vous plaira ; vous travaillerez pour vous, et vous serez complètement

libre. Nous savons bien que l'enfant de M. Grandin n'abusera jamais de la liberté.

Jeanne-Catherine couvrit de baisers et de larmes les mains de sa protectrice. Celle-ci la pressa une seconde fois contre son cœur.

— Laissez-moi, dit alors la jeune fille, témoigner ma reconnaissance à ces excellentes personnes qui, il y a un moment, m'offraient généreusement l'hospitalité. Dame Jacqueline, dame Blaisette, et vous toutes, je vous remercie bien profondément.

Il sembla que son regard cherchât encore quelqu'un pour le remercier aussi. Peut-être était-ce le brave Frestignac, qui depuis trois jours avait tout quitté pour s'occuper des funérailles de Grandin, et qui avait voulu être de ceux qui portèrent le corps de l'ex-maitre d'école jusqu'au cimetière. Mais Frestignac, dès qu'il avait jugé que sa présence n'était plus nécessaire, avait compris qu'il devait immédiatement s'en retourner à Provins.

Cependant Jeanne-Catherine fit à la hâte un modeste paquet de quelques hardes, et prit son rouet et sa quenouille, ces fidèles compagnons de ses heures, sa plus précieuse ressource pour l'avenir. Elle envoya des baisers à toutes les chambres, toucha tous les meubles, s'inclina pieusement devant le lit du vieillard ; puis, ayant été embrassée successivement par toutes les commères, elle suivit en silence la comtesse de Marville.

.

Deux mois se sont écoulés, mais l'hiver est loin d'être parti avec son manteau de frimas. Une couche de neige s'étend sur la terre comme un linceul immaculé ; les branches des arbres ont revêtu une écorce de givre; chaque brin d'herbe porte à sa pointe la perle de la froidure.

Voilà que l'orpheline sort à pas lents du château. Elle est en grand deuil; une cape noire à capuchon l'enveloppe de la tête aux genoux. Sous ses petits pieds chaussés de galoches de bois craque la neige de la nuit dernière qui n'est qu'à demi congelée. L'orpheline marche droit devant elle, les yeux fixés sur le sol, comme si elle étudiait et analysait cet effet de suaire et reportait naturellement sa pensée sur *celui* qui n'est plus pour elle qu'un souvenir.

Elle médite; peut-être prie-t-elle tout en cheminant. Son visage pâli a la beauté pure et égale que donne l'habitude de la rêverie; deux mois avec la douleur, deux mois passés auprès des maîtres du château, si bons et si distingués, ont comme transfiguré Jeanne-Catherine et ennobli le caractère déjà si aristocratique de sa physionomie. A présent, l'on dirait la sœur puînée de la comtesse.

Cependant elle ne s'en doute pas elle-même : tout entière à ses regrets, elle ne s'en est pas détournée un seul instant; elle les a subis volontai-

rement, avec une sorte de constance héroïque, et elle se reprocherait de s'en laisser distraire elle-même par l'affection généreuse qui s'efforce de suppléer l'affection éteinte.

Ah ! c'est que la tendresse de Grandin n'a pas pu mourir comme lui ; c'est que ce flambeau clair et vif brille toujours, même dans la nuit où est descendu le pauvre vieillard. Grandin a laissé ici-bas le meilleur de lui.

« Mon bon père ! » murmure Jeanne-Catherine pour se donner la force de marcher ; « mon bon père ! » pour résister à la bise qui souffle en secouant les pans de la mante et se glissant sous le capuchon. La jeune fille avancée, et, par des ruelles étroites où le vent a moins de prise, elle arrive au cimetière.

Qu'il était triste, le champ funèbre ! Toutes les fleurs en avaient disparu ; les ifs chargés de neige tordaient comme des fantômes leurs bras blanchis ; les croix avaient été renversées par la violence du vent et gisaient, muets témoins de l'affection impuissante, contre l'ouragan d'hiver. Le mur d'enceinte était crevassé de toute part et plusieurs de ses pierres avaient roulé. On n'entendait, à travers les allées envahies par la neige, que cette plainte monotone de la rafale qui semble pleurer les défunts et dire aux familles : « Ce n'est pas la saison de venir prier ici ; moi je prie et me lamente pour vous. »

Malgré l'uniformité de la nappe neigeuse,



Jeanne-Catherine eut bientôt trouvé la tombe qu'elle cherchait. Cette tombe n'offrait, hélas ! qu'un monceau blanchâtre. La croix de bois avait perdu sa couleur noire et l'on n'y pouvait lire l'inscription funéraire.

Pensive et absorbée, la jeune fille resta longtemps occupée à prier du cœur autant que des lèvres, et puis elle se signa, puis elle fit quelques pas pour s'éloigner, puis elle revint au tombeau et dit : « O mon père, je vous aimais tant ! » et pleura amèrement et s'en alla pleurant toujours.

Au lieu de revenir directement au château, elle prit le chemin qui menait vers la campagne, — ce chemin suivi tant de fois dans des jours plus heureux où l'on riait, où l'on respirait avec jouissance, où l'on causait avec effusion, même de ses petites peines. Le chemin était désert aussi bien que le cimetière.

Par ce temps sombre et ce froid pénétrant, les habitants de Ligny se claquemuraient dans l'intérieur de leurs chaumières. Et pourquoi Jeanne-Catherine, après avoir été payer sa dette de souvenir au vieillard en face de la tombe, allait-elle maintenant vers le champ de roses ? C'est qu'elle se rappelait combien le vieillard avait aimé son champ, et qu'elle ne séparait pas dans sa pensée le lieu où Grandin reposait de celui où tant de fois il s'était assis avec délices. Le cimetière n'est-il pas aussi un champ de roses ?

La jeune fille frémit en arrivant et promenant son regard autour d'elle. Cruelle découverte à laquelle cependant elle eût bien dû s'attendre ! Le champ n'était plus qu'un vaste tapis de neige, et c'était à peine si l'on pouvait distinguer les arbustes sous la couche qui les pressait..

« Partout le deuil, se dit Jeanne-Catherine ; tout est devenu tombeau. C'est fini, je n'aurai plus le courage de revenir ici ! »

Et tandis qu'elle n'avait quitté le cimetière qu'à pas lents, elle s'éloigna rapidement de cet endroit qui avait été si brillant et si paré.

XXIII

DETTES DE CŒUR

Cinq autres mois ont passé, et quel changement de janvier à mai !

Jeanne-Catherine avait subi nécessairement l'effet moral que produit le temps ; sa douleur, si violente d'abord, avait par degrés fait place à une mélancolie silencieuse. Peu à peu ce silence s'était transformé en un besoin d'effusion. Plus s'éloignait l'époque où le vieillard avait clos ses yeux, plus la

jeune fille, par ce désir naturel de se le bien rappeler, et surtout de le fixer dans la mémoire des autres, s'était habituée à parler fréquemment de lui.

Elle ne s'apercevait pas qu'elle disait presque toujours les mêmes choses : mais ceux à qui elle s'adressait avaient tant de tact et de bienveillance qu'aucun d'eux ne lui eût fait sentir que c'était une histoire bien connue et bien redite que celle du vieillard et de son enfant. Pour peu qu'on pensât qu'elle pût y trouver quelque soulagement, on l'eût plutôt invitée à recommencer ses confidences. Elle était si touchante, si naïve, quand elle joignait ses petites mains et levait les yeux au ciel en s'écriant :

— Je l'aimais tant !

— Oui, chère enfant, disait la comtesse ; et lui aussi vous aimait tant !

Un jour, M. de Marville voulut la pressentir sur ses projets d'établissement. Il lui dit avec ménagement toute sorte de paroles affectueuses ; il lui représenta qu'il faudrait qu'elle prit un parti, qu'elle acceptât un protecteur naturel ; en un mot, sous le voile le plus délicat, il lui exprima l'idée qu'elle ferait sagement de laisser ses amis songer à la marier.

Elle se dressa tout épouvantée et avec une sorte d'indignation : Quoi ! elle irait à une fête, une fête telle que le mariage, lorsqu'il y avait six mois à peine qu'elle avait vu son bonheur brisé ! Cette

pensée seule serait un sacrilège. Elle demanda pardon au comte de sa vivacité, bien qu'il ne lui en témoignât aucun ressentiment, et elle s'enfuit dans sa chambre pour y cacher ses larmes.

Là, elle se représenta avec un nouvel effroi les projets qu'on avait pu former pour elle, et se promit de s'y soustraire. Et afin de doubler sa force, elle se détermina à courir au tombeau de son bienfaiteur.

Qu'il était grand le changement produit par les cinq mois qui avaient laissé janvier en arrière!...

Les ruelles qui menaient au cimetière étaient tout odorantes sous les lianes de la clématite. Le champ du repos, au lieu d'offrir l'image désolée du néant, était redevenu le jardin de la Mort chrétienne, un lieu parfumé par mille fleurs, rempli de gazon, de lilas dont le vert tendre se découpait sur le sombre fond des cyprès chargés d'années. Il y avait de l'ombre partout, partout du calme; et ça et là les jeunes oiseaux se posaient sur les petites branches en modulant leur chanson à l'ami Printemps.

Jeanne-Catherine se sentit à la fois du soulagement et une profonde tristesse. Elle soupira et se dit: « // appelait le printemps de tous ses vœux. Mon Dieu! comme il eût été heureux de revoir la belle saison, lui qui aimait tant les fleurs!... » L'idée des fleurs ramena son esprit au champ de roses.

« Pauvre champ, se dit-elle, comme il a été négligé!... Je n'ai voulu ni m'en occuper ni consentir à ce qu'on s'en occupât pour moi!... Cela me faisait trop de mal. O mon père! peut-être m'accuses-tu d'avoir manqué de courage. C'était ton héritage que le champ de roses, je n'eusse pas dû l'oublier. Oui, je ferai dès demain comme si tu vivais encore. Qu'est-ce que je suis? une paysanne. Je puis bien cultiver mon champ. »

Entraînée par cette espèce de remords qui venait de s'emparer de son âme, elle courut du cimetière au champ de roses sans presque se donner le temps de reprendre haleine. Elle était effrayée d'avance de l'état de désordre, de stérilité, de tristesse dans lequel elle allait trouver ce gage de la tendresse paternelle.

En arrivant à la clôture, le cœur lui battait. Elle n'osait ni écarter la barrière, ni regarder. Elle vit la barrière ouverte. « Ce n'est pas étonnant, pensait-elle; dans l'abandon où était le champ, cette barrière aura été poussée par le vent, et elle sera restée dans cet état. » Alors elle leva tristement les yeux. Mais, ô miracle! jamais le champ n'avait été en meilleur ordre. Pas une plante parasite dans les allées; le sol en était propre et bien battu; les rosiers, soigneusement émondés, s'étaient couverts d'une chevelure de fleurs; il y en avait jusqu'à l'extrémité des branches les plus minces; ces couronnes faisaient ployer les arbustes.

Un parfum exquis saisissait l'odorat ; les yeux étaient charmés par la vivacité des couleurs, par la variété des nuances, depuis le carmin pourpré jusqu'au blanc tinté de jaune soufre. C'était le plus merveilleux ensemble de floraison, et ceux qui avaient soigné le champ avaient dû y dépenser bien des labeurs.

Interdite d'abord, Jeanne-Catherine crut avoir trouvé le mot de l'énigme, et sa pensée avait beaucoup de vraisemblance. « C'est M. le comte, se dit-elle, qui, dans sa bonté parfaite, aura chargé les jardiniers de réparer les torts de ma négligence. » Pleine de reconnaissance pour ce nouveau bienfait, dont elle rapportait l'hommage à son père adoptif, elle se hasarda plus avant. Mais tout à coup elle s'arrêta palpitante : une voix bien connue chantonnait les vers de Goudelin :

Beutats triados de nostre atge
Milhou soulels que le del Cel
Hounourats d'un petit çop d'él...

— Frestignac !... murmura-t-elle.

Oui, c'était bien le joyeux perruquier. Il tournait le dos à la clôture du champ, et, le hoyau en main, il était en train de travailler vigoureusement un petit coin du terrain. De temps en temps, il interrompait sa chanson pour s'encourager, à la mode gasconne, par des éloges qu'il se discernait.

— Allons, ça va bien..... Elle sera contente

quand elle verra la chose... Ah ! nous en aurons des roses cette année !... Il se frotterait les mains, le pauvre cher vieux, s'il voyait la récolte ; et c'est pour le coup qu'il me dirait : « Frestignac, tu es un brave garçon ! »

— Monsieur Frestignac, vous êtes un bon cœur, un véritable ami ! dit la douce voix de la jeune fille.

Le hoyau échappa au perruquier.

— Bonté du ciel ! s'écria-t-il, me voilà découvert !... Quel dommage !

— Non, monsieur Frestignac, ce n'est pas dommage. Mon père vous bénirait s'il vous avait vu comme moi.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je comptais bien n'en jamais parler à personne, et surtout à vous. Que je suis donc bête de m'être laissé prendre !

— Encore une fois, je suis heureuse d'être arrivée à propos pour connaître l'étendue de votre amitié.

Frestignac se rapprocha d'elle tout ému. Le banc façonné jadis par le jeune homme était près de là, et tous deux s'y assirent, n'osant pas se regarder, mais regardant les roses.

— Vous tenez donc à mon amitié ? demanda Frestignac d'un ton si humble, si soumis, qu'il en était touchant.

— Si j'y tiens ! s'écria Jeanne-Catherine, se tournant un peu vers lui. Mon père me l'a léguée, vous le savez bien.

— Et il a eu raison, dit Frestignac, se tournant un peu vers elle. Cette amitié, elle est restée dans mon cœur, et je vous jure qu'elle n'en sortira jamais.

Ils se regardèrent, — elle avec reconnaissance, lui avec passion, — puis ils se remirent à contempler les roses.

— Et cependant, fit observer la jeune fille, depuis six mois à peine êtes-vous venu au château.

— Pardon... Mademoiselle. La vérité m'oblige à confesser que j'y ai été tous les jours.

— Sans demander à me voir!... dit-elle vivement en se tournant tout entière vers lui.

Il sourit avec un mélange d'embarras et de joie et répondit :

— Je n'osais pas.

— Et pourquoi n'osiez-vous pas, monsieur Frestignac?

— Parce que...

— Ce n'est pas une raison.

— Parce que... je n'osais pas.

— Encore !

— Écoutez-donc : c'était beaucoup pour moi de savoir que vous n'étiez pas malade. J'avais de vos nouvelles et je m'en allais content.

— Comme il est bon!... murmura-t-elle. Presque aussi bon que *lui*!... Il y avait donc en ce monde deux cœurs semblables!

Suffoqué de cet éloge, Frestignac tira son mou-

choir à carreaux et se mit à essuyer de grosses larmes. Jeanne-Catherine lui prit le bras en disant :

— Qu'est-ce que c'est que cela!... Je vous défends de pleurer. Il pleure parce que je trouve qu'il est bon !

— Oh ! si j'osais vous appeler comme faisait m'sieu Grandin, je dirais : Ma mignonne !

— Appelez-moi votre sœur.

— Non !... dit Frestignac d'une voix altérée.

Et il se recula par un mouvement involontaire, comme s'il avait peur de lui-même.

Jeanne-Catherine se leva d'un air froid et dit :

— Il faut sortir d'ici, monsieur Frestignac. Mon absence a duré longtemps.

— C'est vrai, dit-il d'un air sombre, je vous ai trop longtemps retenue. Vous avez hâte de me quitter.

— Vous êtes injuste, dit-elle avec émotion. Eh bien ! je ne partirai pas. Est-ce que vous aviez à me dire autre chose ?

Frestignac hésita, puis il jeta vivement ce mot :

— Rien.

Il se leva à son tour, mais au bout de deux ou trois pas il lui fut impossible d'avancer, et sans savoir comment il se trouva aux pieds de la jeune fille.

— Ne vous fâchez pas... ma sœur ! dit-il avec ardeur et timidité tout à la fois. Oui, ma sœur ! je vous donnerai ce nom, je vous appellerai comme

vous voudrez. Tout, pourvu que je continue à vous voir et que vous continuiez d'avoir de l'amitié pour moi. Ce n'est pas ma faute si ça m'a été pénible d'abord ; car j'avais mon idée, mon idée folle, ma vision, ma chimère de Gascon, c'est vrai : mais je chérissais cette folie ; elle me soutenait dans mon travail, elle trottait avec moi ; elle me faisait veiller, elle me faisait lever au petit jour... En un mot, c'était mon amie. Et maintenant je m'aperçois que j'étais un orgueilleux et un imbécile, moi, un pauvre perruquier sans instruction, quand vous, mam'zelle Jeanne, vous avez été si bien élevée par notre cher m'sieu Grandin, que c'est une vraie merveille ! Ah ! j'aurais dû partir dès le temps où ça m'avait mordu au cœur. Mais vous ne l'avez pas voulu, ni *lui* non plus. Et je suis resté, et j'en suis content tout de même, puisque j'ai pu vous être bon à quelque chose ; mais c'est égal, je souffre bien !...

Jeanne-Catherine appuya légèrement le bout de ses doigts sur les épaules du jeune homme et se mit à le contempler avec un sourire ineffable. Puis, envoyant un baiser dans l'espace :

— Mon père, dit-elle, je sais que tu le désirais. Que ta dernière volonté soit accomplie ; que toutes les dettes du cœur soient acquittées !

Et s'adressant à Frestignac, qui palpitait sous le bonheur entrevu :

— Ami, reprit-elle, vous n'êtes, dites-vous,

qu'un pauvre perruquier ; moi, je ne suis qu'une paysanne sans fortune. Vous avez travaillé pour moi : nous travaillerons ensemble.

Il jeta un cri de joie.

— Pas encore, dit-elle ; attendez, allons à sa tombe pour nous y fiancer.

— Son âme habite ici, dit Frestignac ; jurons-nous d'abord ici de nous-aimer toujours.

Elle s'agenouilla à côté de lui. Ils prononcèrent le serment.

Ensuite ils se rendirent au cimetière, où ils se mirent encore à genoux, et là ils firent serment, non-seulement de s'aimer toujours, mais d'aimer toujours la mémoire du bon maître d'école.

Et quand ils s'en revinrent au château, se tenant par la main, Jeanne-Catherine demanda à la comtesse la permission de l'embrasser, et elle dit au comte, qui avait déjà tout deviné et dont le vœu se trouvait exaucé :

— Vous ne douterez plus de mon obéissance... J'étais partie seule et je vous ramène un fiancé.

— Je gage, dit le comte en souriant, que vous avez trouvé ce gaillard-là dans votre champ de roses.

— Oui, monseigneur, dit Frestignac, j'y étais, quoique perruquier.

— Y a-t-il bien des jardiniers qui vaudraient un perruquier comme vous?... Ah ! Frestignac, pre-

nez-y garde! vous pourrez bien un jour devenir Roi des Rosiers.

— Non, monseigneur, répondit le Gascon, je n'ai pas tant d'ambition: je me contenterai tout simplement d'être l'homme le plus heureux du monde.

FIN DU CHAMP DE ROSES

63645597

